

LA TOPONYMIE KHMÈRE

par

Saveros LEWITZ

À MON PÈRE

AVANT-PROPOS

Ce premier travail de toponymie khmère a rencontré, entre autres, deux grandes difficultés : la recherche des documents en langue cambodgienne et l'utilisation des sources épigraphiques existantes. Sa réalisation a été rendue possible grâce au concours obligeant des professeurs, parents et amis à qui je tiens à exprimer mes vifs remerciements.

Qu'il me soit permis de remercier ma famille de m'avoir fait parvenir certains documents et instruments de travail directement du Cambodge, ainsi que l'Ambassade royale du Cambodge à Paris qui m'a fait communiquer régulièrement les numéros de l'hebdomadaire Le Nationaliste, អ្នកជាតិសិយម.

J'adresse également mes remerciements à M. Boisselier et à mes professeurs, M^{lle} Esnoul et M. Renou, qui ont eu la bienveillance d'éclairer l'ensemble de mon travail par leurs critiques et leurs suggestions.

J'exprime ma vive reconnaissance à mon maître, M. Martini, qui a guidé mes premiers pas en linguistique, notamment en linguistique khmère, et ma profonde gratitude à M. Cœdès qui, tout en me dirigeant dans les études khmères, a eu l'extrême bonté de me communiquer le manuscrit de son volume VIII des Inscriptions du Cambodge, source précieuse pour ce travail.

INTRODUCTION

A. Dauzat, en montrant la complexité des recherches toponymiques et les écueils qu'elles comportent, recommandait aux « débutants et amateurs » de « se défier », de s'en abstenir ⁽¹⁾. Partant de cette remarque du réputé linguiste, nous allons essayer de définir les divers problèmes de la toponymie khmère, avant d'en aborder l'étude.

J'avoue être novice dans ces études, et l'absence de travaux consacrés dans le domaine de la toponymie khmère augmente sérieusement les difficultés de notre tâche. Cependant, il existe des essais sous forme de notes, de suggestions dans le cadre d'autres écrits plus ou moins scientifiques. Ces derniers, on peut les classer *grosso modo* en deux catégories : d'une part, les voyages et études, de l'autre, les ouvrages scientifiques d'épigraphie ou d'histoire.

Si l'on parcourt les récits de voyages et autres études sur le Cambodge, on s'aperçoit qu'aucun auteur n'a échappé à la tentation de rapporter le sens et l'origine des noms des lieux qu'il visitait ou qu'il connaissait par ouï-dire, depuis le voyageur chinois du XIII^e siècle Tcheou-ta-Kouan ⁽²⁾ jusqu'aux voyageurs du XIX^e siècle, en passant par les Portugais et les Espagnols. Tels qu'ils sont, ces ouvrages portent des mentions très intéressantes pour notre sujet, à la condition expresse d'être informé sur la ou les langues que connaissaient les auteurs et sur la phonétique khmère.

Par exemple, il faut savoir que A. Bastian ⁽³⁾ parlait le siamois et qu'il notait les noms khmers d'après la prononciation siamoise. Ainsi le toponyme de Pranet-Preas, *Brah netr brah* [preãh nI:t preãh] « œil du Seigneur », était noté Panietpra, car le visarga *h* est remplacé en siamois par une occlusion glottale que l'auteur n'a pas cru bon noter. De même, la palatale mouillée *c* que les Français ont l'habitude de transcrire *ch*, par référence au quôc *ngt̚*, était notée par Pavie ⁽⁴⁾ *ki* quand elle est suivie de voyelles. Cette transcription n'a aucune valeur scientifique, mais il suffit d'être prévenu. Remarquables furent par contre les renseignements fournis par E. Aymonier. A travers ses transcriptions, un Khmer ou khmérophone n'a aucune peine à retrouver les noms propres, sauf de rares exceptions.

Quant aux ouvrages d'érudition, ils sont une source importante et sûre pour notre étude. L'énorme ensemble des travaux épigraphiques de M. Cœdès (nous aurons l'occasion de nous référer à lui tout au long du sujet) offre à chaque pas des renseignements précieux tant sur la phonétique que sur l'onomastique khmères. Le but premier est évidemment la reconstitution du passé historique du Cambodge et des autres États de l'Asie du Sud-Est. Mais dans la lecture des textes épigraphiques, M. Cœdès n'a pas manqué une occasion de faire des remarques importantes d'ordre

⁽¹⁾ A. Dauzat, *La toponymie française*, p. 26.

⁽²⁾ Paul Pelliot, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou-ta-Kouan*, Paris, 1951.

⁽³⁾ A. Bastian, *Die Völker des Oestlichen Asien : Studien und Reisen*, t. IV.

⁽⁴⁾ A. Pavie, *Mission Pavie*, 2 vol.

linguistique : tel est particulièrement le cas de la « Note linguistique » du tome II des *Inscriptions du Cambodge*. A l'heure actuelle, ces notes ne sont pas encore dépouillées et pleinement utilisées, mais on doit les considérer comme le point de départ des recherches philologiques en khmer et le complément nécessaire à la linguistique.

Le dépouillement des sources portugaises et espagnoles concernant le Cambodge, entrepris par A. Cabaton, puis par M. Groslier ⁽¹⁾ nous permet de saisir les vicissitudes de certains phonèmes cambodgiens, lesquelles ont influencé considérablement les toponymes. M. Martini l'a souligné dans son compte rendu de l'ouvrage de M. Groslier : *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle* ⁽²⁾. Il notait, en y insistant, cette remarque de l'auteur : « N'y aurait-il pas en particulier une petite étude à rédiger sur l'évolution historique de la phonétique cambodgienne à travers les transcriptions données par les Portugais et les Espagnols? ».

En résumé, beaucoup d'auteurs ont touché à la toponymie khmère. Mais, nous l'avons dit plus haut, aucun ouvrage n'y a été tout spécialement consacré jusqu'à présent, et par ailleurs il n'existe aucun travail d'équipe dans ce domaine. Si nous avons osé aborder ce problème, ce n'est pas dans l'espoir présomptueux de tout le dépouiller, mais plutôt dans celui de poser la première pierre dans un chantier aux assises glissantes.

Voyons maintenant comment se présente le problème de la toponymie khmère à celui qui l'aborde. Maintes personnes qui sourient avec scepticisme en entendant parler de toponymie en général ont de sérieuses raisons de le faire ici, car les difficultés sont grandes, multiples et de véritables embûches attendent le travailleur à chaque tournant.

La toponymie a besoin d'un large concours d'autres sciences, notamment de la phonologie diachronique, la phonétique comparée, la philologie, l'épigraphie, l'archéologie.

En matière de linguistique khmère, le terrain a été considérablement déblayé par les travaux de M. Martini. Mais il reste à faire une étude comparative systématique des dialectes des habitants qui ont peuplé et peuplent encore le Cambodge, notamment les dialectes môn-khmers.

La philologie khmère n'existe pas à proprement parler, tout au moins elle est encore bien inaccessible.

L'archéologie parallèlement à l'épigraphie a fourni une masse de documents. Mais tous les renseignements ont besoin d'être dépouillés, ce qui implique un labeur long et pénible de groupes de travailleurs et non de chercheurs isolés.

A propos des documents archéologiques, retenons cette remarque de M. Cœdès : « Fait capital : à part quelques vieux ponts, tous les monuments khmers sont des édifices religieux, parce que seuls les dieux avaient le droit de résider dans des demeures en pierre ou en brique, les seuls matériaux qui, avec le bronze, aient résisté au temps et au climat. Le souverain lui-même logeait dans un pavillon en bois... » ⁽³⁾.

C'est clair : si les anciens souverains khmers avaient réalisé d'admirables édifices religieux, leurs demeures par contre étaient conçues avec des matériaux précaires, tel le bois, à plus forte raison les demeures des hommes du peuple et les

⁽¹⁾ A. Cabaton, *Quelques documents espagnols et portugais sur l'Indochine aux XVI^e et XVII^e siècles*, in *JA*, 1908; A. Cabaton, *Traduction et annotation de « Brève et véridique relation des événements du Cambodge » de Gabriel Quiroga de San Antonio*, Paris, 1914; B.-P. Groslier, *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle*.

⁽²⁾ Compte rendu dans *BSLP*, 1960, t. 55, f. 2, p. 370.

⁽³⁾ G. Cœdès, *Pour mieux comprendre Angkor*, Paris, 1947, p. 19.

édifices secondaires. Des lieux habités, ainsi constitués, ne pouvaient longtemps résister aux intempéries; ils étaient facilement rasés par des hordes de combattants et avec eux disparaissaient tous les documents qu'il pouvait y avoir sur leur histoire.

L'épigraphie reste, certes, la source la plus sûre et la plus précieuse. En dehors des renseignements généraux d'ordre historique et linguistique, elle offre une liste abondante de toponymes de l'ancien Cambodge dont il nous faut définir les rapports avec ceux du Cambodge actuel. Ce qui frappe tout de suite, c'est que la liste des anciens toponymes est partagée à peu près également entre les noms khmers et les noms sanskrits, les uns et les autres caractérisés par leur syntaxe propre. Or, parmi les noms sanskrits attestés, il en subsiste fort peu, le Cambodge actuel n'a qu'un petit nombre de toponymes d'origine savante, encore faut-il préciser que la plupart d'entre eux sont de création récente. Il ne reste presque rien de ces nombreux composés avec *°ālaya*, *°āvāsa*, *°kṣetra*, *°grāma*, *°pada*, *°pāda*, *°pura*, *°purī*, *°vana*, *°sthāna*, pour ne citer que les noms de lieux proprement dits. Quant aux toponymes khmers des inscriptions, on ne voit pas toujours de continuité avec ceux d'aujourd'hui. Un petit nombre seulement subsistent, à peine modifiés. A la lecture, les autres paraissent insolites, car ils ne sont guère usités, ou bien ont tout à fait disparu ⁽¹⁾. Enfin, les textes des inscriptions ne permettent pas de localiser tous les toponymes attestés : on ne pourrait songer à l'heure actuelle à dresser une carte des localités de l'ancien Cambodge, laquelle serait un instrument précieux pour une étude comparative avec celles d'aujourd'hui.

Enfin, nous arrivons à la difficulté la plus sérieuse dans le domaine de nos recherches. Le point de départ en est dans la déficience cadastrale, et cartographique en général. Il n'y avait aucune trace de carte jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Le protectorat se préoccupa d'y remédier pour les besoins de l'impôt foncier. Les cartes furent dressées par des non-Cambodgiens (Français et Vietnamiens). La plupart des releveurs connaissaient à peine la langue, ne comprenaient pas les messages communiqués par les habitants et il leur arrivait de noter un mot à la place d'un autre. D'autres ne pouvaient saisir la richesse phonique du khmer (nous ferons des réserves en examinant les types de toponymes) et le prononçaient encore moins bien. Tout le monde n'était pas Aymonier! Citons le cas très connu du releveur français dont les connaissances linguistiques khmères se limitaient à cette phrase : « Comment appelle-t-on cela? ». Montrant du doigt des groupes de maisons, il posait cette question aux habitants qui lui répondaient que c'étaient des maisons, *phteah*, ou, dans d'autres cas, que c'était le port, *kompong*; et il notait alors ces indications comme si c'était des noms propres. En outre, l'usage exclusif de la transcription française a eu des résultats très fâcheux en ce qui concerne l'onomatopée khmère. Beaucoup de Cambodgiens n'apprenaient les noms propres (toponymes ou noms de personnes) qu'à travers la transcription française plus ou moins défectueuse : autre possibilité de déformation, sans parler du caractère artificiel, fabriqué de certains toponymes.

Ceci explique pourquoi beaucoup de personnes, presque toutes orientalistes, tiennent la toponymie pour un sujet inabordable. Pour notre part, abstraction faite de l'aspect séduisant de la toponymie, nous n'avons pas voulu voir des obstacles insurmontables dans ce domaine. En outre, si obstacle il y a, il faudrait d'abord essayer de le surmonter pour pouvoir l'apprécier.

(1) Certains termes des toponymes anciens sont indéfinissables, tels que *gaṅṅryān*, *gaān* (le toponyme de *Gaān Lampoh* se rencontre dans plusieurs inscriptions), *rhvit* par exemple dans *Chok Rhvit* (K. 158)...

En ce qui concerne l'absence des cartes et autres documents en khmer, disons tout de suite que ce problème n'est pas entièrement insoluble, car on peut déjà utiliser avec profit deux documents existants.

Le premier est le Dictionnaire cambodgien de l'Institut bouddhique de Phnom-Penh, *Vacanānukram*, វចនានុក្រម [១៩៣៨]. Ce dictionnaire dont l'élaboration remonte à une cinquantaine d'années et dont la première édition date de 1938 est l'œuvre d'un groupe d'érudits khmers soucieux de normaliser l'orthographe du cambodgien moderne. Il a été assez discuté ⁽¹⁾, mais cette discussion n'est pas notre propos. Toutefois, il convient de noter que cette œuvre a joué un rôle important dans la fixation de l'orthographe cambodgienne. Si les auteurs du Dictionnaire, érudits, ont péché par excès de zèle dans les recherches étymologiques, par excès de conservatisme dans la notation des mots d'emprunt au sanskrit et pâli, ils ont par contre mis au point l'orthographe des mots khmers ou khmérés, tout en faisant preuve d'une largeur de vue, en tenant compte, d'une manière consciente ou non, de la richesse phonique et de l'évolution du système phonique du cambodgien. Ce dictionnaire n'est pas évidemment une source spécialisée en ce qui concerne notre étude. Mais il a fixé dans son cadre certains toponymes; exemple : Mékong, *Mekun*, មេកុង (2^e Partie, § II, c), ou Pursat, *Bodhisā't*, ព្រៃពិសាគី (2^e Partie, § III, i), ce qui permet de clore certaines controverses, sinon d'orienter les recherches du toponymiste.

D'un autre côté, les journaux en langue khmère contribuent largement à la mise au point des toponymes, tout particulièrement l'hebdomadaire *Le Nationaliste*, អ្នកជាតិសិយម, créé en 1959 grâce à l'initiative du prince Sihanouk, chef de l'Etat (nous ne voulons point aborder l'étude de la presse en langue khmère, ce qui sortirait de notre sujet). Il permet au lecteur de se familiariser avec les toponymes cambodgiens même les plus insolites.

En résumé, les instruments du jour dont nous disposons pour ce travail sont les suivants :

1^o Les cartes des 17 provinces du Cambodge, établies — en français malheureusement — par le Service du cadastre de Phnom-Penh. Seule la carte de Kompong-Thom est bilingue. Ce sont des cartes au 1/100.000^e, sauf celles de Siemreap et de Stung-Treng au 1/200.000^e et celle de Kompong-Thom au 1/500.000^e. L'unique intérêt qu'elles présentent est d'offrir une liste détaillée des localités. La transcription des noms par contre ne montre aucune amélioration par rapport aux transcriptions antérieures. On y rencontre encore des formes que M. Cœdès a qualifiées à juste titre de « monstrueuses » ⁽²⁾, telles que Pursat ou bien Kratié qui aurait dû être Kracheh ⁽³⁾. Les défauts les plus bizarres se rencontrent sur une des 9 feuilles de Battambang, la feuille de Maung-Russeï, où on lit des noms tels que Kassembenne, Donebas, Kokolor, Bakpoué... qui, ainsi transcrits, revêtent une consonance étrangère pour un khmérophone. Enfin, on ne trouve pas non plus de cohérence dans la transcription des mêmes mots. La pagode est notée selon les endroits : *Vat, Wat, Watt...*

⁽¹⁾ G. Cœdès, compte rendu du t. I, 1^{re} édition, in *BEFEO*, XXXVIII, fasc. 1, p. 314-321; F. Martini, *Réduction des mots sanskrits passés en cambodgien*, in *BSLP*, 1954, t. 50, f. 1, p. 245.

⁽²⁾ G. Cœdès, *Les peuples de la péninsule indochinoise*, p. 5.

⁽³⁾ *Ibid.*, carte p. 18.

2° Le Dictionnaire cambodgien de l'Institut bouddhique de Phnom-Penh.

3° L'hebdomadaire *Nā'k Jāt Niyam*, « Le Nationaliste ».

La présente étude porte avant tout sur les toponymes du Cambodge actuel. Ils seront examinés à la lumière des documents énumérés ci-dessus. En outre, nous analyserons des noms anciennement attestés, mais aujourd'hui disparus, afin de mieux comprendre les aspects des problèmes actuels. Nous examinerons les problèmes généraux (répartition, évolution phonétique et sémantique) dans une première partie, et un certain nombre de toponymes parmi les plus intéressants dans la deuxième partie. Étant donné les lacunes des études linguistiques et philologiques khmères, il nous a paru nécessaire d'insister longuement sur les considérations générales pour une bonne compréhension des cas particuliers.

Pour le développement qui va suivre, on utilisera dans la mesure du possible :

- la transcription officielle;
- la notation en caractères cambodgiens (ou siamois dans certains cas);
- la translittération;
- la prononciation;

soit toutes les formes à la fois, soit partiellement selon les cas.

TRANSCRIPTION OFFICIELLE : caractères romains.

TRANSLITTÉRATION : celle adoptée par M. Martini ⁽¹⁾, elle-même basée sur la translittération indianiste complétée par *ae*, *oe*, *uo* et *i* pour les voyelles

ı̇ ı̇̃ ı̇̄

et par l'apostrophe placée après une voyelle pour abrégier la syllabe (exemple : *dā'k*). Les mots translittérés seront en italique.

PRONONCIATION : notée d'après les signes du même tableau (cf. n. 1). Les valeurs phoniques seront entre crochets. Exemple : Vat Nokor, វត្តនគរ, *Vatt Nagar* [v'ət nəkɔ:].

⁽¹⁾ F. Martini, *Aperçu phonologique du cambodgien*, in *BSLP*, t. 42, f. 1, 1946, tableau p. 131.

ABRÉVIATIONS

- I. *BEFEO* *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient.*
BSLP *Bulletin de la Société de linguistique de Paris.*
D.C. *Dictionnaire cambodgien de l'Institut bouddhique de Phnom-Penh.*
IC *Inscriptions du Cambodge (G. Cœdès).*
IMA *Inscriptions modernes d'Angkor (Institut bouddhique).*
ISCC *Inscriptions sanskrites du Cambodge et du Champa (Barth et Bergaigne).*
JA *Journal Asiatique.*
- II. *Kg.* *Kompong.*
kh. *khet, province cambodgienne.*
khm. *khmer.*
mod. *moderne.*
p. *pâli.*
sk. *sanskrit.*
sm. *siamois.*
sr. *srok, division du khet.*
vx. khm. *vieux khmer.*

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES TOPONYMES KHMERS ET QUELQUES PROBLÈMES LINGUISTIQUES LES CONCERNANT

Il faut tout d'abord définir les caractères des toponymes tels qu'ils se présentent à nous par un examen général des cartes.

I. RÉPARTITION

A première vue, les toponymes cambodgiens signifient toujours quelque chose. Il n'est point besoin de statistique pour cela : ce sont en gros des « signes »⁽¹⁾ qui évoquent un objet concret ou un concept. Que la plupart de ces signes actuellement soient des altérations d'autres signes préexistants perdus ou non, ceci est une autre affaire que nous aurons à examiner plus loin (§ VII, b, 1). Ce que nous voulons mettre en évidence lors de notre premier examen, c'est que la plus grosse partie ou la presque totalité des toponymes cambodgiens sont des mots khmers ou khmérés (nous entendons par là assimilés et faisant partie du lexique cambodgien de longue date) parfaitement compréhensibles pour un khmérophone, à la différence par exemple de la toponymie française où la majorité des noms hérités des peuples divers, fortement altérés, revêtent une forme incompréhensible s'ils ne sont pas commentés. Au Cambodge, il faut aller à la périphérie du territoire pour rencontrer des toponymes étrangers, en quantité infime d'ailleurs, soit thais, soit vietnamiens. Cette localisation s'explique facilement de par la situation géographique du Cambodge et à la lumière de l'histoire qui nous apprend les démêlés qu'il a eus avec ses voisins thais et vietnamiens à partir du XIII^e siècle⁽²⁾. Encore de nos jours, le témoignage peut être fourni par l'existence des communautés ethniques imparfaitement ou nullement fondues dans la masse, tels les Laotiens dans le Haut-Mékong et les Vietnamiens le long de la frontière méridionale; les toponymes étrangers sont les traces d'implantation des peuples allogènes.

A ne considérer que les éléments khmers de la toponymie, il conviendrait de les

(1) Sens donné par M. Martinet dans *Éléments de linguistique générale*, Paris, C.A.C., 1961, p. 19-20.

(2) G. Coëdès, *Les états hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, 1964; G. Coëdès, *Les peuples de la péninsule indochinoise*, ouvrage cité.

étudier selon le principe habituel, c'est-à-dire rechercher leur signification en partant de leur origine pour les suivre à travers leurs vicissitudes phonétiques et sémantiques et déterminer leur appartenance à telle ou telle couche de population⁽¹⁾. L'histoire nous permet dans certains cas de remonter à l'origine des toponymes. Nous pouvons suivre la plupart d'entre eux dans leur existence à travers les siècles. Mais malheureusement, il y a d'énormes lacunes dans les documents historiques. Enfin, on ne peut songer, dans l'état actuel de nos connaissances, à établir une classification des toponymes basée sur l'occupation du sol par les différents peuples, parce qu'il n'y a pas eu de brassage de peuples analogue à celui qui s'est produit en Europe occidentale, et même alors ce travail serait prématuré dans une première étude.

Ceci nous amène à dire quelques mots sur la formation de la population et de la langue khmères.

II. LA POPULATION ET LA LANGUE

Le cambodgien est « le représentant le plus important »⁽²⁾ du groupe des parlers môn-khmers, famille linguistique définie par le R.P. W. Schmidt⁽³⁾ qui l'insère encore dans un groupe plus vaste qu'il a appelé « austroasiatique »⁽⁴⁾. On n'entrera pas dans les détails de la discussion sur la validité de la théorie du R.P. Schmidt, ce qui dépasserait le cadre de ce travail⁽⁵⁾. On retiendra seulement que ces termes de « môn-khmer » et « austroasiatique » sont, à l'heure actuelle, communément acceptés.

Cette langue est dénommée par les Cambodgiens eux-mêmes, soit *khemarabhâsâ*, composé savant signifiant « langue khmère » ou « langue des Khmers », soit *bhâsâ khmaer*, expression ayant le même sens mais construite conformément à la syntaxe du cambodgien qui place le qualificatif ou déterminant après le qualifié ou le déterminé. Elle est parlée par la presque totalité des habitants du Cambodge et ne comporte aucun véritable dialecte.

Nous savons que le peuple cambodgien est entré dans l'histoire au milieu du VI^e siècle, et le premier témoignage écrit de la langue en fut une inscription datant de 611⁽⁶⁾. Mais les sources chinoises et l'épigraphie font remonter l'histoire du Cambodge au II^e siècle, date à partir de laquelle les Chinois parlaient d'un pays appelé Fou-Nan⁽⁷⁾. Quel était donc ce premier peuple de l'histoire du Cambodge et quelle langue parlait-il? Si nous sommes renseignés par les annalistes chinois sur l'histoire et les coutumes du pays, nous ignorons par contre la langue parlée

(1) Ch. Rostaing, *Les noms de lieux*, « Que sais-je? », Paris, 1954, p. 5.

(2) F. Martini, *Structure de la langue cambodgienne (khmaer)*, conférence faite à l'Institut de Linguistique de Paris.

(3) P. W. Schmidt, *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer Sprachen*, Wien, 1905. Mais, avant lui, certains linguistes parlaient d'un groupe « mon-annam » représenté principalement par le môn, le khmer, le vietnamien (annamite) et le cham. Cf. C.-J.-F.-S. Forbes *Comparative Grammar of Further India*, London, Allen and Co, 1881; Fr. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, t. IV, p. 222, 1888; E. Kuhn, *Beiträge zur Sprachkunde Hinterindiens*, Sitzungsbericht der K. Bayr. Akad. der Wiss. Philos. Philolog. Kl., 1889, II.

(4) P. W. Schmidt, *Die Mon-Khmer Völker*, Braunschweig, 1906.

(5) Voir les ouvrages cités ci-dessus, plus : G. Maspero, *Grammaire de la langue khmère* (« cambodgien »), 1915; *Les langues du monde*, édition de 1924, p. 385 et suiv., nouvelle édition 1952, p. 525-528, puis p. 609 et suiv.; G. Coëdès, *Les langues de l'Indochine*, conférence à l'Institut de Linguistique de Paris, 1949.

(6) G. Coëdès, *IC*, II, insc. de Tuol Vat Komnu.

(7) P. Pelliot, *Le Fou-Nan*, in *BEFEO*, III, f. 2, p. 252.

par les Founanais, car nous ne possédons aucun document écrit en vernaculaire. Les premières inscriptions lapidaires furent rédigées en sanskrit « langue officielle de la chancellerie royale »⁽¹⁾. Mais, ajouta M. Cœdès, « il y a toutefois de grandes probabilités pour que le noyau du peuple founanais ait appartenu à la famille môn-khmère »⁽²⁾. Bref nous ne savons rien de la langue des premiers habitants du Cambodge. Néanmoins, les sources dont nous disposons et qui sont mentionnées plus haut nous apportent quelques renseignements toponymiques, à savoir que :

a. Le nom de Fou-Nan est la transcription chinoise du mot khmer *bnam* ou *vnam*, mod. phnom, *bhnaṃ* « montagne », dont le souvenir est perpétué jusqu'à nos jours, d'après M. Cœdès, par les deux toponymes de Banam, *Pāṇām* (nom de village) et Ba-Phnom, *Pā bhnaṃ* (nom de colline) dans la province de Prey-Veng.

b. Le nom de la capitale de Fou-Nan, notée Tö-mou par les Chinois, correspond au nom sanskrit de *Vyādhapura*, « cité des chasseurs » qui n'est autre que la traduction savante du khmer *dmāk* ou *dalmāk* qui a le même sens⁽³⁾. Ajoutons que le cambodgien moderne a conservé ce mot sous la forme *dramā'k* et lui donne le sens précis de « celui qui chasse les éléphants et les conduit » (D.C.).

c. Toujours d'après les Chinois, au moment de la conquête du Fou-Nan par les gens du Tchen-La, la capitale fut transférée de Tö-mou à Na-fou-na, terme que M. Cœdès rapproche de celui de *Naravaranagara* de l'inscription de Vat Prey Vier (K. 49), *Naravaranagara* étant une cité qu'il identifie à l'actuel Angkorboirei, *Aṅgarpurī* (kh. Takeo)⁽⁴⁾.

Au VI^e siècle, le Fou-Nan fait place au « Tchen-La », désignation non identifiable, dont les habitants s'appelaient eux-mêmes *kambuja*, « nés de Kambu » (2^e Partie, § I), car les premiers souverains firent remonter leur origine à l'union mythique de l'ermite Kambu et de la nymphe Merā⁽⁵⁾. Le berceau des Kambuja fut selon toute vraisemblance le Moyen Mékong et leur langue, attestée pour la première fois en 611⁽⁶⁾, fut la *khmaer*, ancêtre de la langue cambodgienne actuelle.

Dans quelles conditions s'est élaborée cette langue et quels furent ses rapports avec l'idiome founanais? Voilà deux questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre. Un détail cependant a été mis en lumière par M. Cœdès, lorsqu'il étudiait l'origine du cycle des douze animaux au Cambodge⁽⁷⁾. D'une comparaison de vocabulaire, il a conclu que les habitants du Tchen-La ont pu emprunter les noms des douze animaux du cycle aux Muong dont l'habitat primitif était certainement assez vaste pour occuper le versant ouest de la Cordillère annamitique et le Tchen-La nord, et ceci est corroboré par le fait qu'aucune inscription du Tchen-La n'est trouvée au-delà du Semun.

Quoi qu'il en soit, un problème beaucoup plus intéressant pour nous est de

(1) G. Cœdès, *Les États hindouisés...*, p. 82.

(2) G. Cœdès, *Les peuples...*, p. 66.

(3) G. Cœdès, *Les États hindouisés...*, p. 74-75.

M. Cœdès ajoute en note que *Vyādhapura* signifie peut-être « la cité du (roi) chasseur ». M. O. W. Wolters lui a signalé le nom d'un roi du Fou-Nan, cité dans une relation chinoise, « qui aurait capturé dans la jungle de grands éléphants et les aurait domestiqués, provoquant par cet exploit la soumission de divers pays ».

(4) G. Cœdès, *Quelques précisions sur la fin du Fou-Nan*, in *BEFEO*, XLIII.

(5) Voir aussi P. Dupont, *Études sur l'Indochine ancienne*, in *BEFEO*, XLIII.

(6) Voir note 6, p. 384.

(7) G. Cœdès, *L'origine du cycle des douze animaux au Cambodge*, dans *T'oung Pao*, XXXI, 1935, p. 315-329. M. Filliozat nous a signalé également l'existence du *mṛgacakra* en Inde, terme traduit communément par « zodiaque ».

savoir dans quelles conditions cette langue des Kambuja est devenue une langue de civilisation. Les Kambuja, en prenant la succession des Founanais, se sont mis à l'école de l'Inde. On sait que, dès l'époque du Fou-Nan, une écriture avait été créée à l'instar d'une écriture de l'Inde du Sud ⁽¹⁾. L'alphabet indien fut adopté en bloc, et les Cambodgiens l'ont gardé presque intact jusqu'à nos jours, alors que la phonétique khmère a énormément évolué. Ceci pose des problèmes ardues aux linguistes et aux philologues. En ce qui concerne l'expression des idées, les inscriptions montrent que le vieux khmer était rudimentaire et son usage assez limité jusqu'au x^e siècle : la langue officielle était le sanskrit. Les inscriptions du xi^e siècle, notamment celle de Sdok Kak Thom, révèlent une langue plus élaborée, apte à l'expression des idées dans le domaine juridique et historique ⁽²⁾. Ces deux aspects de la langue restent prédominants jusqu'à nos jours. Il faut y ajouter un troisième trait élaboré tardivement : la langue religieuse qui s'est développée prodigieusement depuis le triomphe définitif du Bouddhisme et qui a eu pour corollaire l'apparition d'un langage éthique très prisé, popularisé par les traités de morale appelés *cpā'p*, 𑄢𑄣𑄤.

La langue khmère, comme tant d'autres, a évolué par suite des contacts du peuple avec les étrangers.

Les Chams ne semblent pas avoir influencé beaucoup le cambodgien. Aymonier a noté toutefois qu'il existe des toponymes d'origine chame dans le Sud et que le folklore cham se profile parfois à l'arrière-plan des noms cambodgiens ⁽³⁾.

Le rôle des Indonésiens débuta par des raids maritimes de ces insulaires dès le viii^e siècle. Des Malais s'implantèrent au Cambodge et la plupart d'entre eux ont même joué un rôle actif dans l'histoire aux xvi^e ⁽⁴⁾ et xvii^e siècles. Aymonier a noté que, à la fin du xix^e siècle, Kampot le seul port khmer continuait à être fréquenté par des Malais. Ces insulaires marins, navigateurs, nous ont laissé un toponyme célèbre : kompong, *kam̄ba'n̄*, abrégé en Kg. sur les cartes établies en français (cf. § II, c, 3^o).

Les contacts entre Cambodgiens et Siamois sont de beaucoup les plus importants; ils s'expliquent par des rapports de fait entre les deux peuples durant sept siècles, c'est-à-dire du xiii^e au début du xx^e siècle. Ils débutèrent par des emprunts en masse faits par les Siamois à la langue khmère. Puis, la civilisation siamoise une fois élaborée, solidement assise sur une puissance politique, est devenue prêteuse à son tour. Dans le lexique cambodgien moderne, des exemples sont fréquents de ces mots qui ont une consonance étrangère et qui ne sont autres que des mots vieux-khmers empruntés par les Siamois, puis revenus dans l'usage cambodgien sous leur forme thaïe ⁽⁵⁾.

D'autre part, il ne faut jamais perdre de vue deux faits importants. D'abord des incursions répétées dont le Nord et Nord-Ouest du territoire furent le théâtre, ont eu pour conséquence une influence très nette de la phonétique siamoise sur la langue cambodgienne. Le témoignage se retrouve dans les inscriptions kmères : celles de l'époque angkoriennne (Nord-Ouest du territoire) sont caractérisées par des voyelles qui rappellent singulièrement les diphtongues siamoises, tandis que

(1) G. Cœdès, *Les États hindouisés...*, p. 65-66.

(2) P. Dupont, *L'inscription de Sdok Kak Thom*, in *BEFEO*, XLIII.

(3) Aymonier, *Le Cambodge*, t. I.

(4) B.-P. Groslier, *Angkor et le Cambodge...*

(5) G. Cœdès, *La stèle de Tuol Rolom Tim*, in *JA*, 1954, p. 49-67.

les formes pré-angkoriennes (Sud et Sud-Est) se retrouvent dans le cambodgien moderne ⁽¹⁾. Ce n'est pas tout. Si le siamois n'a pas propagé véritablement ses tons dans cette région, il n'en est pas moins vrai que le parler de celle-ci s'est créé une accentuation particulière du discours dont les segments se terminent par un ton emphatique.

En second lieu, les deux provinces de Siemreap et Battambang, occupées effectivement par les Siamois, ont gardé de cette occupation des toponymes purement siamois.

Quant à la pénétration vietnamienne, elle commença plus tard, c'est-à-dire au xvii^e siècle et aboutit à l'annexion du Bas-Cambodge (Sud-Vietnam actuel). Mais ici la topographie joue un grand rôle dans les rapports des deux pays. Il n'y a jamais eu de fin à l'infiltration vietnamienne, laquelle est favorisée par la basse altitude du delta du Mékong, par le Mékong lui-même et son bras le Bassac qui constituent d'admirables voies de pénétration. Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer des toponymes purement vietnamiens dans le Sud des provinces frontalières de Kandal et Svay Rieng et surtout le long des voies d'eau : Mékong et Bassac, y compris les préks (voir 2^e Partie, § II, c) qui complètent leur système ⁽²⁾.

Comment ont évolué phonétiquement les noms cambodgiens pour aboutir à leurs formes actuelles? Les caractères originels du cambodgien, langue môn-khmère, devraient pouvoir se reconstituer d'après une étude des langues apparentées, parlées par des tribus dont l'isolement relatif a facilité la préservation des caractères primitifs. Or, le cambodgien est parlé par un peuple civilisé, à savoir un peuple ayant à la fois des contacts politique, commercial et culturel avec d'autres, qui est donc susceptible d'exercer une certaine influence sur les autres et d'en recevoir. En ce qui concerne notre sujet, nous avons quelques problèmes à examiner.

III. L'ASSOURDISSEMENT DES ANCIENNES OCCLUSIVES SONORES

Nous n'avons point l'intention de reprendre ici ce problème en entier, nous essaierons seulement d'analyser quelques détails pour comprendre la forme actuelle de certains toponymes.

Les anciennes occlusives sonores :

g j d b

se sont assourdies, sans doute depuis les premiers siècles de l'histoire, et sont devenues :

k c t p

Les aspirées sonores ont subi le même sort. Ces mutations se sont étalées sur des siècles et ne sont pas entièrement achevées de nos jours. Ce phénomène d'assourdissement réduisait immédiatement les occlusives de moitié, autrement dit les anciennes occlusives sonores sont devenues disponibles. Or « si le khmer a réduit les consonnes, s'il n'a pas multiplié les voyelles par les tons comme en siamois, il a, par contre, adopté sept degrés d'ouverture de voyelles » ⁽³⁾.

⁽¹⁾ G. Coedès, *IC*, II, Note linguistique.

⁽²⁾ Il faut signaler que certains villages proches de la frontière vietnamienne ont reçu depuis peu des noms cambodgiens. Malheureusement, dans l'état où sont les cartes cadastrales, il ne nous est pas possible de dresser la liste de ces localités avec leurs noms anciens et actuels.

⁽³⁾ F. Martini, séminaire du 7 février 1962 à l'École pratique des Hautes Études.

Pour commencer, prenons la série vélaire sanskrite :

ka kha ga gha ña

A la suite de l'assourdissement des sonores, elle est devenue en khmer :

[kɑ:] [khɑ:] [kɔ:] [khɔ:] [ŋɔ:]

En d'autres termes, la même voyelle *a* a donné deux phonèmes différents en cambodgien et il en est de même pour les autres voyelles. D'où la classification des consonnes en deux séries appelées :

- série α ou série ouverte;
- série \circ ou série fermée.

Le nom de l'ancien Saigon, et toponyme rencontré au Cambodge actuel, noté Prey Nokor, *Brai nagar* « forêt (où s'établit la) cité », se prononce [prej nɔ:kɔ:]. Le *b* (parfois on trouve *v* à la place, parce que, étant donné leur lieu d'émission, les deux consonnes peuvent commuter) ⁽¹⁾ s'est assourdi en [p] et le *g* en [k]. Le terme *brai* (ou bien *vrai* dans les inscriptions) qui signifie « forêt » est un toponyme très répandu. Il est conservé intact dans d'autres dialectes môn-khmers (sous la forme de *bri*) et il est emprunté par le siamois sous la forme *brai*, ไบร, actuellement prononcé [p^hraj].

De même le toponyme *bhnam*, comme dans Phnom-Penh, prononcé [p^hnɔm], qui désigne toute hauteur d'une certaine importance, était attesté dans les inscriptions sous les formes de *vnam* ou *bnam*.

Ces mutations étaient en cours au XIII^e siècle, si l'on en croit Tcheou-ta-Kouan. Toutes les occlusives sonores ne furent pas encore touchées. Ainsi *go* « bœuf » se prononçait [go], alors que maintenant il se prononce [ko^u] comme dans :

Bokor, *Pūk go*, [bok ko^u] « la bosse du zébu » (kh. Kampot).

Les documents historiques portugais et espagnols ⁽²⁾ du XVI^e siècle sont précieux dans la mesure où ils nous fournissent les prononciations du nom Angkor, orthographié *nagar* (du sk. *nagara*) : Angar, Angor, Angon (le *n* de Angon est la réalisation du *r* final, calquée sur la prononciation siamoise). La sonore *g* était donc encore réalisée comme une sonore. Mais à partir du XVII^e siècle, voici les formes attestées du même nom : Anckoor (dans Hendrick Indijck d'après Cabaton), Onco (dans Louis de Chevreul)... Et au XVIII^e siècle, un missionnaire a noté : Angcor-vat.

D'après ces exemples, on notera que, si on ne peut pas déterminer avec certitude à quel moment remonte l'assourdissement des occlusives sonores, on peut dire par contre qu'au XVIII^e siècle ce phénomène est pleinement réalisé et la prononciation des noms de cette époque ne doit pas différer beaucoup de celle de nos jours.

Ceci vaut pour les vélares et les palatales cambodgiennes.

Le phénomène d'assourdissement n'a pas atteint totalement les dentales et les labiales. Il y avait de tout temps un flottement ou plutôt un choix entre sourde et sonore dans la prononciation des mots, tout particulièrement celle des syl-

(1) Phénomène produit dès le sanskrit. Ajoutons que le *b* en khmer « n'est guère employé que dans les inscriptions bouddhiques » (G. Cœdès).

(2) B.-P. Groslier, *Angkor et le Cambodge...*

labes non accentuées, d'autant que durant des siècles aucune autorité des lettrés n'intervenait pour régler la question. On a l'impression que la communauté khmérophone n'a pas voulu renoncer aux sonores *d* et *b*, et que, sous certaine réserve, le *t* et le *d* étaient neutralisés à l'initiale même, ainsi que le *p* et le *b*.

Sur ce, au XIX^e siècle, intervinrent les lettrés pour éclaircir le problème. Les lettres 𑄓 et 𑄔 (sk. 𑄓, *d*, 𑄔, *b*) servaient déjà à noter les sourdes de la série fermée. Il s'agissait pour ces lettrés de trouver d'autres lettres pour compléter les lacunes dans les deux séries; en d'autres termes, il fallait réaliser ce tableau :

SÉRIE OUVERTE	SÉRIE FERMÉE
1. [tα:]	2. [tɔ:]
3. [dα:]	4. [dɔ:]
5. [pα:]	6. [pɔ:]
7. [bα:]	8. [bɔ:]

Pour noter 1, 2, 6, 7, on décida une fois pour toutes d'utiliser les lettres de l'alphabet existantes. Pour les dentales sonores 3 et 4, on s'est servi des cérébrales non aspirées 𑄓 et 𑄔 dont l'usage était limité juste à la transcription des mots sanskrits et dont la prononciation était sans doute jusqu'alors celle des dentales ⁽¹⁾. Ainsi, sk. 𑄓 𑄓 est devenu en khmer 𑄓 [dα:] et sk. 𑄓 𑄓 est devenu khm. 𑄓 [dɔ:].

Quant aux labiales, il n'y avait d'autre recours possible que dans l'utilisation des signes diacritiques 𑄓 et 𑄓 qu'on affectait à la labiale non aspirée 7 𑄓 :

5. 𑄓 [pα:]

8. 𑄓 [bɔ:]

Voilà des innovations récentes qu'il nous semblait nécessaire de noter. Mais en vérité, jusqu'à maintenant, leur portée ne dépasse guère le domaine de l'orthographe, car tout bon Cambodgien continue à ne pas choisir dans son parler entre sourde et sonore. Ainsi le cas de Battambang (khet et chef-lieu de khet), un composé trisyllabique *Pā't-tam-paṅ* devrait s'écrire Batdambang selon la règle. Mais les habitants prononcent la dentale sonore [t], et c'est ce qu'ont entendu probablement les releveurs du cadastre.

Cette question de l'assourdissement des occlusives sonores est *a priori* sans intérêt évident pour le sujet qui nous occupe. Son développement est cependant nécessaire pour traiter du deuxième problème qui est capital dans l'évolution des mots et surtout des noms propres, à savoir :

IV. L'ACCENTUATION DES SYLLABES DANS LA PRONONCIATION

Il est unanimement reconnu que le cambodgien est une langue sans ton et marquée par une tendance vers le monosyllabisme. Néanmoins des auteurs qui ont

(1) F. Martini, séminaire du 5 décembre 1961 à l'École pratique des Hautes Études.

étudié la prononciation du cambodgien ont noté l'existence de deux « registres », tel est le cas de Miss Henderson qui en a fait le pivot d'un volumineux article ⁽¹⁾, et d'autres auteurs discutent encore actuellement de ce sujet. Mis à part le fait que les « registres » sont impossibles dans une langue sans ton ⁽²⁾, il faut constater à regret que ces auteurs n'ont pas développé la question de l'accentuation syllabique très importante en phonologie khmère et responsable en partie de l'évolution de la structure des mots en cambodgien.

M. Cœdès a noté en passant l'« accent d'intensité » frappant la syllabe cambodgienne quand le mot en possède plus d'une ⁽³⁾.

M. Martini parlait d'« amuissement » de syllabe en traitant de la réduction des mots sanskrits passés en cambodgien ⁽⁴⁾. Par ailleurs, à propos de la « neutralisation » ⁽⁵⁾, il insistait sur la syllabe accentuée et la syllabe non accentuée.

Nous allons développer cette dernière idée pour essayer de suivre l'évolution morphologique du mot cambodgien et par suite de nombreux toponymes.

Le cambodgien, contrairement à ses voisins, est une langue dissyllabique, capable, par le procédé de dérivation, de tirer des dissyllabes à partir des monosyllabes-racines ⁽⁶⁾. Ces dernières sont toujours accentuées, mais nous ne nous occupons maintenant que des mots polysyllabiques.

Dans le cas des dissyllabes, la règle générale constante est que *l'accent porte sur la deuxième syllabe*. Que peut-il donc arriver à la première ? N'étant pas accentuée, elle s'affaiblit progressivement, sa voyelle s'altère jusqu'à disparaître complètement si entre temps on ne songe pas à la reconstituer. Pour en étudier le processus, posons le schéma suivant :

$$\begin{array}{ccc} \text{1}^{\text{e}} \text{ SYLLABE} & & \text{2}^{\text{e}} \text{ SYLLABE} \\ \hline \text{I}_1 & \text{V}_1 & (\text{F}_1) \\ & & \text{I}_2 \quad \text{V}_2 \quad (\text{F}_2) \end{array}$$

(I = consonne initiale; V = voyelle; F = consonne finale.)

a. La voyelle V₁ non accentuée est sujette à une altération, surtout s'il s'agit d'une brève. Une voyelle longue, vu sa quantité, a seulement un peu plus de chances de se maintenir. L'une et l'autre tendent à se ramener invariablement à une voyelle centrale brève, et dans la majorité des cas à l'une des voyelles inhérentes des deux séries : soit [α] soit [ɔ]. La conséquence sémantique est importante : le sens d'un nom peut changer du tout au tout. Prenons le toponyme écrit Takhmau. La deuxième syllabe *khmau* ne pose aucun problème et a le sens de « noir », ce dernier mot pouvant servir de prénom très couramment. Mais la première syllabe *ta* est ambivalente. Le *a* peut être un ancien *i* comme un ancien *ā*. En d'autres termes, on pouvait avoir à l'origine ces deux formes translittérées : *Dikkhmau* comme *Tākhmau*. Si les documents font défaut, le choix ne peut être fait honnêtement entre les deux. Le nom de la petite ville de Takhmau au Sud de Phnom-Penh était interprété spontanément *Tākhmau* « le grand-père noir ». Or, rien ne nous empêche de penser *Dikkhmau* « les eaux noires », puisque ce terme se retrouve dans le toponyme vietnamisé Camau donné à la pointe marécageuse de Camau (Sud-Vietnam).

(1) E. J. Henderson, *The main features of Cambodian pronunciation*, in *Bull. of the School of Or. and Af. Studies*, 14, 1952.

(2) D'après l'avis de MM. Martinet et Martini.

(3) G. Cœdès, *Les langues de l'Indochine*, conf. citée.

(4) F. Martini, *Réduction des mots sanskrits...*

(5) Leçon du 7 juin 1961 à l'École pratique des Hautes Études.

(6) F. Martini, *Structure de la langue cambodgienne*, conf. citée.

b. L'affaiblissement de la première syllabe ne s'arrête pas là. Il affecte également le timbre de I₁, par deux sortes de mutation :

1° en I₁ une occlusive sonore s'assourdit;

2° une combinaison consonantique, tout particulièrement sourde + r, devient une simple sourde par la chute de r.

Ainsi, les particules *braḥ* et *pā* par exemple ont pu s'affaiblir à un moment et donner de la même façon [pα] dont le [α] est très proche de la simple occlusive glottale '. N'oublions pas que ces mutations, du fait même de leur spontanéité, ont pu se produire à n'importe quel moment de l'histoire, s'étaler sur des années avant d'être entièrement accomplies et peut-être même connaître des retours de fortune. Or, quand il fallait noter par écrit des noms commençant ainsi par le son [pα], les scribes, dans leur incertitude, cherchaient une interprétation sémantique plus ou moins exacte des contextes entiers et écrivaient, selon les cas : *braḥ* ou *pā*. Si l'on étend l'étude de ces affixes ⁽¹⁾ à tous les toponymes, on peut se demander si BA, *pā* [pα] ne cache pas tantôt *pā* [pα], tantôt *braḥ* [prəḥ]. Ce qui revient à dire que ces deux particules examinées sont interchangeable et que seuls les documents historiques permettent d'opter pour l'une ou l'autre.

Un autre exemple. Le sanskrit ou pâli *vihāra* « sanctuaire dans un monastère bouddhique », est resté dans le vocabulaire cambodgien sous la forme *vihār* par chute de *a* final (la question de la chute des voyelles finales sera examinée dans le cas des polysyllabes). Dans les habitudes cambodgiennes, on accole à ce mot l'affixe *braḥ* qui est réservé à tous les termes du vocabulaire sacré. Donc, *braḥ vihār*

ព្រះវិហារ signifie « sanctuaire ». Il se retrouve tel quel dans le nom d'un petit monument dans la Chaîne des Dangrêk formant la frontière khémro-thailandaise : le temple de Preah Vihear. Or la prononciation populaire courante de ce mot est [pəhi:e]. Dans la première syllabe, le *v* s'est mué en *p* et le *i* est devenu *α*, simple voyelle inhérente. Sur cette prononciation populaire on a rebâti oralement un [prəhi:e] avec intrusion d'un *r* pour accentuer la première syllabe. Ces remarques expliquent qu'on trouve trois formes de toponymes issues d'un même mot *vihāra*, à savoir Preah Vihear, Vihear ou Prahea.

c. V₁ prenant le timbre affaibli [α] ou [ɔ], si I₁ et I₂ sont susceptibles de former un groupe consonantique conforme à la phonétique cambodgienne, V₁ peut disparaître tout à fait, en vertu de la tendance monosyllabique de la langue, et le résultat obtenu est un simple monosyllabe.

Ainsi *kuruñ* « roi, régner », attesté depuis les premières inscriptions vieux-khmères, a donné par chute de la première voyelle *u* > *kruñ* dont le sens ancien est perdu, car le mot signifie actuellement « la ville, la cité, le pays ». Le vieux sens de *kruñ* est conservé dans le nom du monument de Baksei Cham Krong, *Pakṣī cāṇ kruñ*, composé hybride de type courant qui signifie « le roi gardé par un oiseau » (nom légendaire) ⁽²⁾.

⁽¹⁾ F. Martini, *De la signification de BA et ME affixés aux noms des monuments khmers*, in BEFEO, t. XLIV, f. 1, p. 201-209.

⁽²⁾ Dans le *Rāmakerti*, le mot *kruñ* a encore le sens de « roi ». Ainsi, *Rāvāṇa* par exemple est appelé *Kruñ Rāb(aṇa)*. Ce mot emprunté par le siamois a connu les mêmes vicissitudes qu'au Cambodge. Jadis il désignait « le roi, le pays, la ville »; mais actuellement il signifie « le pays, la capitale » : *Kruñ Deva* [kruŋ the:p] (Bangkok).

Kuruñ était utilisé également comme nom de personne dans l'ancien Cambodge. Cf. *Kuruñ Añ*, nom d'esclave (K. 357), *Mratāñ Kuruñ*, nom d'un dignitaire (K. 181).

De même le sanskrit *saras* « mare, étang, bassin » a donné en cambodgien *srah*. Le premier *a* affaibli est tombé et le *s* final est devenu, selon la règle, une aspiration translittérée en visarga ou visarjaniya *ḥ*. Exemple : le toponyme angkorien *Srah sra'ṇi* « bassin (pour le) bain royal » (*srah* < *saras*, et *sra'ṇi* est le terme protocolaire qui signifie « se baigner, bain ou ablution »).

Le sanskrit *kuṭī* « hutte, cabane » a donné *kṭī* de la même manière que pour *saras*. Ce *kṭī* [k^hdej] (sonorisation du sk. *ṭa*, voir plus haut § III) se retrouve non seulement dans le nom du célèbre Banteay Kdei, *Pandāy kṭī*, mais encore un peu partout ailleurs (ex. : Phum Kdei, « Village-Kuṭi »), et n'évoque plus rien sous cette forme dans les toponymes. En même temps, le lexique cambodgien a gardé du même mot sanskrit le nom commun *kuṭi* [kă^ut] de formation populaire, et qui signifie « cabane, demeure des bonzes dans les monastères bouddhiques » (le *ī* final s'est abrégé dans l'orthographe et par suite tombe dans la prononciation).

Le sanskrit *bakula* ou *vakula* (cette dernière forme usitée en vx. khm.) a donné khm. mod. *phkul* « arbre *Mimosops Elengi* à fleurs odorantes ». L'accent portant sur la voyelle *u*, *bakula* est devenu à l'époque moderne **bkul*. Or, dans un groupe de consonnes, la première est toujours une sourde d'où **pkul*. Le groupe *pk* se réalise au moyen d'une aspiration intercalaire, d'où *phkul*.

Laṅvaek, nom d'une ancienne capitale détruite par les Siamois au xvi^e siècle. On trouve actuellement trois transcriptions françaises de ce nom :

- Peam Lvek (kh. Kandal);
- Peam Lovèk (kh. Kg. Chhnang);
- Banteay Longvèk (kh. Kg. Chhnang).

Ces trois toponymes qui sont des échos lointains de l'ancien *Laṅvaek* sont très parlants, car ils montrent trois formes possibles d'un même nom qui n'est pas totalement réduit :

- forme intégrale : Longvèk, *Laṅvaek*;
- forme moyenne : Lovèk, *Lavaek*;
- forme réduite : Lvèk, *Lvaek*.

d. On aurait pu croire que l'évolution s'arrête là, puisque le mot est arrivé à bout de course. Cela est vrai pour la plupart des cas. Cependant — et c'est là une preuve que le cambodgien est une langue dissyllabique par excellence — des monosyllabes, d'origine ou non, étaient sentis par les Cambodgiens comme des éléments tronqués dont le premier membre perdu devait être restauré. Chez le peuple, l'opération de reconstitution se faisait, comme toujours, d'une manière spontanée, sans artifice, selon les lois naturelles de la phonétique locale, suivant le timbre de l'initiale de la monosyllabe. Dans la plupart des cas, c'était la glottale simple ' ou la glottale nasalisée. Or la glottale est une vraie consonne en cambodgien. C'est pourquoi, une fois notée graphiquement par le signe H, on lisait ce signe-glottale en lui adjoignant la voyelle [α] inhérente à toute consonne de la série ouverte non munie d'un signe-voyelle quelconque. A la suite de cela, l'ancienne nasalisation de la glottale se consonantisait et laissait la place à une consonne nasale. On obtenait ainsi de nouveau des dissyllabes dont la première syllabe était :

'aṅ	[['] αŋ]
'aṅ̃	[['] αṅ̃]
'an	[['] αn]
'am	[['] αm]

Exemple : le toponyme de Molu Prey (kh. Kg. Thom), *Mlū brai* « bétel sauvage ». Dans une inscription du VII^e siècle ⁽¹⁾, on trouve *aṅlo* « bétel » dissyllabe. Actuellement, on est revenu à *mlū* [mlu:] ⁽²⁾.

Mais il pouvait se produire aussi très fréquemment que la réfection de la première syllabe était due à l'initiative des scribes avant d'être réalisée oralement par le peuple. Le procédé courant consistait à refaire la syllabe ou à en fabriquer une de toutes pièces avec un groupe consonantique dont la deuxième consonne était un *r* (ex. : *cr, pr, tr, sr...*) parce qu'un tel groupe était susceptible de redonner de l'intensité à la nouvelle syllabe. Voici quelques exemples de noms artificiellement restitués qu'on trouve parmi les toponymes :

Muḥ Vnaṃ Gol « nez de la montagne de la borne » ⁽³⁾. Le mot môn-khmer *muḥ* « nez » ⁽⁴⁾ était un monosyllabe aux environs du X^e siècle. Il était refait en *cramuḥ*, forme qui est conservée jusqu'à maintenant.

Le *kalmvan* « la cire », rencontré dans les inscriptions, a donné à une époque intermédiaire **kmvan*, puis fut refait en *kramuon* qu'on rencontre dans *Kramuon Sa* « la cire blanche » 𑄓𑄣𑄢𑄣𑄢, ancien nom khmer de l'actuel Rachgia (Sud-Vietnam). On s'en est servi pour baptiser récemment une artère de Phnom-Penh (voir 2^e Partie, § IV, b).

Le sanskrit *taṭāka* « étang » (autre forme : *taḍāga*) a donné d'abord [tada:ka], puis [t'da:k] et [tda:k]. Il fut refait sous la forme de [prada:k] et se rencontre dans certains noms de villages écrits Pradāk (voir 2^e Partie, § III, d).

Kārpāsa, sk. « coton », est devenu en cambodgien *krapās*, seule forme rencontrée dans les toponymes, par exemple : *Sre Thpal Krapās* (K. 258, XI^e siècle); Prey Krabas « forêt de cotonniers » (kh. Takeo). Il y a eu métathèse *ār > ra* dans la première syllabe et chute du *a* final. Sur ce, intervient l'Institut bouddhique au moment où il mettait sur pied le D. C., *Vacanānukram*. Il imposa la forme *kappās* dans l'usage courant, comme provenant de « m. » (*sic*), c'est-à-dire de la magadhābhāṣā ⁽⁵⁾.

En ce qui concerne les polysyllabes d'emprunt, ils connaissaient les mêmes vicissitudes de réduction et tendaient nettement vers l'état de dissyllabes. La première syllabe s'affaiblissait de la manière que nous avons examinée. Pour le reste, le processus de réduction est en général le suivant : si le mot était terminé par une syllabe ouverte, celle-ci avait toutes les chances de tomber.

⁽¹⁾ G. Cœdès, *IC*, II, K. 30. Le mot *mlu* « bétel » se retrouve en stienng.

⁽²⁾ Une réserve cependant, du fait que les langues môn-khmères possèdent des mots qui débutent par une attaque vocalique. Voici quelques exemples de mots stienng et bahnar comparés avec les mots khmers modernes :

st. <i>abluk</i> « verser, chavirer »	//	khm. <i>bhlūk</i> ;
st. <i>apak</i> « cassé »	//	khm. <i>pā'k</i> ;
ba. <i>adā</i> « canard »	//	khm. <i>dā</i> ;
ba. <i>ako</i> « cou, col »	//	khm. <i>ka</i> ;
ba. <i>atam</i> « ajouter, de plus »	//	khm. <i>tham</i> .

De là, on peut se poser la question si *aṅlo* n'était pas la vraie forme du mot qui s'est réduite par la suite? A titre de comparaison également :

vx. khm. <i>anāk</i>	>	mod. <i>nā'k</i> « personne »;
vx. khm. <i>aseḥ</i>	>	mod. <i>seḥ</i> « cheval ».

⁽³⁾ G. Cœdès, *IC*, III, Stèle de Ta Nen.

⁽⁴⁾ En bahnar, en stienng et en srē *muḥ* également.

⁽⁵⁾ Voici des exemples de métathèse analogue :

<i>kertas</i> (portugais)	>	khm. <i>krapās</i> « papier »;
<i>kerbau</i> (malais)	>	khm. <i>krapī</i> « buffle ».

Cependant, il existe des toponymes formés non pas par des polysyllabes étrangers mais par des mots khmers, composés plus ou moins longs, tels que Battambang, ou Chendamdêk, *Cin-taṅ-taek* (un quartier de Phnom-Penh). Battambang n'est pas accentué sur la deuxième syllabe, car *tam* est la première syllabe du mot *taṅpaṅ* [dǎmbaŋ] « bâton », d'où son altération en [bat tǎbɑːŋ]. Tandis que Chendamdêk s'est mieux conservé jusqu'à présent, car le nom est formé de trois mots-racines avec la même intensité d'accentuation « Chinois-forgeant-le fer ».

V. LE PROBLÈME DES ALTERNANCES DE CONSONNES

Nous venons de voir jusqu'à maintenant que la difficulté réside dans la fréquence des cas d'interchangeabilité non seulement des voyelles entre elles, mais aussi des consonnes.

Pendant des siècles, il n'existait aucune autorité en matière d'orthographe. La prononciation des mots était fort variable, réalisée d'après une audition plus ou moins défectueuse. On écrivait *thnal* « chaussée, levée de terre, rue » et on prononçait [khnɔl]. Au milieu du XIX^e siècle, F. Garnier a noté l'existence des chaussées appelées « khnol » c'est-à-dire routes ⁽¹⁾. C'est encore la prononciation populaire actuelle ⁽²⁾. Nous aurons l'occasion d'en voir d'autres exemples dans la deuxième partie du travail. Pour le moment, citons le cas le plus curieux d'alternance consonnantique, à savoir l'alternance palatale/sifflante.

Les palatales en cambodgien sont des phonèmes facteurs d'instabilité dans certains cas et instables eux-mêmes dans d'autres. Nous en examinerons seulement le deuxième aspect et nous pouvons relever des cas d'alternance palatale/sifflante ⁽³⁾.

Ainsi, le mot *Stung*, *sdiṅ* « rivière », toponyme fort répandu (ex. : *Stung Treng* « rivière aux roseaux », khet et chef-lieu de khet), était noté dans les inscriptions *cdiṅ* ou *chdiṅ*, formes qui sont totalement perdues aujourd'hui.

Voici un exemple de ce qui se produit actuellement. Il existe un village situé à l'entrée du Grand Lac qui s'appelle *Chnuk Drū*, généralement transcrit *Chnok Trou*, « le bouchon, l'orifice de la nasse », nom très révélateur dans cette région de pêche. Or, sur les cartes, on trouve deux formes de transcription : *Chnok Trou* ou *Snoc Trou*. Personnellement nous avons toujours entendu prononcer [snǎk] au lieu de [čhǎk]. Cela prouve bien que la palatale *ch* est en train de se transformer en *s*.

Viṣaya « district » alternait avec *vijaya* dans l'inscription de *Sdok Kak Thom* (XI^e siècle). Par ailleurs, *Finot* a relevé dans l'épigraphie chame le même terme de *vijaya* « district » écrit avec une palatale, qui de plus entrait dans la composition des noms des rois et princes ⁽⁴⁾. Au Cambodge, le nom de certaines localités écrit *Pisey* (ex. : *Kong Pisey* dans kh. Kg. *Speu*) a pu être à l'origine tout aussi bien *viṣaya* « domaine ou district » que *vijaya* « victoire ». Mais pour *Kong Pisey* (Kg. *Speu*), nous sommes tentés de voir plutôt *Gaṅ Vijay* « le gong de la victoire », car il existe ailleurs des villages dénommés *Gaṅ Jay* (*Kong Chey*) de même sens.

(1) F. Garnier, *Voyage d'exploration en Indochine*, t. I.

(2) Autres exemples de prononciation défectueuse, malgré les efforts de l'école :

pradip « illumination » [prati:t];

dhüp « baguette d'encens » [thu:k];

khlai vx. khm. « beau-frère ou belle-sœur » > mod. *thlai*;

pranidhān, dans les *IMA* « vœu, serment », prononciation courante [pramthi:en].

(3) Phénomène commun à d'autres dialectes môn-khmers de l'Indochine, dont une étude approfondie serait à souhaiter.

(4) L. Finot, *Notes d'épigraphie indochinoise*, p. 127.

Ajoutons à l'appui quelques exemples de noms communs encore mieux attestés. Ainsi *chī* « manger » (vx. khm. : *cya*), attesté dans les inscriptions jusqu'au milieu du XVIII^e siècle ⁽¹⁾, a complètement disparu aujourd'hui, laissant la place à *sī*, de même sens. De *chī* il reste cependant un vestige dans le dérivé *caṃṇī* « nourriture » obtenu par infixation.

Canlyak ou *caṃṇlek* « vêtement » est devenu *saṃlyek* « vêtement ». Le verbecacine même dont ce mot est dérivé est devenu *slyek*. Et il y a encore d'autres exemples.

Donc, quand on a affaire à des mots commençant par une occlusive palatale ou par une sifflante, rien n'empêche de penser à une alternance entre ces deux phonèmes.

VI. LE PROBLÈME DES SIFFLANTES :

Le cambodgien a emprunté au sanskrit les trois sifflantes ś, ṣ, s, et toutes étaient attestées graphiquement dans les inscriptions jusqu'à l'époque contemporaine :

ś ṣ̣ ṣ ṣ̣ s ṣ̣

Or actuellement le cambodgien n'en connaît plus qu'une : la sifflante dentale s ṣ̣. Des deux autres, il ne reste ni le souvenir de l'écriture, ni celui de la prononciation. Il serait facile de penser, comme beaucoup l'ont fait, à l'influence du pâli. Les textes des inscriptions révèlent pourtant un problème plus compliqué. Comment étaient prononcées jadis ces sifflantes alors qu'on les écrivait ? Nous n'en savons rien. Mais les inscriptions sont là pour nous faire douter de l'influence du pâli. Voici deux exemples séparés par plusieurs siècles :

Dans une inscription du XII^e siècle ⁽²⁾, M. Coëdès faisait remarquer que le scribe écrivait *s* au lieu de *ś*, ainsi *sāstra*, *sasvat* au lieu de *śāstra* et *śasvat*. Tandis que dans une inscription du XVII^e siècle ⁽³⁾, le scribe notait $\left[\begin{smallmatrix} \text{ś} \\ \text{ṣ} \end{smallmatrix} \right]$, *śrī* à la fois pour le mot sanskrit *śrī* « la gloire » et le mot *strī* « la femme ». Nous pouvons tirer tout de suite de ces deux exemples la remarque que de tout temps la prononciation de *ś* et *s* devait être très proche, sinon à peu près la même, puisque les scribes ne sentaient pas le besoin de les distinguer. D'autre part, il est difficile de parler de l'influence du pâli sur le cambodgien au XII^e siècle, il est encore trop tôt. Il est permis tout au plus de noter avec un maximum d'exactitude que l'adoption du pâli comme langue savante, due au triomphe définitif du bouddhisme à partir du XIII^e siècle, a largement contribué à éliminer de l'alphabet cambodgien les sifflantes *ś* et *ṣ*.

Les trois sifflantes subsistent dans l'alphabet et l'écriture au Siam telles qu'elles ont été empruntées au cambodgien : ś ṣ̣, ṣ ṣ̣, s ṣ̣, bien que toutes les trois se prononcent de la même façon, c'est-à-dire [s], ce qui n'est pas le cas en cambodgien, comme nous l'avons dit plus haut. Et le fait que la seule sifflante dentale subsiste provoque, comme partout ailleurs, une certaine confusion.

Tel est le cas curieux d'un mot cambodgien actuel prononcé [srɛj], fréquemment rencontré en onomastique et en toponymie en particulier.

(1) *IMA*, insc. n° 39.

(2) G. Coëdès, *IC*, III, insc. de Phnom Aksar.

(3) *IMA*, n° 35.

A l'origine, on l'a vu, il s'agissait de deux mots tout à fait différents :

śrī « beauté, gloire » *strī* « femme »

deux mots ayant la même voyelle et à l'initiale un groupe consonantique avec une sifflante et un *r* comme éléments communs. Le cambodgien possède de nombreuses combinaisons consonnantiques, mais dans chacune il n'y a jamais plus de deux consonnes. De là, s'explique la difficulté à réaliser la triple consonne *s t r* du deuxième mot. Ce qui a donné à une période moyenne :

srī « beauté » *satrī* ou *srī* « femme »

(introduction d'un *a* épenthétique dans le premier cas; chute de *t* dans le deuxième).

En dépit de l'écriture, la prononciation des deux sifflantes devait être identique ou très voisine. D'autre part, pour le mot « femme », il résulta de ces mutations un doublet : *satrī* mot savant cher à la littérature épique et au langage protocolaire, et *srī* forme populaire, très répandue. Donc, *śrī* et *strī* sanskrits passés en khmer se prononçaient de la même façon [sreʃ]. Ce qui explique que le monument appelé Banteay Srey [bānti:ey sreʃ], joyau de l'architecture khmère, est compris de deux façons : « forteresse des femmes » ou « forteresse de la gloire ».

Tout ne s'arrêta pas là. Le problème est rendu encore plus confus par les innovations tardives. Avec la disparition des sifflantes *ś* et *ṣ*, les scribes abandonnaient de même la forme sanskrite *śrī* et adoptaient définitivement la forme pâli *sirī* prononcée [sireʃ], alors qu'au même moment la cour fortement influencée par la culture siamoise adoptait la prononciation siamoise, sans ton, [si:] du mot *śrī*. Ces deux réalisations [sireʃ] et [si:] du même mot passent actuellement pour des formes savantes. D'où un foisonnement de formes avec de grands risques de confusion.

Donc en résumé :

— quand dans un toponyme il y a le terme [sreʃ], on peut se demander s'il s'agit de « femmes » ou de l'abstrait « gloire, beauté... »;

— pour *śrī*, la seule forme connue, comprise par tous est [sireʃ]. Quand on rencontre [sreʃ] ou [si:] dans certains noms, elles ne sont saisies que par des personnes cultivées.

Prenons comme exemple le nom du plus grand lycée de Phnom-Penh, baptisé d'après celui du roi Sisowath. Sisowath est calqué sur la prononciation siamoise de *śrī-svasti*, dvandva sanskrit employé couramment comme formule de bénédiction, lequel pour être compris du Cambodgien devrait être transcrit srei-suosdei et prononcé [sereʃ-su:osdeʃ].

VII. ANALYSE DES TOPONYMES KHMERS

Nous allons considérer les toponymes sous deux aspects : grammatical et sémantique.

a. Aspect grammatical :

Le problème est fort simple, car le cambodgien, comme langue non flexionnelle isolante, a une syntaxe rigoureuse. Il suffit de retenir ces deux règles qui régissent la langue, à savoir :

- 1° Le sujet précède le verbe et le verbe l'objet;
- 2° Le déterminant suit toujours le déterminé.

En voici quelques exemples :

- Luong Kong (kh. Kg Speu) « roi-séjourner » = « le séjour du roi »;
- Banteay Meas (kh. Kampot) « forteresse dorée » ou « citadelle d'or »;
- Andaung Pich (kh. Ratnakiri) « puits de pierres précieuses »;
- Phnom Kohea Luong (kh. Kampot) « montagne-grotte-roi » = « montagne de la grotte royale ».

b. *Aspect sémantique :*

Nous avons à nous arrêter plus longuement ici car il se pose des problèmes fort intéressants.

Le caractère le plus frappant est la simplicité dans la dénomination des lieux ou éléments topographiques. Comparons par exemple les noms cambodgiens aux noms vietnamiens. Les premiers sont tirés d'un détail quelconque de la végétation, de la topographie, de l'histoire ou des légendes locales; les seconds sont souvent constitués par des termes abstraits à tendance bénéfique :

- Phu My « richesse et beauté »;
- Phu Nhuan « richesse et faveur »;
- Xom Tan Long « le dragon nouveau »;

à côté des toponymes cambodgiens :

- Kompong Chhnang « le port des marmites » (car c'est le centre d'une région de poteries);
- Prey Veng « la forêt longue »...

Un coup d'œil sur la carte suffit pour relever la prépondérance énorme de ce genre de toponymes qu'on qualifie de « désignations spontanées », tandis que les « désignations systématiques » sont plus limitées.

1. *Désignations spontanées :*

La première place revient donc à ces types de toponymes très simples que les habitants tiraient d'un détail local quelconque qui les frappait, sous cette réserve que ce détail peut être oublié à un certain moment, par exemple le nom d'un ancêtre (nous ne parlons pas des personnages légendaires dont le souvenir est plus vivace), le nom d'un arbre qui a disparu de l'endroit. Dans ce cas, si les syllabes du nom étaient susceptibles d'altération profonde, elles évoluaient jusqu'à la dernière limite pour ne donner que des monosyllabes : le nom alors pouvait se conserver vidé de tout sens, ou bien progressivement il se reformait d'après un autre détail qu'on croyait parfois être le vrai. Ainsi, faute de documents, qui peut dire que Takhmau au Sud de Phnom-Penh signifie « l'ancêtre Khmau » ou « les eaux noires » (cf. § IV, a) ?

1° La majorité des toponymes sont tirés des éléments géographiques et des végétaux :

- stung, *sdiñ* « rivière »;
- phnom, *bhnaṃ* « montagne »;
- samrong, *samron* « arbre *Sterculia foetida* L. »;
- anlong, *'anla'n* « fosse »... ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ C'est le seul sens connu généralement. Ainsi le D.C. fait venir ce mot de la racine *la'n* « se noyer », d'où « toute dépression remplie d'eau suffisamment profonde pour qu'on puisse s'y noyer ». M. Cœdès toutefois fait remarquer que, au Phnom Kulên, les toponymes *Anla'n* sont localisés aux endroits des rapides ou cascades. Ce mot aurait-il eu jadis d'autres sens ?

Il arrive que deux localités voisines portent le même nom, cas très fréquent. Pour les différencier, on se sert de déterminants divers, généralement allant par deux formant antithèse, dont voici les plus courants :

— les quatre points cardinaux :

<i>ae koet</i> [ae:kʌt] « Est »	∕: <i>aelec</i> [ae:lič] « Ouest »
<i>ae joen</i> [ae:čəŋ] « Nord »	∕: <i>aetpūn</i> [ae:tʰbo:ŋ] « Sud »

(*ae* ័ est une particule locative ajoutée aux expressions de temps et de lieu.)

Cet emploi date de l'ancien Cambodge. En outre, le mot *tpūn* qui signifie « la tête, le Sud » (cf. 2^e Partie, § II, b) était parfois donné sous la forme élargie de *thpvan̄ tyak* « tête-dormir », tel le toponyme de *Sre Thpvan̄ Tyak* « la rizière du Sud » (K. 99), ce qui confirme cette croyance qui règne encore sporadiquement de nos jours que l'on doit dormir la tête orientée vers le Sud.

— autres déterminants :

<i>krau</i> [krau] « extérieur »	∕: <i>knuñ</i> [kʰnǎʰŋ] « intérieur »
<i>thmī</i> [thmej] « neuf »	∕: <i>cā's</i> [čah] « ancien »
<i>krom</i> [krɑʰm] « en bas, en aval »	∕: <i>loe</i> [lə] « en haut, en amont »
<i>dham̄</i> [tʰǎʰm] « grand »	∕: <i>tūc</i> [to:č] « petit »
<i>kpāl</i> [kʰba:l] « tête, amont »	∕: <i>cuñ</i> [čǎʰŋ] « fin, aval »

Ces deux derniers déterminants *kpāl* et *cuñ* sont réservés à l'habitat des îles. Des exemples foisonnent dont voici les plus classiques :

Bhūmi kpāl koḥ « village de l'amont » (tête de l'île) ;
Bhūmi cuñ koḥ « village de l'aval » (fin de l'île).

Entre deux pôles opposés, il peut y avoir une localité intermédiaire qu'on baptisait de *kañtāl* (kanda:l] « milieu » ⁽¹⁾.

Il existe aussi des déterminants isolés : *chmār* « petit » et *ruñ* « grand ».

On rencontre ces deux termes dans les textes des inscriptions jusqu'à la dernière (XVIII^e siècle) avec les sens que nous avons donnés. Ex. :

Banteay Chmar, *Pandāy chmār* « la petite forteresse » (kh. Battambang) ;
 Trapeang Rung, *Trabāññ ruñ* « le grand étang » (kh. Kah Kong).

Il est important de signaler que ces deux termes ont totalement perdu leurs sens propres de « petit » et « grand », et signifient l'un « fin, menu », l'autre « grand, noble, prospère » au sens figuré et usité seulement dans le style littéraire ⁽²⁾.

(1) L'emploi de ces déterminants remonte très loin, ainsi que l'attestent les inscriptions : *kantāl*, *kanlah*, *kañnuñ*, *karom*, *cuñ*... Ex. :

Sruk Vnur Khvek Le, « le village du tertre des hérons du haut » ;

Sruk Vnur Khvek Kantāl, « ... du milieu » ;

Sruk Vnur Khvek Karom, « ... du bas » (IC, V, K. 817).

(2) *Chmār*, « petit » en vx. khm., aujourd'hui inusité dans ce sens, a un homonyme *chmā* « le chat » (le *r* final en khmer est neutralisé). Ceci a amené certains auteurs étrangers à attribuer au terme *chmār* des toponymes le sens de « chat ». Il est certain que ces auteurs ont reçu leurs renseignements des habitants de la région pas assez ou nullement instruits. Beaucoup de Cambodgiens ne connaissent du mot *chmār* que le sens actuel très restreint de « fin, ténu, mince ». Dans l'impossibilité de concevoir les signifiés « forteresse fine » pour Banteay Chmar, ou « puits fin » pour Andong Chmar, ils peuvent par contre, avec un peu d'imagination, accepter les sens de « forteresse des chats » ou « puits des chats » !

Enfin, on trouve dans les inscriptions de nombreuses désignations spontanées de cette catégorie sous deux formes : l'une sanskrite, l'autre khmère. Ex. :

<i>Adripāda</i>	//	<i>Jeñ Vnaṃ</i>	« Piémont »
<i>Taṭākacaraṇa</i>	//	<i>Jeñ Vraḥ Travāñ</i>	« les alentours de l'étang sacré »?
<i>Dirghasaras</i>	//	<i>Stuk Veñ</i>	« étang long »
<i>Devāgni</i>	//	<i>Vraḥ Vleñ</i>	« feu sacré »
<i>Devasaridbhaṅga</i>	//	<i>Vraḥ Thnal</i>	« sainte digue »
<i>Nadyagga</i>	//	<i>Cuñ Chdiñ</i>	« bout de la rivière »
<i>Bhinnācala</i>	//	<i>Vnaṃ Rhek</i>	« montagne fendue »
<i>Madhuvana</i>	//	<i>Vrai Gmum</i>	« forêt aux abeilles »
<i>Vaṅsahrada</i>	//	<i>Stuk Ransi</i>	« étang aux bambous »
<i>Vaṃśārāma</i>	//	<i>Chpār Ransi</i>	« parc de bambous »
<i>Veḷuvana</i>	//	<i>Chpār Ransi</i>	« parc de bambous »
<i>Silāsaras</i>	//	<i>Piñ Thmo</i>	« étang de pierre ».

Selon toute vraisemblance, les formes sanskrites sont les calques sémantiques des noms khmers car des noms tels que *Adripāda* ou *Bhinnācala* ne sont pas attestés dans la littérature sanskrite.

2° La deuxième catégorie comporte des noms formés aussi spontanément mais tirés des légendes locales qui, elles, ont survécu contre vents et marées jusqu'à maintenant. Ces toponymes sont assez répandus. Ils ont frappé bon nombre de voyageurs. Ils se répartissent par aires, car chaque région possède ses légendes formant un véritable cycle ⁽¹⁾. On citera seulement les deux cycles les plus connus de tout le Cambodge. Le premier, le plus fameux, immortel, est la légende des « Douze jeunes filles » dont le théâtre fut les abords du Tonlé Sap et particulièrement la région de Kg. Chhnang :

Kompong Leng (port-abandonner) « le port où le héros Rothisen abandonna l'ogresse ».

Kompong Hau (port-appeler) « le port où l'ogresse l'appelait en le poursuivant ».

Phnom Neang Kanrey (montagne-Kanrey) « la montagne *Nāñ Kañri* » (le nom de l'ogresse qui se coucha là pour mourir de désespoir).

Le deuxième est la légende de *Nāñ Raṃsāy sa'k* « la princesse aux longs cheveux », dans la région de Battambang ⁽²⁾, légende qui décèle en outre le souvenir de la mer qui arrivait jusque-là à une époque très reculée. Il s'agit d'une âpre rivalité entre deux femmes d'un prince nommé Reachkol, *Rājakūl* : l'épouse en titre, nommée *Nāñ Raṃsāy sa'k*, et la concubine *Mekhā*, rivalité illustrée par un terrible combat qui se termina par la défaite de *Mekhā* et sa mise à mort.

Phnom Reachkol « montagne de *Rājakūl* ».

Phnom Banteay Néang « montagne de la citadelle de la princesse ».

Phnom Sampou « montagne de la jonque » (allusion au navire de *Mekhā* qui menait sa flotte au combat).

⁽¹⁾ E. Porée-Maspero, *Études sur les rites agraires des Cambodgiens*, chap. iv. L'auteur a même tiré des légendes une interprétation sociologique.

⁽²⁾ Voir aussi Pavie, *ouv. cit.*

Phnom Krapeu « montagne du crocodile » (ce dernier faisait partie de la suite de *Mekhā*)... (1).

3° La troisième catégorie de noms est tirée d'un détail historique faisant allusion à un événement, un ancien culte, une institution...

Dans le Nord et le Nord-Ouest du pays, il existe de nombreux Phum Siem, *Bhūmi Syem* « village des Siamois », souvenir du passage ou de l'occupation siamoise.

Siemreap, *Syemrāp* « les Siamois soumis » (khet et chef-lieu de khet). Cet exemple illustre la réserve faite dans l'introduction au sujet de la transcription défectueuse des noms cambodgiens en français. Les deux voyelles *ye* et *ā* (le *ā* de la série fermée) se réalisent de la même façon chez le peuple à Phnom-Penh et un peu partout. C'est seulement dans le Nord-Ouest (région de Siemreap et Battambang) formant frontière avec la Thaïlande que l'on prononce *ye* [ye] et *ā* de la série fermée [ea]. A la décharge des releveurs étrangers du cadastre, on doit dire que le nom de Siemreap est bien noté puisque la transcription fait la différence entre les deux voyelles du nom selon la prononciation locale.

Luong Kong, *Hluoñ ga'n* « résidence du roi » ;
Preah Banlea, *Braḥ banlā* « pavillon royal ».

Ces deux toponymes sont assez répandus, souvenirs des séjours temporaires des anciens souverains.

Des localités appelées Tang° doivent leurs noms à une catégorie de dignitaires dont les titres étaient *tāñ*, *mrātāñ*, *mrātāñ*, et qui étaient probablement les heureux bénéficiaires des largesses royales (cf. 2^e Partie, § I, a). Citons comme exemple le village de Tang Krasang (kh. Kg. Thom).

Les anciens cultes hindouistes, on le sait, ont disparu du Cambodge. Le seul souvenir mince et d'ailleurs factice subsiste dans certains rites formels inclus dans les cérémonies traditionnelles célébrées au Palais royal de Phnom-Penh, souvenir illustré par la présence de quelques *Pārgū Purohit*, préposés au culte et à la garde des attributs du roi (2). Chez le peuple, et surtout à la campagne, il en va tout autrement. Théoriquement, le départ est fait entre la religion bouddhique

ព្រះពុទ្ធសាសនា និង ព្រះព្រហ្មញ្ញសាសនា

(1) Le nom de *Rājakūl* est probablement le souvenir d'un dignitaire *rājakulamahāmantri* mentionné maintes fois dans les inscriptions et qui semble avoir été un personnage important auprès de Rājendravarman (944-968) et peut-être aussi de Jayavarman V (968-1001). Cf. G. Coëdès, *Les États hindouistes...*, p. 217. Si notre hypothèse est juste, il faudra se méfier de l'« ancienneté » des légendes. L'histoire de *Nāñ Rāmsāy Sa'k*, bâtie sur le souvenir lointain, certes, de la mer, ne doit pas remonter au-delà du x^e siècle. D'autre part, le nom de *Mekhā* est un substantif d'origine siamoise မိကျီ၎် désignant au Cambodge, dans les cas de polygamie, une femme de basse extraction devenue la concubine d'un haut personnage, mais jamais élevée au rang d'épouse, vu justement sa condition servile. Ce terme ne doit donc pas être antérieur au XIII^e siècle.

(2) Ces *pārgū purohit* en nombre infime sont désignés par le peuple sous le nom de ព្រះព្រហ្មញ្ញ *pārgū* [ba:ku:] simplement ou bien *brāhm(āṇa)* [pri:em] et leur chef a pour titre *Isibhadd* (sk. *Ṛṣibhadra*). Attachés à la cour, ils assurent certains rites hindouistes dont le seul sens actuel est la sauvegarde du trône. Ils gardent en outre la couronne, l'épée, et le sceau, attributs du souverain. Ces fonctions sont héréditaires.

La question se pose maintenant de savoir quel est le sens du mot *pārgū*. Orthographié ainsi, il n'est pas cambodgien. Le D.C. le donne comme un substantif pâli (m.) : « celui qui a atteint la rive de (l'océan de) la science, à savoir le Brāhmane versé dans le Triple Veda ». Explication fort judicieuse, car le terme a cours en Inde avec le même sens. Nous y ajoutons seulement une note étymologique. *Pārgū* < *pāra-ga*, mais avec désinence prakritique -u/-ū au lieu de -a.

brah dhamm brah buddh « la loi du Bouddha », et les superstitions. Mais il est intéressant de noter que, dans les superstitions, beaucoup de détails des anciens cultes hindouistes ont survécu et se sont ajoutés au substrat des croyances autochtones. Chaque région possède par exemple ses *nā'k tā* « génies protecteurs », ses *āraks* [a:rək] « les génies ou esprit de ces génies ». Ils peuvent être de l'un ou l'autre sexe selon lesquels ils sont appelés : *tā* ou *nā'k tā* « grand-père », *jī*, appellatif d'homme plus jeune; *yāy* ou *ṭūn* « grand-mère », *nān* ou *me* appellatifs de femme plus jeune. On leur dédie des demeures (ils aiment tout particulièrement les hauteurs) et on prend soin d'être au mieux avec eux. Ces demeures peuvent être un arbre, une petite cabane surélevée où généralement le génie local n'est pas représenté. Cependant, sur certains sites historiques, les habitants s'emparaient d'un détail d'architecture (statues des divinités hindouistes ou simplement *liṅga*) pour en faire une représentation concrète du génie local et tiraient de là un nom pour leur localité. Ainsi des toponymes tels que :

Nān Sa « dame blanche » ;
Nān Khmau « dame noire ».

Plus suggestifs sont :

Nā'k tā jīh go « génie-chevaucher-bœuf » : c'est Śiva sur Nandin ;
Āraks ba kūn « génie-porter-enfant » : c'est Śiva ayant sur ses genoux Pārvatī.

Au sujet des « dame blanche » *sa* et « noire » *khmau*, il convient de noter que ces termes de couleur *sa* et *khmau* peuvent être tirés tout simplement de la couleur de la pierre dont furent faites les statues ⁽¹⁾.

En voici un curieux exemple. Il y a un Prasat Neang Khmau, *Prāsād Nān Khmau* « sanctuaire de la Dame Noire » dans Bati (kh. Takeo). Quand on est quelque peu indianiste, on pense tout de suite à Kālī la Noire, épouse de Śiva. Or, l'archéologie et l'épigraphie mettent en évidence la nature du sanctuaire : il est viṣṇouite. La divinité représentée ne peut être que Śrī ou Lakṣmī, et la statue est de couleur sombre. Peu importait aux villageois que ce fût Kālī ou Śrī. Ils en firent une divinité protectrice et baptisèrent le sanctuaire d'après la couleur de la statue.

Le toponyme de Ang, *Aṅg*, le sanskrit *aṅga* signifie « membre, corps ». Le D. C. ajoute « sexe ». Dans cette dernière acception, le mot est un substitut du mot *liṅga* sous la forme duquel était adoré Śiva ⁽²⁾. Ce toponyme est assez répandu et révèle l'origine hindouiste de la première occupation :

Phum Ang, *Bhūmi aṅg* : nom de village fort répandu tiré de la présence d'un *liṅga*.

Vatt Ang, *Vatt aṅg*. *Vatt* 𑄓𑄢 [vət] est le « monastère bouddhique ». L'étymologie de ce mot n'est pas élucidée à l'heure actuelle. Le D. C. note pour *vatt*₂ « demeure des *samaṇa* » ; endroit où l'on pratique le *vatt*₁ (?). Et *vatt*₁ [vət] > sk. *varta* « observance, charge, lieu, pratique des *śīla*, conduite... ».

Certains auteurs font remonter le mot *vatt* au sk. *vāstu* ⁽³⁾. *Vāstu* correspond au pâli *vatthu* qui signifie « emplacement, terrain », d'où *ārāmavatthu* « emplacement d'un *ārāma* » ⁽⁴⁾. Dans ce cas, *vatthu* en cambodgien serait réduit à *vatth* par chute



⁽¹⁾ Cette suggestion est due à M. Boisselier.


⁽²⁾ Voir K. Bhattacharya, *Les religions...*, p. 76-80.

⁽³⁾ B.-P. Groslier, *lexique de Angkor et le Cambodge...*

⁽⁴⁾ The Pāli Text Society's, *Pali-English Dictionary*.

de la voyelle finale et prononcé [v^oāt]. On peut rapprocher le composé *ārānavatthu* des textes pâli du composé *vatt-ārām* du vocabulaire cambodgien qui signifie tout simplement « pagode ».

Ces deux explications paraissent aussi plausibles l'une que l'autre et de ce fait même, le problème n'est pas résolu, d'autant que les textes manquent en cambodgien pour arriver à une conclusion. Dans les inscriptions modernes, deux mentions du mot *vatt* se trouvent dans le nom d'Angkor Vat : *Nagarvāt* et *Aṅgarvatr* (voir 2^e Partie, § III, c, 1). L'orthographe *vatra*, *vatr*  ne nous apprend rien d'autre, mais de même que *vatt* attribue au mot une étymologie savante. Or, si l'on se tourne vers les langues thaïes, on retrouve le même mot pour « pagode », par exemple le célèbre Vat Phu au Laos. En siamois, le mot s'écrit *vat* , forme qui n'a rien de savant. Quant au dictionnaire *Vacanānukram* du *Rājapaṇḍityasthān* (Académie royale du Siam), il ne donne aucune étymologie du mot.

En fin de compte, nous suggérons une autre explication qui repose sur une simple analogie. Le mot *vāṃṇi*, , était un verbe qui signifiait « bâtir une clôture, une enceinte ». Il est devenu lui-même un substantif « clôture, enceinte », puis « enceinte de la résidence royale » d'où « palais royal » à l'heure actuelle. De même le vieux-khmer *vatt* ou bien *cvatt* (le *c*- est inexplicable dans beaucoup de cas en cambodgien) signifiait « délimiter un terrain, aborner ». Il aurait pu devenir par le même processus un substantif « terrain délimité par des bornes (*gol*) » puis « terrain délimité par des *sīmā* » c'est-à-dire la « pagode ».

Le substantif *aṅga* chez le peuple qui n'était pas adepte de l'hindouisme a dû être vidé de sens très tôt. Il devenait une simple particule servant d'affixe aux termes du langage sacré au même titre que *braḥ* (voir 2^e Partie, § III, a). Parfois même, on le rencontre dans les toponymes, suivi de l'appellatif *tā* réservé à un homme vénérable, et que nous venons de voir. Exemples :


Angtassom, *Aṅg Tā Som* « le grand-père Som » (kh. Takeo);
Som est un nom propre courant très évocatif, dérivé du sk. *saumya*
 « agréable, gentil » < *soma* ⁽¹⁾;
 Angtapok, *Aṅg Tā Bak* (nom d'une pagode dans kh. Kg. Speu, sr. Oudong).

En outre, à une époque tardive, ce mot *aṅga* perdant progressivement son sens hindouiste ⁽²⁾ a pris un sens plus large « corps d'un personnage sacré ». On lui attribuait un préfixe *braḥ*, particule affixée aux termes du vocabulaire sacré. Le nom de *aṅga* ou *braḥ aṅga* signifie « le saint corps », « la personne du Bouddha » ou bien « la personne du roi ». A la fin, il finit par devenir également un classificateur pour les personnes sacrées : le bouddha, les saints, les bonzes, les rois et princes.

D'autres souvenirs du passé se retrouvent dans les toponymes *ṭaṃṇā'k* et *trāṃ*. Ce sont d'anciens gîtes d'étapes aujourd'hui disparus. Damnak, *ṭaṃṇā'k* est le

(1) Un certain nombre de noms propres cambodgiens monosyllabiques sont issus de la réduction d'authentiques mots sanskrits ou pâli :

Sukh < *sukha*;
Ket < *ketu*;
Can < *candra, candana*;
Nit < *nitya*...

(2) A l'époque contemporaine, par euphémisme, on désigne le *liṅga* par le terme de  *braḥ rūp(a)*.

dérivé par infixation de la racine *tā'k* « poser, placer ». *Tā'k* តាំក > *t-ann-ā'k* « en droit où l'on se repose, où l'on place les véhicules et montures ».

Trāṇ (ត្រាំង) de même sens fut emprunté au vietnamien *tram* qui signifie un « relais de poste ». Il ne doit donc pas remonter plus haut que le XVII^e siècle et se rencontre effectivement dans le Sud du Cambodge, tels :

Kompong Tram « le port-étape » (kh. Kg. Speu);
Tram Kak « l'étape des roseaux » (kh. Takeo).

2. Désignations systématiques

Ce sont des noms choisis intentionnellement marquant soit une appartenance, un éloge, une dédicace, soit un vœu bénéfique. Cela implique une recherche dans les termes et toute recherche de vocabulaire en cambodgien implique un recours aux langues savantes : pâli ou sanskrit.

On s'explique facilement les emprunts au sanskrit à une époque reculée où cette langue était la langue savante, employée par le protocole, la chancellerie. Voici de nombreux toponymes mentionnés dans les inscriptions :

Naravarānagara, actuel Angkor borei;
Mahendraparvata, act. Phnom Kulen;
Hariharālaya, act. Loley;
Īśānapura, act. Sambor Prei Kuk (kh. Kg. Thom);
Śambhupura, act. Sambor sur le Mékong (fondé au VIII^e siècle);
Śivapura, act. Phnom Bayang;
Śrīsūryyagiri ou *Sūryaparvata* ou *Sūryādri*, act. Phnom Chisor;
Tribhuvanacūḍāmaṇi, act. Ba Phuon;
Yaśodharagiri « montagne de Yaśovarman » appelée aussi *Indrādri* et *Madhyādri* au XII^e siècle dont l'équivalent khmer était *Vnaṇ Kantāl* « mont du milieu », act. Phnom Bakheng.
Śivapāda paścima, act. Phnom Preah Net Preah;
Śivapāda pūrva, act. Prasat Neak Buos.
Śrijaya^o ou *Jaya*^o est un préfixe attribué aux noms des fondations de Jayavarman VII dont un exemple est *Jayakṣetra*, act. Baset (kh. Battambang);
Lokanātha (un des noms de Viṣṇu), act. Vat Khnat.

D'après ces quelques exemples, nous voyons que parmi les noms actuels, certains représentent les formes altérées ou affaiblies des noms sanskrits, tels que Loley, Sambor ⁽¹⁾, Chisor, Ba Phuon, Baset et Vat Khnat. Les autres n'ont aucun rapport avec les noms savants. Barth disait à propos du sanskrit des inscriptions du Cambodge que c'était « une langue artificielle » ⁽²⁾. Nous ajouterons ceci : il y a toujours au Cambodge un hiatus entre deux langues, deux traditions, l'une savante et l'autre populaire. Le peuple n'assimilait pas tous les beaux noms fabriqués; il employait des termes à sa convenance avec ou sans rapport avec les noms officiels. Ce hiatus n'a jamais disparu du Cambodge. Or la tradition savante peut mourir, la tradition populaire reste. Pour étayer cette idée, il nous suffit de nous reporter aux néologismes actuels dont certains ne sont nullement motivés et ont une existence toute factice soutenue par l'érudition, à côté des termes populaires autrement plus vivaces.

⁽¹⁾ Sambor < *Śambhupura*, à la suite de la chute de *-bhu-*. D'autre part, *Īśānapura*, par la chute du *ī* initial et du *a* final a pu donner *śanpur* > sambor.

⁽²⁾ Barth, *ISCC*, Introduction.

Ainsi le chemin de fer, le train est appelé officiellement *ayasmayayāna*, et la gare *sthānīy-ayasmay-yān*. Malgré ces créations datant déjà d'une dizaine d'années, personne ne dit « je vais prendre l'*ayasmayyān* » ou « je vais au *sthānīyayasmay-yān* », mais « je vais prendre le *radeḥ bhloēṅ* (véhicule-feu) » et « je vais à la gare (en français) ».

A côté de ces quelques noms sanskrits dont on retrouve les traces dans les toponymes actuels, il y en a eu une quantité d'autres, de formation identique, mais qui n'avaient pas de correspondants en khmer. En tête de liste, viennent les composés avec *°pura* ou *°purī* ou *°grāma* dont voici quelques exemples : Amarendrapura, Gaurīśapura, Jayavajrapura, Vijayādityapura, Bhadrapura..., Jayasīnhagrāma, Vikrāntagrāma, Śambhugrāma... Il est certain que de pareils termes polysyllabiques créés artificiellement étaient destinés à disparaître tôt. L'absence des formes khmères correspondantes peut être imputée à des lacunes dans les documents historiques, mais elle a pu être réelle également. Dans ce cas, elle ne faisait qu'aggraver la fragilité des créations savantes.

Ce procédé de désignations systématiques ne devait pas être réservé uniquement à la cour. Le peuple l'utilisait également pour baptiser les villages et même les éléments de la topographie. Cependant, au lieu de recourir au sanskrit et au pâli, langues qui lui étaient presque étrangères, il se servait des termes khmers ou khmérésés, surtout quand il s'agissait de nouvelles pagodes. Ainsi s'expliquent les noms de certains anciens quartiers de Phnom-Penh (voir 2^e Partie, § IV, *b*) ou bien des pagodes :

Preas Nipean, *Brah Nibbān* (kh. Kg. Speu);

Vihear Sour, *Vihār Svarg* (kh. Kandal);

d'une colline :

Phnom Kasop, *Bhnaṃ Kassap* « colline Kassapa » (kh. Kandal).

Malgré cela, même après l'époque glorieuse d'Angkor, des localités furent encore baptisées de la même façon, particulièrement les résidences royales. La capitale du xvi^e siècle fut *Śrī Sundara* (voir 2^e Partie, § III, *f*), située entre Phnom-Penh et Kg. Cham; celle du xix^e siècle fut *Uttuṅga*, au Nord de Phnom-Penh (voir 2^e Partie, § III, *j*). Et l'unique port du Cambodge actuel, construit il y a quelques années,

fut baptisé Sihanoukville, en cambodgien *Kruṅ Brah Sihanu*, ក្រុងព្រះសីហនុ, supplantant Kg. Som, nom de la localité où il fut créé.

DEUXIÈME PARTIE

TYPES DE TOPONYMES

Il n'est pas question de trouver ici une analyse détaillée des toponymes du Cambodge, mais un certain nombre d'exemples typiques et cela pour deux raisons :

1^o Il ne nous est pas possible à l'heure actuelle, au bout de deux années de recherches, de nous prononcer sur un certain nombre de noms dont l'étymologie est encore obscure. Essayer de définir des noms tels que Lovêk, *Laiŋvaek*, Kampot, *Kāmbat* ⁽¹⁾ — pour ne citer que des noms fort connus — est une entreprise difficile, même avec l'aide du Dictionnaire de l'Institut bouddhique.

2^o Il existe une quantité de désignations spontanées dont la simplicité ne nécessite aucun commentaire.

Kpāl ɰamrī [k^hba:l dāmrej] « tête d'éléphant » ;

Piñ khyañ [b^heŋ khjəŋ] « marais aux escargots » ;

Bhūmi svāy [p^hu:m sva:j] « village des manguiers ».

De tels toponymes se rencontrent partout à travers le Cambodge et ne posent pas de problème.

D'autre part, pour la clarté de l'exposé et parce que ce travail est un travail de défrichage, nous entendrons le mot « toponyme » en un sens plus large pour y inclure des noms susceptibles d'apporter des lumières à tout l'ensemble du sujet.

I. LE PAYS ET SES CIRCONSCRIPTIONS

La dualité de traditions se retrouve dans le nom même du pays. Les habitants disent :

sruk khmaer [srə^huk k^hmae:] « pays khmer » ou « pays des Khmers ».

La terminologie officielle a gardé le nom de *Kambujā* [kāmpuçī:e] « né de Kambu », que les Européens ont noté à l'époque contemporaine : Cambodge, Cambodia, Kambodja. Ce terme, qui désignait à l'origine les habitants, a fini par revêtir un

(1) Toutefois, il faut noter quelques indices au passage. *Laiŋvaek* est, d'après le D.C., « un intervalle de temps, un étroit chemin ». Le siamois l'a conservé dans le sens de « étroit chemin qui conduit à un village, une bifurcation de chemin » (Mac Farland). Peut-être pourrions-nous le faire remonter à la racine *vaek* « écarter, se frayer un chemin ». Le dérivé primaire *la-vaek* serait alors un substantif d'objet obtenu par préfixation.

Pour Kampot, signalons la forme *Kamvat* (b/v) rencontrée dans les inscriptions (K. 218 par exemple), comme anthroponyme parmi les noms d'esclaves.

aspect collectif, conformément à la syntaxe du mot cambodgien. Le Cambodge est donc désigné sous les vocables :

prades kambujā [pra:ti:h kāmpuči:e] « pays des Kambuja » ou « pays de Kambujā »;

nagar kambujā [na:ko:kāmpuči:e] (même sens). *Nagar* est pris ici au sens étendu de « contrée, pays » doublant le terme populaire *sruk* [srāk];

nagar kruñ kambujā (même sens). *Nagar* et *kruñ* forment un couple et chacun a pris le sens dérivé de « pays » ⁽¹⁾;

brah rāj āṇācakr kambujā « royaume du Cambodge ».

Quelles que soient les formes qu'ils prennent, ces vocables ont pour point de départ le mot *khmaer*. D'où provient ce mot ?

Les historiens pensent qu'il dérive de *Kambu* (cf. 1^{re} Partie, § II). Le nom de *Merā*, épouse de Kambu, a été forgé par la suite pour expliquer le vocable *khmaer* ou *kmaer*.

Or le Dictionnaire cambodgien a étendu le commentaire, du fait de l'existence d'un doublet savant de *khmaer* qui est *khemara* [ខៀរ]. Voici ce qu'il dit : « Ce mot semble provenir de la *magadhabhāsā* et vouloir dire : individu jouissant de bien-être, c'est-à-dire du *kṣema* (sk.) ou *khema* (p.) « bien-être, tranquillité, prospérité ».

Cependant, il ajoute à la fin : « ... nous ne pouvons pas trancher (parce que dans les anciennes inscriptions on écrivait *kmaer*) ».

Cette note indéécise sur laquelle le D. C. termine son commentaire nous fait préférer l'interprétation des historiens. Effectivement, les inscriptions donnent l'orthographe *kmer*. Ce mot a pu être forgé par les habitants qui se croyaient issus de Kambu. Or, phonologiquement, une combinaison *km* se réalise [k^hm]; il entre dans ce que M. Martini appelle les « groupes à nasales avec aspiration intercalaire » ⁽²⁾. Écrit *kmer* ou *kmaer*, il se prononçait [k^hmae:]. Par conséquent, les scribes écrivaient *khmaer* ou *kmer* ou *kmaer*. Le doublet *khemara* est très probablement une création des lettrés, peut-être même des conteurs-poètes, des bardes dont il faut souligner la tendance à utiliser des doublets savants (sanskrits ou pâli) dont la consonance est plus douce pour une oreille cambodgienne. Citons, à l'appui, cet exemple fort connu, dans le style épique du *Rāmakerti* ainsi que des autres épopées secondaires tardives, de *gaṅgā* [gāṅgā] [k^woŋki:e] qui double le mot *sdiñ* [stuiŋ] populaire « rivière » ⁽³⁾.

a. Les anciennes divisions.

Le Cambodge ancien ne connaissait pas des circonscriptions aussi bien délimitées que celles d'aujourd'hui, cela va de soi. Mais les inscriptions en khmer parlaient de bonne heure des *pramān*, *viṣaya* et *sruk*. Ces mentions ne paraissaient pas suffisantes pour nous permettre de définir les anciennes divisions territoriales à l'aide de critères sûrs. Il semble pourtant, d'après l'épigraphie, qu'il existe une espèce de hiérarchie entre *pramān* et *viṣaya* :

pramān « territoire » *viṣaya* « district ».

⁽¹⁾ Le même phénomène se retrouve en Inde où fréquemment dans les petits royaumes le même nom s'applique à la ville, au pays et au roi.

⁽²⁾ F. Martini, *Aperçu phonologique du Cambodgien*, p. 128.

⁽³⁾ Le fait se produit également en Inde où une rivière sacrée est appelée *gaṅgā*.

Quant au mot *sruk*, il n'avait pas l'ambivalence sémantique qu'il a actuellement. Il désignait, dans les anciennes inscriptions, simplement des « villages ⁽¹⁾ ». Si nous continuons par les *IMA* (du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle), nous voyons que ce mot désigne invariablement des localités, dont voici deux exemples :

sruk braiy krapāss (n° 29, inscription du ^{xvii}^e siècle);
sruk kuṃbañ svāy (n° 39, inscription du ^{xviii}^e siècle).

Or, les inscriptions relatent aussi de fréquentes donations de terre faites par les souverains aux personnes de leur entourage. Prenons l'exemple de la célèbre inscription de Sdok Kak Thom et laissons la parole à son dernier commentateur P. Dupont ⁽²⁾ : « Ici, il semble que les fondations religieuses aient été associées à l'octroi de véritables fiefs et aient conduit à la colonisation de régions dépeuplées ou habitées par des populations primitives. Le fondateur commençait par solliciter une terre, *bhūmi*, dénomination qui paraît s'appliquer à une vaste étendue de sol... Lui et ses successeurs la morcelaient ensuite en un certain nombre de *sruk* » (suit la liste des *sruk*).

Ainsi, nous voyons apparaître dans cette inscription du ^{xi}^e siècle un vocable tiré du sanskrit qui est *bhūmi*, qui signifie « terre, sol, endroit », et qui est probablement responsable du caractère ambivalent actuel du mot *sruk*. P. Dupont disait bien : « une vaste étendue de sol » qui devait être morcelée par la suite. Mais, à l'usage, *bhūmi* finit par désigner l'endroit habité et par doubler le mot *sruk*. Actuellement, il signifie « village » et, fait capital, désigne l'habitat rural par excellence au Cambodge (l'habitat y est toujours groupé).

b. Les circonscriptions à l'époque contemporaine.

En passant des dernières inscriptions du ^{xviii}^e siècle aux récits des voyageurs du ^{xix}^e siècle, on a l'impression d'assister à un grand bouleversement.

Au ^{xix}^e siècle, il était question d'une cinquantaine de circonscriptions appelées *khett* (sk. *kṣetra*), [ខ្ពត្ត], partagées entre quatre maisons, celles :

- du roi;
- de l'*upayavarāj* (le roi qui a abdicé);
- de l'*uparāj* (l'héritier présomptif);
- de la *Brah Vararājini* (la reine mère).

Sans doute ces circonscriptions n'étaient-elles pas délimitées d'une manière très précise, le cadastre n'existait pas ! Toutefois celles de la périphérie étaient organisées, dirigées par des « lieutenants du roi » (cf. n. 1, p. 412). L'administration française réorganisa par la suite le territoire de fond en comble en créant une hiérarchie dans le découpage. Le nombre des *khett* fut réduit à 14, elles furent divisées en :

khaṇḍ (sk. *khaṇḍa*) ខ្ពត្ត [khan], puis *ghuṇ*, ខ្ពត្ត [khūm].

Le terme de *khaṇḍ* eut une existence éphémère. Le mot *sruk*, doublé par *bhūmi*

⁽¹⁾ Dans le *Rāmakerti*, il a le même sens de « cité ». Ainsi on dit *sruk Srī Aiyudhyā*. De nos jours, quand la langue hésite entre ville et village pour parler de certaines localités, elle opte pour *sruk*. Enfin, tout endroit habité peut être appelé *sruk* par opposition à la forêt, la brousse. De toutes ces considérations, il ressort que le mot *sruk* désigne avant tout un « lieu habité » par opposition au reste.

⁽²⁾ P. Dupont, *L'inscription de Sdok Kak Thom*, BEFEO, XLIII, p. 69-70.

dans la désignation des villages, prenait entretemps une valeur de plus en plus large. On le remit à l'honneur et lui attribua une signification administrative à la place du *hkaṇḍ* dont les habitants se souviennent à peine maintenant.

En résumé, voici les valeurs actuelles de tous ces termes :

Khett « province ». La forme sanskrite *kṣetra*, devenue en cambodgien *ksetr* ក្រុង (mutation de *ś* palatale en sifflante dentale *s* et amuïssement du *a* final) n'est guère connue à l'état isolé. On la rencontre seulement dans les noms de *ksetrādhikār* ou *ksetrakicc* (kicca = *kṛtya*) du Service de l'Agriculture. Toutefois, nous pouvons penser que le mot *kṣetra* était jadis usité avec le sens de « lieu, champ ». Dans les inscriptions on trouve de nombreux exemples de composés sanskrits avec *°kṣetra*, tels que *Kurukṣetra*, *Bhavaḥkṣetra*, *Ratnakṣetra*... De nos jours, un peu partout, on trouve des noms de villages écrits Kset (ex. : plusieurs villages dans kh. Svay Rieng) qui, dans le cambodgien actuel, ne signifie plus rien. Ou bien, ce nom Kset est un vestige des composés avec *°kṣetra*, ou bien le terme *kṣetra* à lui seul constituait un toponyme dont le sens était « rizière ». Dans ce dernier cas, il aurait pu être le doublet savant du cambodgien *srae* ស្រែ « champ labouré, rizière », lequel est un toponyme aussi répandu.

Sruk « pays, contrée, ancienne province, division du khet, village » ;
Chum, transcrit en français KHUM, « division du *sruk* ».

Quant à *bhūmi*, ភូមិ, il se prononce [p^hu:m] par assourdissement du *b* et chute de la voyelle finale *i*, et se transcrit : PHUM. Le PHUM est la base même du peuplement du Cambodge, le village, unité rurale. Quand on prend une carte établie en français, on doit savoir que des noms de localités commençant par Ph. signifient PHUM, c'est-à-dire « village... ». En voici quelques exemples :

Ph. Thmei, *Bhūmi thmī* « village neuf » (toponyme courant) ;
Ph. Thnal Sras, *Bhūmi thna'l srah* « village (de) la levée de terre (à travers) le bassin » (kh. Siemreap) ;
Ph. Noreay, *Bhūmi Nārāyaṇa* (kh. Kg. Speu) ;
Ph. Tuk Vil, *Bhūmi dīk vil* « village des eaux tourbillonnantes » (kh. Kandal) ;
Ph. Srê Cham, *Bhūmi srae Cām* « village des rizières des Cham » (kh. Kampot).

Récemment, le découpage provincial fut remanié. Trois autres provinces furent créées. L'une, au Sud-Ouest, fut détachée du kh. Kampot donnant sur le golfe du Siam. Elle est appelée Kah Kong, du nom de l'île de Kah Kong qui elle-même avait déjà donné son nom à un srok existant.

Les deux autres khet furent créés au Nord-Est. Ils sont appelés :

— Ratnakiri, *Ratnagiri* « montagne (contenant des) pierres précieuses ». *Giri* s'applique non seulement à une montagne mais encore à toute une région montagneuse. Et nous verrons plus loin que ce khet Ratnakiri est une région minière (§ II, c, 2°).

— Mondolkiri, *Maṇḍalagiri*. *Maṇḍala*, មណ្ឌល, en cambodgien signifie « cercle, secteur, khet », et même « chef-lieu de khet ». *Maṇḍalagiri* doit être ici considéré comme un composé appositif dont le sens est « province montagneuse ».

II. TOPONYMES TIRÉS DES FACTEURS NATURELS

Ce sont les plus fréquents au Cambodge, mais pas pour autant les plus intéressants, car, comme on l'a dit plus haut, beaucoup d'entre eux ne posent aucun problème. Un relevé complet de cette catégorie serait aussi fastidieux à établir qu'à lire. On se contentera seulement de choisir quelques exemples selon leur intérêt historique ou linguistique.

a. Noms tirés des végétaux.

A priori, ils ne sont pas très instructifs car ils ne présentent aucune originalité ni dans leur signification, ni dans leur localisation. Combien de villages rencontre-t-on qui tirent leurs noms :

1° Des espèces végétales :

- Ampeou, *aṃbau* « canne à sucre » (vx. khm. *aṃvau*);
 Ampil, *aṃbil* « *Tamarindus indica* L. », « tamarinier » (vx. khm. *aṃvil*);
 Chrei, *jrai* « *Ficus bengalensis* » (vx. khm. *jrai* ou *jrai*);
 Dong, *ṭūn* « cocotier » (vx. khm. *tvān*);
 Kantuot, *kanduot* « *Phyllanthus distichus* » (vx. khm. *kaṃdvāt*);
 Krassang, *krasān* « *Feroniella lucida* » (vx. khm. *krasān*);
 Krauch, *krūc* « agrume » (vx. khm. *krvac*, cf. : srê *kroac*);
 Phdau, *ph̄tau* « rotin » (vx. khm. *patau*);
 Phneou, *bhnau* « *Aegle marmelos* » (vx. khm. *vinau*, *bnau*);
 Po, *boddh(i)* « *Ficus religiosa* » (vx. khm. *vo*);
 Reang, *rān* « *Barringtonia acutangula Gaertn.* » (vx. khm. *rān*);
 Romeat, *ramyet* « *Curcuma longa* L., safran » (vx. khm. *rmyat*);
 Russei, *ṛssi* « bambou » (vx. khm. *ransi*, *ransī*);
 Samrong, *saṃroṅ* « *Sterculia foetida* L. » (même forme);
 Sangkê, *saṅkæ* « *Combretum quadrangulare Kurz* » (vx. khm. *saṅke*);
 Sla, *slā* « aréquier » (même forme);
 Speu, *sb̄i* « carambolier » (vx. khm. *svī*);
 Svay, *svāy* « manguiier » (même forme);
 Thnot, *tnot* « palmier *Borassus* » (vx. khm. *tannot*);
 Trach, *trāc* « *Dipterocarpus intricatus* » (même forme);
 Trakuon, *trakuon* « liseron d'eau, *Ipomea aquatica* » (vx. khm. *travān*).

Cette liste de noms tirés des espèces végétales (ainsi que d'autres vocables tirés des éléments naturels) n'apporte aucun renseignement quant à l'occupation du sol. Mais elle présente deux intérêts indéniables. Comme ces types de toponymes ont toujours existé, ils offrent un tableau comparatif des formes anciennes et des formes modernes, et par suite une possibilité d'étude diachronique des phénomènes cambodgiens. D'autre part, on peut en tirer la remarque suivante comme corollaire : la désignation des lieux ou éléments géographiques par des noms très simples tirés des facteurs naturels est une coutume millénaire caractéristique chez les Cambodgiens.

Parmi ces désignations si répandues, soulignons quelques cas intéressants. D'abord, un nom curieux écrit Ktum. Ex. :

Sdok Ktum (kh. Pursat) Srê Ktum (kh. Kratié).

Le D. C. l'écrit $\begin{matrix} \text{ṅ} & \text{ḥ} \\ \text{ḍ} & \text{ḥ} \\ \text{ḍ} & \text{ḥ} \\ \text{ḍ} & \text{ḥ} \end{matrix}$ *kdamb*, provenant du sanskrit et pâli *kadamba* « catégorie

d'arbre dont les fleurs donnent immédiatement des fruits... Poussant généralement dans les terres basses ou autour des étangs... ». *Kadamba* sk. (arbre *Nauclea Cadamba*) a très bien pu donner *kdamb* en cambodgien [ktüm] par chute de la première et de la dernière voyelle et assourdissement de *d*, selon les lois énoncées au chapitre précédent. C'est un de ces cas d'emprunt au sanskrit dans le vocabulaire biogéographique cambodgien.

Dans les inscriptions, on peut relever ces toponymes :

Travāñ Kakamva « étang de *ktum* » ;
Stuk Kadamva, même sens ;
Cdiñ Teṃ Kadamva « rivière de *ktum* ».

D'autre part, l'épigraphie préangkorienne nous apprend qu'un des noms de Śiva était *Kadambéśvara* ou *Kadambakeśvara* ⁽¹⁾. De ce fait, *kadamba* était un mot sacré introduit au Cambodge par le biais de l'hindouisme. Il était donc adopté très tôt par les Khmers, ce qui explique qu'il a eu le temps de se réduire en monosyllabe et enfin servir de toponyme.

Le deuxième cas est celui d'un nom d'herbe, attesté comme toponyme dans les inscriptions sous la forme de *phlāñ* ou *phlāñ*.

Dans l'inscription de Prasat Ban That ⁽²⁾, on trouve cette stance partiellement abimée :

Kuśasthalitiprathite pradeśe
 sthalā.....
 Chok Phlāñ iti prāhur... samyam //

« un endroit nommé *Kuśasthalī* qu'on appelait également *Chok Phlāñ* ». Étant donné les syntaxes inversées des mots composés sanskrits et khmers, on peut poser l'équivalence des termes de relief *sthalī* = *chok*, et des termes de botanique *kuśa* = *phlāñ*. En outre, comme *Kuśasthalī* était un toponyme connu de l'Inde ancienne, on peut penser qu'il a été emprunté tel quel par les Cambodgiens qui ont créé par la suite un calque khmer : *Chok Phlāñ* ⁽³⁾.

Le nom d'arbre *trapek*, 𑄓𑄣𑄢𑄣 « goyavier » (*Psidium guayava*), comme dans Kompong Trabek « port de goyaviers », Prey Trabek « forêt de goyaviers »... se rencontre dans les inscriptions sous la forme de *trapek* ou *trapekk* : *Travāñ Trapekk* (K. 56, x^e siècle), *Sruk Vrai Trapek* (K. 720, xi^e siècle).

Or, il est presque certain qu'il ne s'agit pas du même arbre dans les toponymes de jadis et ceux de maintenant, car le goyavier est originaire d'Amérique et connu dans le monde indien seulement à partir du xvi^e siècle. Quel était donc cet arbre *trapek* de l'ancien Cambodge dont les habitants tiraient quantité de toponymes ? Il n'est pas possible de répondre d'une manière précise à cette question, car nous ne possédons pas d'indices qui permettent de l'identifier. On notera cependant que

⁽¹⁾ K. Bhattacharya, *Les religions...*, p. 54-55 : « Au pays tamoul on rencontre des noms comme *Kadambaneśvara*, *Kadambanātheśvara* qui semblent bien désigner Śiva ».

⁽²⁾ L. Finot, *L'inscription de Prasat Ban That*, stance XXXV, dans *Notes d'épigraphie*, in *BEFEO*, XII, 2.

⁽³⁾ = *kuśa* (sk.), herbe *Poa cynosuroides*, longue, raide et pointue, employée dans certaines cérémonies religieuses et pouvant servir à faire des cordes. Cette espèce botanique célèbre en Inde pourrait être rapprochée d'une graminée du Cambodge appelée *bhlāññ*, à feuilles longues dures, rugueuses (D. C.) servant à confectionner des chaumes.

mod. *trapaek* est un terme générique appliqué à un certain nombre d'arbres qui se rapprochent par leurs fleurs ou leurs feuilles, tels :

- le *trapaek brai* « *trapaek* sauvage » (*Lagerstroemia floribunda*);
- le *trapaek jūr* « *trapaek* acide »;
- le *trapaek sruk*, litt. « *trapaek* de culture », « goyavier ».

Les deux premiers sont d'origine indigène, éléments de la forêt-clairière ou de la forêt-galerie. On peut supposer que le *Lagerstroemia* a servi jadis à baptiser les localités et les cours d'eau. Il aurait partagé son nom avec le nouveau venu du XVII^e siècle, le goyavier. Celui-ci, dans son expansion, devenant un arbre *sruk* c'est-à-dire « de village » (arbre cultivé), celui-là fut reconnu comme *brai* « de forêt, sauvage ».

Un nom d'arbre curieux, *saṃlāñ*, rencontré dans les quelques toponymes anciens tels que :

- Vrai Saṃlāñ* (K. 344, X^e siècle);
- Gok Saṃlāñ* (K. 754, XIV^e siècle),

nom insolite, car le lexème actuel *samlā'ñ* « un être cher, ami » est un dérivé de la racine *srālā'ñ* « aimer ». Heureusement pour nous, l'inscription K. 754⁽¹⁾ est bilingue, les toponymes du texte khmer sont pour ainsi dire traduits en pâli dans le texte pâli :

- Gok Vakula* // *Vakulatthalagāma*
- Gok Saṃlāñ* // *Tālīsatthalagāma*

De là on peut tirer *saṃlāñ* = *tālīsa* (sk. *tālīśa*), arbre *Flacourtia Cataphracta*, appelé aujourd'hui en cambodgien $\left[\begin{smallmatrix} \text{ក្រាក់} \\ \text{ក្រាក់} \end{smallmatrix} \right]$ *krakhup*. Pourquoi l'arbre *Flacourtia* a-t-il changé de nom ? Le *krakhup* mod. est à rapprocher du siamois $\left[\begin{smallmatrix} \text{ក្រាក់} \\ \text{ក្រាក់} \end{smallmatrix} \right]$ *ta'khap* qui désigne le même arbre. On sait que khm. *ka* ou *kra* et sm. *ta'* ou *tra'* peuvent commuter en première syllabe. *Krakhup* serait-il thai d'origine ?

Enfin on est tenté de rapprocher le mot *vrac* ou *vrāc* de certains anciens toponymes (ex. : *Sruk Vrac*, K. 829, XI^e siècle) du mod. *brec* « espèce de bambou de petite taille ». En cambodgien l'occlusive palatale est un facteur d'instabilité (cf. 1^{re} Partie, § V) surtout en position finale. Les voyelles *a*, *ā*, *i*, *e* suivies de palatale sont neutralisées. On peut en tirer d'autres exemples du vocabulaire courant :

- stac* vx. khm. > *stec* mod. « prince »;
- sarac* vx. khm. > *srec* mod. « achevé, accompli »;
- khsac* vx. khm. > *khsec* mod. « sable », puis revenu à *khsā'c*.

2° Des groupements de végétaux :

Prey, *brai* [prej] (vx. khm. *vrai*) « forêt », est, jadis comme maintenant, un des termes de composés les plus fréquents dans les toponymes.

Chbar, *cpār* « parc, petite plantation ». Ex. : Chbar Ampou « parc de canne à sucre » (kh. Kandal). Ce terme existe dans les anciens toponymes sous les formes :

- cpār* (ex. : *Cpar Pares* « parc aux cerfs »);
- chpār* (ex. : *Chpār Ransi* « parc de bambous » // *Vaṃṣārāma* sk.);
- canpār* (ex. : *Canpar Jrai* « parc de *Ficus bengalensis* »).

(1) G. Cœdès, *La stèle de Kok Svay Chek*, in *BEFEO*, XXXVI, p. 1-21.

Le mot chamkar, *caṃkār*, désigne « une plantation, un champ non labouré » et donne lieu à de nombreux toponymes :

Chamkar Mon, *Caṃkār Man* « plantation de mûrier » (banlieue de Phnom-Penh);

Chamkar Leu, *Caṃkār Loe* « champ du haut (pays) » (Kg. Cham).

Ce mot *caṃkār* est faussement orthographié, car c'est un dérivé par infixation de *ckā* ou *chkā* « défricher » : *ckā* > *c-aṃ-kā*. La présence du *r* final dans l'orthographe moderne ne peut nullement s'expliquer. Les anciens toponymes nous donnent raison car ils ne présentent qu'une seule forme : *caṃkā* (ex. : *Bhūmi Vrai Caṃkā Paṃnvass* « la forêt défrichée du religieux », K. 566).

Deux autres termes de toponymie ancienne ne sont presque plus connus actuellement :

Les mots *tarañ* ou *tarāñ* des inscriptions ont donné khm. mod. *trā'ñ*, ព្រៃព្រៃ « espèce d'herbe ou de savane formée de cette herbe » ⁽¹⁾. Son emploi est strictement dialectal et il ne se rencontre guère comme toponyme. Il est probable que ce mot avait jadis en khmer le sens de « clairière », comme dans les autres parlers môn-khmers, puisque les inscriptions mentionnent des toponymes tels que :

Tarañ Tannot « clairière de palmiers »;

Tarāñ Svāy « clairière de manguiers »;

Jeñ Tarāñ « orée de la savane ».

Enfin, voici un toponyme de l'ancien Cambodge d'aspect insolite : *Thpal*. Il avait deux sens attestés :

1^o celui de « troupeau » (conservé en bahnar);

2^o celui de « groupement, bosquet, bouquet » que l'on rencontre dans les noms des anciennes localités tels que :

Thpal Aṇvil « bosquet de tamariniers »;

Thpal Krasāñ « bosquet de *Feroniella lucida* ».

Ce mot *thpal* « troupeau ou bosquet » a complètement disparu. Mais il a passé au Siam sous la forme de ព្រៃព្រៃ *tāmpal*, prononcé [tambõn], (*l* final sm. se réalise en [n]) et l'on peut suivre aisément son évolution sémantique « groupement de maisons > localité > district ». La forme siamoise a été reprise au Cambodge en ព្រៃព្រៃ *tampa'n* noté dans le lexique avec le sens de « localité, région, bois ».

b. Noms tirés de la faune.

Comme les précédents, ils apportent aussi peu de renseignements sur l'occupation du sol.

Des noms comme Damrey, *ṭaṃrī* « éléphant », Khla, *khlā* « tigre », Krabey,

(1) Stiang *trenh*, « clairière forestière ». Chez les Pnong, le *me kandrāñ* est le chef de clan ou de village. Chez les Cambodgiens, même, au siècle dernier, les cinq principaux gouverneurs de province étaient appelés *ṣec trā'ñ* « rois, chefs du *trā'ñ* » dont les titres officiels étaient : *Tejo*, *Viṣṇulok*, *Arjun*, *Dhammatejo*, *Svargālok*. La dignité de *ṣec trā'ñ* est tombée en désuétude, mais le vocable reste dans le vocabulaire moderne ayant le sens de « roitelet, celui qui a une délégation de pouvoir dictatorial ».

krapī « buffle »... ne nous apprennent rien. On en rencontre aussi souvent dans les anciennes inscriptions, ce qui dénote donc une vieille habitude de baptiser les localités d'après les noms d'animaux. A cela, il faut ajouter deux autres remarques :

— les noms d'animaux semblent moins productifs que les noms de végétaux dans les toponymes;

— il ne semble pas que le choix des noms d'animaux ait obéi à un principe quelconque, à des croyances, car on en trouve de toutes sortes : éléphant, buffle, sangsue, abeille...

Comme précédemment, il nous suffit de dresser un tableau comparatif de formes anciennes et modernes des noms d'animaux dont voici les principaux :

MODERNE	VIEUX KHMER
—	—
Damrey, <i>ṭaṇṛī</i> « éléphant »	<i>tamre, taṇṛya, taṇṃrya</i>
Chleung, <i>jhloēñ</i> « sangsue »	<i>jleñ</i>
Khla, <i>khlā</i> « tigre »	<i>khlā</i>
Khmum, <i>ghmuṃ</i> « abeille »	<i>gmum</i>
Krabey, <i>krapī</i> « buffle »	<i>krapi, krapī, krapiy</i>
Krapeu, <i>kraboe</i> « crocodile »	<i>krave</i>
Preus, <i>proes</i> « cerf »	<i>pares, pres</i>
Romeang, <i>ramāṇñ</i> « espèce de daim »	<i>rmāñ</i>
Rompe, <i>raṃbe</i> « mouette », etc.	<i>raṃve</i>

Enfin, voici un cas qui semble nécessiter une explication.

Le mot tbaung, ត្បូង, *tpūñ* [t^hbo:ŋ] (vx. khm. : *thpvañ*) est souvent affixé aux noms de localités. Entre autres, il signifiait « la tête, le Sud ». Le deuxième sens est resté, nous l'avons vu plus haut, parmi les déterminants. Mais le premier est d'usage très restreint dans le cambodgien actuel, car il a été éliminé par le mot sanskrit *kapāla* « crâne, tête » qui, par réduction, a donné en cambodgien *kpāl* [k^hba:l] « tête, début, chef » (on l'a également vu comme toponyme dans l'habitat des fles : 1^{re} Partie, § VII, b, 1). L'ancien *thpvañ* signifiant « tête » subsiste dans des formes figées d'expression, comme :

— dans le protocole royal : *'amcā's jivī loe tpūñ* (maître-des-vies-au-dessus-des-têtes), « le roi »;

— dans le nom du « cyclone » : *khyā'l kaṃput tpūñ* « le vent à la tête tronquée »;

— en toponymie où il est affixé aux noms d'animaux. Ainsi :

Tbaung Khmum, *tpūñ ghmuṃ* « tête d'abeille » (kh. Kg. Cham), localité qui résonne encore de souvenirs historiques;

Tbaung Krapeu, *tpūñ kraboe* « tête de crocodile » (kh. Kg. Thom);

Beng Tbaung Damrey, *pñ tpūñ ṭaṇṛī* « l'étang de la tête d'éléphant » (kh. Kg. Chhnang).

c. Noms tirés des facteurs topographiques.

Ils sont aussi répandus que les précédents et comportent des termes très variés.

1^o *Des villages et monastères sont souvent désignés d'après la nature de leurs sols* (désignation spontanée).

Le mot *dey*, $\mu\tilde{i}$ ជ័រ « terre, sol » indique la catégorie de sols à laquelle on ajoute des déterminants divers :

Ph. Dey Dos, $\mu\tilde{i}$ តូង « le sol qui pousse » (Kh. Kandal). Allusion aux terres nouvelles dues à l'alluvionnement du Mékong.

Dey Krahâm, $\mu\tilde{i}$ *krahâm* « les terres rouges ». Terres basaltiques réservées aux plantations dans le Khet Kg-Cham.

Le mot *kpop*, *khbab* ក្បាប, qui a donné son nom à beaucoup de villages, est tiré des créations alluviales du fleuve et désigne :

- soit les bourrelets secondaires construits par le Mékong;
- soit les terres alluviales dont ils sont faits;
- soit des dépressions entre les bourrelets secondaires et les anciens.

D'autres noms sont tirés des mots : *khsā'c* « sable », *kruos* « cailloux, gravier », *thma* « pierre, rocher »...

2° Noms tirés des facteurs topographiques proprement dits

Le mot *veal*, $v\tilde{a}l$ វាល désigne « la plaine, tout espace étendu découvert ». On rencontre de nombreux villages appelés ainsi, dès le commencement du delta du Mékong (kh. Kg. Cham et Svay Rieng). On trouve ce genre de toponymes aussi ailleurs, appliqués à des villages de faible altitude dans les régions dénivelées.

Le mot *andaung*, $an\tilde{t}\tilde{u}\tilde{n}$ (vx. khm. *antvan*), désigne « le puits » et, par extension, « le puits des mines ». Les toponymes les plus connus se rencontrent dans la région minière du Nord où l'on exploite de l'or et des pierres précieuses, notamment le saphir. On trouve dans le khet septentrional de Ratnakiri :

Andaung Pich, $An\tilde{t}\tilde{u}\tilde{n}$ *bejr*, composé hybride formé de $an\tilde{t}\tilde{u}\tilde{n}$ khm. et de *vejra*, déformation du sk. *vajra* « diamant », qui signifie « mine de pierres précieuses » (*bejr* en khm. est un terme générique désignant les pierres précieuses).

Or, nous avons dit dans la 1^{re} Partie (cf. § II) que le Nord et le Nord-Ouest du territoire possèdent beaucoup d'affinités avec les peuples thais. Le Nord-Ouest a connu pendant longtemps l'occupation siamoise, tandis que le Haut-Mékong comporte des flots de peuplement laotien. Aussi rencontre-t-on dans cette région un toponyme thai qui double le toponyme cambodgien $an\tilde{t}\tilde{u}\tilde{n}$: c'est le mot Bo, sm. ប៉ូ [bα:] comme dans :

Bokham, sm. ប៉ូកាម, khm. បូកា [bα:kham] « mine d'or »;

Bokeo, sm. ប៉ូកើវ, khm. បូកើវ [bα:kæ:v] « mine de pierres précieuses ».

Le plus gros village minier se trouve dans le khet Battambang : c'est Pailin. A l'origine on disait : Bopailin, sm. ប៉ូបៃលីន « mine de saphir ». Mais, à l'usage, le mot Bo ប៉ូ s'estompait. De l'ancien composé thai, on ne gardait plus que Pailin, sm. *bhailin*, បៃលីន, « saphir ». La première syllabe moins accentuée voyait la consonne *bh* s'assourdir et se déaspérer, d'où le nom de Pailin passé en cambodgien, *pailin*, ប៉ៃលីន « saphir ».

Les termes désignant les hauteurs sont beaucoup plus répandus que les précédents.

tuol, *duol* ទួល désigne une petite élévation de terre quelconque. On le rencontre un peu partout dans des toponymes de cette formation :

tuol + noms d'arbres « le tertre de... ».

krang, *krāṅṅ* ក្រាំង désigne le même relief et se caractérise de la même façon que tuol. Mais ce mot est perdu dans le lexique courant actuel, et on peut dire qu'il doit sa préservation à la toponymie ⁽¹⁾.

Le mot poeung ព្រៃង, *boeñ*, a été traduit par Aymonier « grotte » ⁽²⁾ :

Poeung Chhat « la grotte du parasol ou du halo » ;

Poeung Preah Thvear, *Boeñ Braḥ Dvār*.

Boeñ est une racine à valeur prédicative « avancer, bomber », par exemple « bomber » la poitrine. Telle quelle, sans avoir recours à des affixes, elle a pris la valeur d'un substantif qui signifie « avancée, saillie servant d'abri ». *Boeñ bhnaṅ* est donc « une roche creusée dont la partie supérieure en saillie sert d'abri contre le vent ou la pluie ». S'il est juste de dire « une grotte » topographiquement, il ne faut pas oublier la notion d'abri. Ceci est corroboré par le siamois ๒๓๑ ou ๒๓๒ *boeñ* « avancée de toit formant protection contre la pluie et le soleil » (cf. MacFarland).

Phnom, *bhnaṅ* ភ្នំ désigne une hauteur plus importante, naturelle ou artificielle, d'où « colline, montagne ». On le trouve cité très tôt dans les inscriptions sous la forme de *vnam* ou *bnam*, avec le même sens (cf. 1^{re} Partie, § II). Ceci est corroboré par l'emploi parallèle des termes sanskrits *saila* « colline, montagne » et *parvata* ou *adri* « montagne ». Nous voyons par exemple un *Vnaṅ Ruñ* « large montagne » cité à côté du sanskrit *Prthuśaila* ⁽³⁾. Dans l'ancien Cambodge, les pratiques des souverains hindouistes rejoignaient les croyances locales dans la vénération des hauteurs, endroits de prédilection pour l'édification des sanctuaires, d'où un élargissement sémantique du mot *vnam* qui finit par désigner aussi un « sanctuaire ». Si nous examinons les anciennes titulatures, nous pouvons relever des titres tels que *kloñ vnaṅ* ou *chloñ vnaṅ*, en sk. *śaileśa* et *śailādhipa*, donnés à des individus préposés au sanctuaire. Or *kloñ* et *chloñ* sont équivalents des mots sk. *īśa* et *adhipa* « chef, maître », donc le mot *vnam* signifiait sanctuaire et d'une manière plus précise « temple-montagne ». Actuellement, le phnom n'est plus que « montagne », mais il continue à être vénéré de tous. Voici quelques noms avec phnom :

Phnom Kulên, *Bhnaṅ Gūlaen* « montagne des letchi », correspond à l'ancien Mahendraparvata. Il n'y a ici aucun rapport entre le nom sanskrit et le nom khmer, nous l'avons déjà noté. Il convient de dire deux mots sur l'historique du Mahendraparvata. Nous avons déjà relaté les incursions des Javanais au VIII^e siècle pendant lesquelles le Cambodge se trouvait probablement assujéti à Java. La célèbre

(1) Il y a peut-être un rapprochement à faire avec le mot *bahnar krang* qui signifie « escarpé, pente rapide, côte ».

(2) E. Aymonier, *Le Cambodge*, t. I, ch. xx.

(3) G. Cœdès, *IC*, VI, la stèle de Lovék.

inscription de Sdok Kak Thom (XI^e siècle) nous apprend qu'au début du IX^e siècle un prince de race khmère, Jayavarman II, vint de Java pour libérer le Cambodge. Au cours de la pacification du pays, il alla s'installer à Mahendraparvata (que l'archéologie a identifié comme le site du Kulên). Là, il érigea un liṅga et, assisté du purohita Śivakaivalya et du brâhmane Hiraṇyadâma, il institua le culte du *devarāja* « roi-dieu » afin de s'affranchir totalement de Java et de devenir souverain *cakravartin*.

On peut se poser la question : comment la tradition a-t-elle pu oublier un épisode historique aussi glorieux et même le nom du site ? Deux hypothèses sont possibles :

— ou bien les habitants n'ont jamais adopté ce nom savant de Mahendraparvata, comme actuellement on n'assimile pas le *ayasmayyān* « chemin de fer » ;

— ou bien, pendant des siècles de troubles et de guerres, on a perdu de vue l'événement historique et le contexte religieux, et par la suite on rebaptisa la montagne du nom de l'arbre *gūlaen* « letchi », désignation spontanée.

Phnom Kravanh, *Bhnaṃ Kravāñ* « massif des cardamomes » au Sud-Ouest ; Phnom Kirirom, *Bhnaṃ Giriram*. C'est un plateau de la Chaîne de l'Éléphant, au Sud-Ouest. *Giriram* est formé de deux mots sanskrits *giri* « montagne » et *rama* ou *ramya* « qui charme ». C'est un cas curieux de composition de type cambodgien, à partir des mots savants, qui place le déterminant après le déterminé : « la montagne qui charme, agréable ». Type aussi de nom bénéfique, très probablement basé non seulement sur la beauté sauvage de la région, mais encore sur le climat relativement doux du plateau, lequel a contribué à l'érection de la station d'altitude de Kirirom.

Phnom Kirivong (kh. Takeo), *Bhnaṃ Girivañs* « dynastie de la montagne », dont l'étymologie n'est pas élucidée ⁽¹⁾.

Phnom Chisor, *Bhnaṃ Jī Sūr*. *Sūr* est tout ce qui reste de *Sūrya*. *Jī* est un appellatif d'homme que nous discuterons plus loin (§ III, c). Et le Phnom Chisor est « la montagne de *Sūrya* », correspondant à l'ancien *Sūryaparvata* ou *Sūryādri*.

Phnom Bayang (kh. Takeo), désigné dans les inscriptions sous le nom sanskrit de *Śivapura*. Aymonier ⁽²⁾, qui avait recueilli des légendes chames dans cette région, émet l'hypothèse d'une étymologie chame de ce nom : ce serait *Pu Yāñ* « seigneur ». Nous ne pensons pas partager cette vue car voici ce que révèlent certains dialectes môn-khmers. En srê, en bahnar et en stieng par exemple, les mots *brah* et *yang* désignent les « esprits, divinités plus ou moins bienveillantes » ; et l'on rencontre parfois une forme composée de ces deux vocables *brah yang*, avec le même sens (les missionnaires s'en sont servis pour traduire « Dieu le Père » auprès des tribus montagnardes). En outre, dans le Sud des Hauts Plateaux vietnamiens, au cœur du pays srê, à l'Est de Djiring, se trouve un pic montagneux de presque 2.000 mètres qui s'appelle *Brah Yang* « le dieu ». De là, nous sommes en droit de le rapprocher du nom de la colline cambodgienne Phnom Bayang « la colline du dieu », ce dieu étant Śiva à qui était dédié le sanctuaire. La syllabe *ba* de Bayang peut être interprétée *pā* ou *braḥ* (cf. 1^{re} Partie, § IV, b), ce qui ne change en rien le sens du nom.

Parmi les termes désignant les hauteurs, il est intéressant d'en examiner encore trois dont le sort fut beaucoup plus précaire comme toponymes.

⁽¹⁾ Est-un souvenir des rois du Fou-Nan, des « rois de la montagne » ?

⁽²⁾ E. Aymonier, *Le Cambodge*, t. I, chap. VII.

Le mot *kok*, *gok* គោក signifiait :

1° « la terre ferme »;

2° « une certaine éminence, tertre, butte » (1).

Aujourd'hui, seul le premier sens est connu dans le vocabulaire courant. Il semble que le deuxième ait disparu tardivement car les toponymes en *Kok* attestés depuis longtemps signifient bien « la butte... », comme dans :

Kok Roka, *Gok Rakā* « le tertre des roka » (*rakā* រ៉ាកា = espèce de cotonnier épineux très grand « *Bombax Malabathricum* »).

Kok Thlok, *Gok Dhlak*, គោកធ្លក « le tertre des thlok ». Le *dhlak* est un arbre « *Parinarium* » à amandes comestibles. Le mot est entré dans le lexique siamois sous la forme de ท่าดอก *dàlòk*.

Ce dernier toponyme mérite qu'on s'y arrête un peu. *Gok Dhlak* est le nom de l'ancien Cambodge, dans la tradition. La légende de la naissance du Cambodge s'est conservée jusqu'à l'heure actuelle dans la mémoire de ses habitants, bien entendu avec beaucoup de variantes de détail. Mais voici, en quelques mots, la version classique. Tout l'emplacement du pays était recouvert par la mer, d'où émergeait seulement un tertre où poussaient des *dhlak*. Cette île était le royaume

d'un *nāga* qui avait une fille, la princesse *Nāgī*, en khm. *Nān nāg* នាំងនាគ. Indra

s'éprit de la princesse et, de leur union, naquit Preah Ket Mealea ព្រះកេតុមាលា, *Brah Ketumālā*, pour qui il fit bâtir Inthabathaborei, *Indraprasthapurī*, c'est-à-dire la cité d'Angkor. La mer se retira et le pays *Gok Dhlak* connut l'invasion des Chvea Pream, *Javābrāhm(aṇa)*, venus de Peareanasei, *Vārāṇasī*, etc.

Cette légende qui est un mélange de croyances aborigènes, de brahmanisme et de bouddhisme est vivace chez les Cambodgiens. Elle est conservée dans le nom d'un village du Nord : Ph. Kok Thlok (kh. Battambang), et le plus vieil hôpital de Phnom-Penh s'appelle *Brah Ketumālā*.

Dans cette rubrique, citons encore deux toponymes perdus actuellement :

vnur « tertre », dont voici quelques exemples tirés des inscriptions :

Vnur Sramoc « tertre des fourmis »;

Vnur Sramo « tertre des myrobolans » (XI^e siècle);

Vnur Gargyar « tertre des koki » (koki គីគី = arbre *Hopea odoratata Roxb*).

Vnur vient de la racine *nur* vieux-khmer « exhausser, entasser ». *Nur* s'est conservé jusqu'à maintenant, intact au point de vue sémantique, mais sous la forme de *būn* បូន (allongement de *u* et substitution d'un *n* au *r* final, car le mot a été emprunté par le siamois où le *r* final se réalise en [n], sm. ฝูน, puis revenu au Cambodge). Quant au substantif *vnur*, dérivé par infixation, *v-n-ur*, il se prononce [p^hno:] (assourdissement du *v* ou *b*); il reste sous la forme *phnūr* ផ្អូរ et signifie

(1) Cf. analogie sémantique entre khm. *gok* et sk. *sthala*, *sthalī* « terre ferme, éminence » (*infra*).

« tombeau ». Ces mutations sémantiques ont dû se produire assez tôt pour que le sens de « tertre » soit oublié et que le nom soit rayé de la toponymie à l'époque contemporaine.

On rencontre dans les inscriptions le mot *sthalā* que M. Cœdès traduit par « tertre ». Ex. : *Sthalā Krahuḥ* « tertre des krakuḥ » (*Sindora siamensis*)⁽¹⁾. Ce terme vient du sk. neutre *sthala* « sol, endroit », ou du féminin *sthalī* « éminence » (*thala* dans les inscriptions pâli). Il est aujourd'hui tout à fait perdu en cambodgien, peut-être pour la raison qui suit : comme les deux mots sanskrits signifient aussi « terre ferme », le *sthalā* khmériisé existait parallèlement au vieux khmer *gok* que nous venons de voir, puis était évincé finalement par lui.

Dans les terres montagneuses, on trouve souvent le toponyme de Chruos, *jroḥ*, 𑄣𑄳𑄫𑄳, « ravin ou torrent, rivière encaissée », par exemple en grand nombre dans le kh. Kampot au relief tourmenté.

Enfin, Thvear, *Dvār* (du sk. *dvāra* « porte, ouverture, voie ») est un toponyme de « seuil, col... ». Ex. : Phum Thvea 𑄣𑄳 𑄣𑄳𑄫𑄳 « village du seuil » (kh. Kampot).

A ce sujet, citons un ancien toponyme *Dvāravatī* qui a donné le nom actuel de Thvea Kdei [thvi:e k^hdɛj], *Dvārakṭī*. Au temps de Aymonier, les habitants disaient même Thvea Prambey [thvi:e prāmbɛj] « les huit portes »⁽²⁾. Or ce temple du x^e siècle porte une inscription (K. 165) sur un de ses piédroits où son nom était bien gravé : *Dvāravatī*. Quel chemin parcouru pour arriver à *Dvārakṭī*!

3^o Noms tirés des éléments hydrographiques

Il faut tout d'abord préciser le sens des termes de l'hydrographie qui ont énormément servi comme toponymes. C'est le Mékong avec son réseau : affluents et cours d'eau annexes.

Tonlé, *danle* : c'est le « fleuve » par excellence. Ce vocable est réservé au Mékong et ses principaux bras, et un bras secondaire appelé Tonlé Toch « le petit fleuve ». Il se rencontre dans les plus vieilles inscriptions sous la même forme *danle* où il semble cependant avoir un sens plus vaste que maintenant : « une grande étendue d'eau, fleuve ou lac ». Il est passé dans le vocabulaire siamois en *da'le* [tha'le] 𑄣𑄳𑄫𑄳 et signifie « la mer ».

Les principaux affluents sont des stung, *sdin* 𑄣𑄳𑄫𑄳, vieux khmer *chdiñ*. Ils ont souvent donné leurs noms à des localités avoisinantes.

A côté de ces affluents naturels existent une infinité de bras appelés prêk, *braek*, souvent creusés par la main de l'homme et substitués dans les inscriptions en sanskrit par *khātanadī* « cours d'eau creusé ».

Ces prêk, on le sait, sont d'une importance capitale, car ils conduisent le trop-plein du Mékong, aux hautes eaux, vers les dépressions de l'arrière-pays, et le déversent dans des réservoirs naturels, les beng, *piñ* « lacs, marais ».

Quand des beng se croisent, l'emplacement est appelé khvêng, 𑄣𑄳𑄫𑄳, dérivé du même verbe *khvaen* « croiser, se croiser ».

Quand une rivière débouche au fleuve, au Grand Lac ou à la mer, ces confluences

(1) G. Cœdès, *IC*, IV, inscr. du Vat Preah Enkosei.

(2) E. Aymonier, *Quelques notions sur les inscr. en vieux khmer*, in *JA*, 1883, n° 10.

sont appelées *prasop*, *prasa'p*, ou *peam*, *bām*. *Prasa'p*, ប្រាសុប្ប, est un mot cambodgien. Quant à *bām*, ពាម, on peut le rapprocher du vietnamien *vàm* « embouchure ». Les affinités phonétique et sémantique de ces deux mots décèlent une même racine qui, à notre avis, est un élément du substrat môn-khmer et pas autre chose. En faveur de cette thèse, voici deux arguments :

— le toponyme *bām* se rencontre partout au Cambodge du Nord au Sud, sans localisation particulière ⁽¹⁾;

— il existe un dérivé disyllabique par préfixation *caṃbām* ចំពាម, qui signifie « fourche, bifurcation » dans certains cas, par exemple *caṃbām jhoe* (fourche-bois) « endroit où bifurquent les branches d'un arbre ». Il y a donc beaucoup de chances pour que *bām* soit un mot môn-khmer, dont la forme en vietnamien (reconnu désormais comme une langue môn-khmère) est *vàm* ⁽²⁾.

En dehors du système du Mékong, voici deux toponymes aussi courants :

Trapeang (abrégé en Trap. ou Tr. sur les cartes établies en français), *trabāṇṇi*, ត្រាប៉ាណ៍, « mare » est un toponyme très répandu. Cela s'explique facilement car le trapeang est une pièce d'eau naturelle ou artificielle qui fait partie intégrante du village, du phum cambodgien; c'est avant tout le réservoir d'eau. Les annalistes chinois l'ont signalé dès l'époque du Fou-Nan où les habitants avaient « en commun un bassin où ils puisent de l'eau ». Ceci est corroboré par les textes des inscriptions khmères qui en parlaient et qui citaient à maints endroits des toponymes en *travaṇ* ou *travāṇ* dont voici quelques types :

Travaṇ Kmoc « mare des revenants »;

Travaṇ Dharmakīrti « mare de Dharmakīrti »;

Travaṇ Itt « mare de briques » (sk. *iṣṭa*, p. *iṭṭha* « brique »);

Travaṇ Vraḥ « mare du dieu ou du seigneur »;

Travāṇ Kumuda « mare de lotus » (*Nymphaea esculenta*);

Travāṇ Krave « mare aux crocodiles »;

Vraḥ Travāṇ « mare sacrée ». C'est encore maintenant le nom de nombreuses localités dont la plus célèbre est la ville de Travin au Sud-Vietnam, Travin étant la forme tronquée et altérée de *Braḥ Trabāṇṇi* ⁽³⁾, lequel a donné son nom aux Khmers du Sud-Vietnam : « les habitants de Bassac-Preak Trapeang ».

sdok, *stuk*, ស្តុក, pose un problème plus délicat à résoudre à cause de son évolution sémantique que je ne suis pas pour l'instant parvenue à élucider. Essayons de le suivre depuis ses premières attestations.

(1) Le nom d'origine de Hatien (Sud-Vietnam) est *Peam*, *bām*.

(2) Les Vietnamiens appellent Phnom-Penh : Nam-Vang. Exemple de concordance labiale khmère// vietnamien.

(3) Autre exemple de concordance *b* khm.//*v* vietnamien.

A l'origine, il désignait une pièce d'eau, « mare, étang, lac... » :

Stuk Sno « mare des *sno* » (« *Sesbania paludosa Prain* »);

Stuk Kak Thom (étang-roseau-grand) « le grand étang des roseaux »;

Stuk Ransi (// *Vañśahrada* du texte sanskrit) « étang des bambous »;

Stuk Veñ (// sk. *Dīrghasaras*) « étang long ».

Plus tard, il n'est plus guère attesté. Les inscriptions modernes n'en font pas mention. Aujourd'hui, le mot signifie au sens propre « fourré » et au sens figuré « épais, serré, surtout quand il s'agit de fortune, d'où aisé ». L'absence de documents nous empêche de saisir l'évolution sémantique de ce mot. On peut toutefois noter deux indices intéressants :

— le toponyme de *Stuk^o* est très répandu à l'Ouest du Grand Lac (kh. Pursat et Kg. Chhnang);

— en même temps que *stuk* était attesté jadis un autre mot *cok* ou *chok* comme dans le toponyme célèbre de *Chok Gargyar* « le bosquet des *Hopea odorata* ». Du fait qu'il y a alternance palatale/sifflante, on est tenté de les rapprocher, mais que faire de la dentale *t* de *stuk* ? D'autre part, nous avons relevé (cf. § II, a, 1^o) un exemple de calque sémantique *Kuśasthālī* = *Chok Phlāñ*, ce qui revient à dire que khm. *chok* = sk. *sthālī* « éminence, place ». Donc, des anciens toponymes tels que *Chok Tannot*, *Chok Bnau*, *Chok Trakvān*, etc., peuvent être entendus « tertre de palmiers », « tertre d'orangers du Malabar » (*Aegle marmelos*), « étang des liserons d'eau ». *Chok* ou *cok* ont complètement disparu du vocabulaire cambodgien et ils ne sont attestés dans aucun dictionnaire (contemporain). Quant à *stuk*, on peut même se demander si, à l'origine, il ne signifiait pas aussi « bosquet d'arbres » bien qu'aucune mention ne nous soit parvenue ?

De nombreux toponymes sont tirés de l'habitat au bord de l'eau :

crāmñ, 𑄎𑄓𑄢 « berge »;

koḥ, 𑄎𑄓𑄢𑄓 « île »;

chroy, *jroy*, 𑄎𑄓𑄢𑄓𑄓 « avancée de terre dans l'eau » (vx. khm. *jaroy*);

anlong, *anla'n* « fosse, dépression ».

Ajoutons à ces toponymes deux autres : Chres, *creḥ* et Chamres, *caṃreḥ*, tous deux signifiant « érodé, effrité » (allusion à l'érosion). Par exemple le village de Chrang Chamres, *Crāmñ caṃreḥ* « berge érodée » au Nord de Phnom-Penh; et des Phum Chres, *Bhūmi creḥ* « village (objet d')érosion ». Selon la structure normale du mot cambodgien, on devrait avoir : racine *creḥ* et dérivé *c-aṃ-reḥ* où l'infixe a valeur d'instrument. Actuellement, *creḥ* dans le sens de « érodé » n'est plus usité nulle part, il signifie seulement « rouillé ». Ici encore, la toponymie conserve des formes d'une époque ancienne.

Le plus célèbre des sites d'eau est le kompong, *kaṃba'n*. Ce mot est hérité des Indonésiens, nous l'avons dit (1^{re} Partie, § II), et désigne chez eux « le village ». Au Cambodge, il a fait fortune. C'est le site d'eau par excellence, c'est « le bord de l'eau, l'embarcadère, le port ». De bonne heure, il est devenu un toponyme : tout village situé au bord d'un cours d'eau, et même de la mer, peut s'appeler

kaṅba'ñ. Les inscriptions révèlent l'usage ancien de ce mot comme toponyme mais sous la forme *kamvañ* en vieux khmer et *kumbañ* en khmer moderne. Ex. :

Kamvañ Tamrya « la plage des éléphants »;
Kamvañ Tvañ « le port des cocotiers » (1).

En ce qui concerne les toponymes actuels, nous en avons déjà vu quelques exemples bâtis de la même façon. Il convient d'en ajouter un autre intéressant :

Kompong Cham, sur le Mékong, កំពង់ចាម *Kaṅba'ñ Cām*. Orthographié, ainsi, il signifie « le port des Cham (*Cām*) ». Or, beaucoup de personnes refusent *a priori* cette explication, alléguant qu'il s'agit de *cāṅ* (le *ā* de *cāṅ* est nasalisé et abrégé par le niggahita ṅ). Le mot *cāṅ* signifie « garder, surveiller ». *Kaṅba'ñ cāṅ* serait donc une espèce de « port d'octroi ». Cette explication n'est pas invraisemblable. Mais elle n'est pas prouvée. Dans ce cas je ne vois pas pourquoi on n'accepte pas le sens de « port des Cham ». Cham, *cām* est le nom générique qui groupe, aux yeux des Cambodgiens, les Cham proprement dits, les Malais, les Javanais, c'est-à-dire des descendants des peuples maritimes et convertis à l'Islam. Leur habitat est le bord de l'eau, le *kaṅba'ñ*, où ils se livrent à la pêche. Il existe des colonies cham tout au long du Mékong et de ses bras. Et, dans le kh. Kg. Cham même, se trouvent quelques mosquées (environs de Chup) prouvant bien l'implantation ancienne des Cham. On voit par cet exemple le côté aventureux de l'étymologie populaire. Le jour où on décidera d'écrire *Kaṅba'ñ cāṅ* (avec niggahita), on décidera du même coup du sens du nom : « le port d'octroi ».

Pour en finir avec les éléments de l'hydrographie, examinons quelques noms propres donnés aux grands cours d'eau.

Le Tonlé Sap, *Danle Sāp*, est le Grand Lac qui constitue un des déversoirs du Mékong. Le D. C. explique que c'est une vaste étendue d'eau, si vaste qu'elle ressemble à une mer, mais aux eaux douces (*sāp*). Cette explication est sensée, il faut prendre le mot *danle* ici non au sens étroit actuel « fleuve » mais au sens ancien qui se retrouve en siamois « la mer ». Dire : « fleuve d'eau douce » n'a pas de sens, mais « une vaste étendue d'eau douce » est plus logique.

Le Bassac ou Tonlé Bassac « fleuve Bassac » est le bras occidental du Mékong qui conduit les eaux à travers le Cambodge et le Vietnam vers la mer de Chine. C'est un nom très curieux dont l'étymologie est difficile à définir et à dater. D'après l'étude des documents hollandais au xvii^e siècle par Cabaton (2), ce bras de fleuve était appelé *de Japansche Rivier* « la rivière japonaise »; il tirait son nom d'une colonie japonaise chrétienne chassée du Japon et installée sur la rive droite du Mékong près de Phnom-Penh. Au milieu du xix^e siècle, le Père Bouillevaux (3) notait qu'il y avait des Japonais chrétiens persécutés au xvii^e siècle et réfugiés au Cambodge et que le « nom de rivière japonaise donné à l'un des bras du Mékong

(1) M. Damais ne partage pas ce point de vue, *kamvañ* vx. khm. ne pouvait provenir de l'indonésien, pour deux raisons :

1^o Phonétiquement, la deuxième syllabe de *kampung* malais a toujours eu une labiale sourde *p* et la voyelle *u*, tandis que dans le vx. khm. *kamvañ* c'était la bilabiale *v* et la voyelle inhérente *a*;

2^o Sémantiquement, le mot *kompong* au Cambodge a un sens trop vaste que n'a jamais eu le *kampung* malais.

M. Damais suggère plutôt de rapprocher cb. *kaṅba'ñ* du malais *kambang* qui signifie « flotter ». Nous attendons d'autres résultats de recherches pour nous prononcer définitivement.

(2) A. Cabaton, *Les Hollandais au Cambodge*.

(3) C.-E. Bouillevaux, *Voyage dans l'Indochine*, p. 217.

confirme ce fait ». Japansche Rivier, rivière japonaise : de tout cela rien ne subsiste, ni le souvenir des faits, ni le nom. Quel a pu être le promoteur de ce nom ?

Ce bras de fleuve est appelé par les habitants eux-mêmes Tonlé Bassac dans la plupart des cas, mais surtout Tonlé Moat Chruk, *Danle Mā't Jrūk*, ទន្លេ មាត់ជ្រូក « la rivière de (la ville de) Moat Chruk ». *Mā't Jrūk* « groin de porc » était jadis le nom cambodgien de la ville de Chaudoc (Vietnam du Sud) qui n'est autre que l'altération du cambodgien *jrūk*.

Le nom de Bassac a dû être formé de la même façon. La rivière tirait son nom non pas d'une ville, mais de toute une région : le Srok Bassac « le pays Bassac », occupant tout le delta du Mékong au Sud-Vietnam, terre khmère conquise par les Vietnamiens et appelée par ceux-ci *Bathak* ⁽¹⁾. Les descendants actuels des Khmers de ce pays sont appelés en cambodgien : Khmers krom « les Khmers de l'aval » ou Khmers Bassac « les Khmers du Bassac » (voir plus haut *Brah Trabāṃṅ*, Preah Trapeang, § II, c, 3^o).

Bassac lui-même est formé de *pā* préfixe et de *sakti*, ស័ក្តិ « puissance, honneur » qui se prononce [sak] par chute du *i* final (<sk. *śakti*). Quant à la particule *ba*, *pā*, nous l'examinerons dans le chapitre suivant (§ III, b).

Les noms de *Japansche Rivier* ou rivière japonaise ont été certainement fabriqués par les Européens chrétiens, frappés par le sort de leurs coreligionnaires japonais, tandis que les Cambodgiens moins touchés appelaient toujours ce cours d'eau : le fleuve du pays de Bassac, Tonlé Bassac.

Nous allons trouver le même phénomène de double dénomination dans le nom même du Mékong. Ce dernier a fait couler beaucoup d'encre et nous reprenons le débat car il pose un curieux problème.

Le nom du Mékong, ce grand fleuve qui est une véritable entité aux yeux des Cambodgiens au même titre que le Nil ou le Mississipi dans les autres continents, ce nom n'est pas connu de la masse des habitants. Pour ceux-ci, c'est le « Grand Fleuve », Tonlé Thom, *Danle Dham* et pas autre chose (*dham* « grand »). Le nom de Mékong, on l'apprend à l'école, on l'écrit, mais on ne le dit pas. D'où vient donc ce nom ?

Disons tout de suite qu'au début du siècle, avec la vogue de l'indianisme, on voyait dans ce nom : *Me Gaṅga* មេកង្កា . *Gaṅga* (cf. § I) est le fleuve par excellence. *Me* « mère, chef » est une particule affixée aux noms des sites d'eau ⁽²⁾. C'est cette forme *Me Gaṅga* qu'on imposait partout. Mais elle ne satisfaisait pas pleinement. Puis, au moment de la parution du D.C., l'Institut bouddhique prit position. Le mot devait désormais s'écrire មេកុង *Me Kuṅ*, à cause de son origine thai.

Remontons un peu les siècles pour essayer de résoudre ce problème. M. Cœdès m'a signalé qu'on rencontre *Gaṅgānadi* et *Kharanadi* dans les inscriptions. Mais est-ce bien le Mékong ?

Voici quelques formes attestées dans les documents européens au xvi^e siècle ⁽³⁾ : Meccon, Mécon, Meccom. Nulle part on ne voit la vélaire sonore dans ces transcriptions, alors que les mêmes documents donnaient le nom de Angkor,

⁽¹⁾ Voir aussi L. Malleret, *Archéologie du Delta du Mékong*, t. I, chap. 7.

⁽²⁾ F. Martini, *De la signification de ba et me*, in *BEFEO*, XLIV, p. 201-209.

⁽³⁾ B.-P. Groslier, *Angkor et le Cambodge*.

nagara, avec *g* (1^{re} Partie, § III). Donc, il est difficile de penser à un *Me Gaṅga* prononcé Meccon à ce moment-là.

Au xvii^e siècle, les Hollandais notaient : Meccon.

Au milieu du xix^e siècle, le P. Bouillevaux ⁽¹⁾ dit que les Européens appelaient Mekkong le fleuve « que les Annamites et les Cambodgiens appellent simplement Grand Fleuve et les Laotiens, Menam-Khong (mère des eaux) ».

En 1868, Bastian écrit : « Menam-Khong oder Thale Thom (grosser Fluss) » ⁽²⁾. (Thale Thom est la prononciation siamoise de *Danle Dham* « le grand fleuve » qui correspond exactement au thai Menam Khong, แม่น้ำโขง « fleuve grand ou large ».)

Dans le récit de ses explorations ⁽³⁾, F. Garnier en 1873 notait partout que le fleuve Mékong était appelé « Cambodge » (*a priori* on ne voit pas bien la raison de cette dénomination).

Dix ans après, Moura écrivait ⁽⁴⁾ : « Le royaume du Cambodge est arrosé par un seul fleuve, le Mékong vulgairement appelé Cambodge ».

Aymonier ⁽⁵⁾ en 1900 dit que « Mékhong » était un terme thai, défiguration de *gaṅgā*. Il ajoutait par ailleurs : « Les Européens l'ont aussi nommé 'le Cambodge' ». À un autre endroit, il a relevé une note de A. Bergaigne (dans le *Journal des Savants* de 1885) : « Ce pays, habité par le peuple khmer, et situé sur les deux rives du Mékhong, forme le royaume du Cambodge, dont le nom est aussi donné au fleuve qui l'arrose ».

De ces renseignements, on peut tirer quelques remarques :

— nulle part n'était noté *Me Gaṅga*. Si certains auteurs faisaient allusion à *gaṅgā*, c'était par pure hypothèse;

— le nom de « Cambodge » donné au fleuve est une création des Européens, pareille à « la rivière japonaise »;

— il y a un rapprochement à faire entre cambodgien ទន្លេធំ Tonlé Thom, « fleuve grand », et siamois แม่น้ำโขง Menam Khong, « fleuve grand ».

L'objection qui s'élève immédiatement est que le siamois « grand, large » se dit ไค่ง avec le ton modulé inférieur au lieu du ton modulé supérieur de โขง! Pour ma part, je pense que l'orthographe siamoise actuelle de Menam Khong est défectueuse, de même que les Siamois ont défiguré le Tonlé Sap cambodgien en le notant កន្លេសាប *Da' le Sāp* avec ៀ *p* au lieu de ័ *p*.

Nous ne connaissons pas tous les dialectes thai du Nord pour décider du ton du mot khong; mais un mot thai d'origine peut varier de ton d'un groupe de population à l'autre ⁽⁶⁾. Et je pense fermement que, aux yeux des riverains, ce fleuve est le « Grand Fleuve ». Les explorateurs européens du siècle dernier ont dû noter le

(1) C.-E. Bouillevaux, *Voyage dans l'Indochine*, p. 119.

(2) A. Bastian, *Reise durch Kambodja*.

(3) F. Garnier, *Voyage d'exploration*, t. I.

(4) J. Moura, *Le royaume du Cambodge*, chap. I.

(5) E. Aymonier, *Le Cambodge*, t. I, chap. I.

(6) On peut citer l'exemple d'un mot thai *mā*. En siamois, il signifie « le chien », ฆมา, quand il est prononcé sur le ton modulé supérieur, et « le cheval » ฆา, sur le ton ponctuel supérieur. Or, dans une tribu thai des montagnes du Nord-Vietnam, les tons sont inversés pour les deux mots.

terme thai Menam Khong (Menam « mère des eaux » désigne le « fleuve ») qui devint plus tard Mékhong, puis Mékong.

III. TOPONYMES DIVERS

Nous grouperons dans cette rubrique « divers » des toponymes difficiles à classer mais qui posent des problèmes très intéressants.

a. *Brah*

Ce mot se rencontre dans les toponymes, transcrit en français par Pra, Preah ou Preas. Il signifie actuellement « divinité, être sacré, Bouddha ». Il est devenu très tôt une simple particule affixée à tous les termes du vocabulaire dit sacré. Par exemple, le mot « œil » est *bhnaek* pour le commun des êtres, mais *brah netra* pour le Bouddha ou le roi. Certaines pagodes s'appellent *Brah Dhātu* « les Saintes reliques ». Un temple dans kh. Siemrap est nommé Preah Einkosei, *Brah Inda Kosī* « Indra le Fortuné » (*kosī* est l'équivalent du sk. *kośavanti*)⁽¹⁾.

Beaucoup d'auteurs ont tenté de trouver l'étymologie de ce mot *brah*.

Aymonier voyait dans *brah* ou *vrah* un dérivé de *brahman*. Donc, le mot remonterait, d'après lui, à la plus haute antiquité⁽²⁾.

Chatterji y consacrait seulement une phrase dans « Indian cultural influence in Cambodia » et optait pour *brahman*.

Quant à l'Institut bouddhique, il a donné dans le D. C. l'origine sanskrite du mot qui est *vara* « noble, suprême ».

Toutes ces explications sont *a priori* plausibles. Mais ces auteurs négligeaient un domaine dans leurs investigations : le domaine môn-khmer. Chez les peuplades môn-khmères non indianisées, le mot habituellement transcrit *bra* désigne une « divinité »⁽³⁾. Moura dans son *Royaume du Cambodge* notamment, disait que les tribus sauvages vénéraient ou redoutaient selon les cas le Arac, le Neac Ta, le Bra, le Yan. Nous avons vu que, au Cambodge, les deux premiers termes (*arac*, *āraks* et *neac ta*, *nā'k tā*) désignent les génies locaux (1^{re} Partie, § VII, b, I). Le *bra* est réservé à plus forte raison à une divinité supérieure, si l'on croyait en plus y voir une origine savante : *brahman* ou *vara*⁽⁴⁾.

D'autre part, on sait que phonologiquement un mot cambodgien ne peut se terminer par une voyelle brève. Même s'il est écrit ainsi, sa voyelle finale se réalise au moyen d'une occlusion glottale (ex. : *tu* ʔ « table » [tαʔ]), ou bien d'une aspiration notée par le visarga *h*. Les Européens, en général, les saisissent mal et les régligent parfois dans leurs transcriptions⁽⁵⁾.

(1) *Indakosī* est le nom courant d'Indra dans le style épique tardif (au Siam on dit également *Kosindra*). Il a été probablement un titre de fonctionnaire, donné par la suite au temple.

(2) E. Aymonier, *Le Cambodge*, t. III, 2^e partie, chap. II.

(3) En stieng par exemple *brah* signifie « diable, démon, diablerie, superstition ». En sré, *brah* « personnage mythologique ».

(4) Le siamois ๒๓๒ *brah* est un emprunt au cambodgien avec la même valeur. Le problème semble se compliquer quand on passe au birman qui possède le même mot. Certains auteurs penchent vers une origine indienne ou thai. Mais nous pourrions également proposer d'y voir une origine môn.

(5) Dans sa *Grammaire de la langue khmère*, G. Maspero suggère entre autres la suppression du visarga *h* en vue d'une « orthographe raisonnée » du cambodgien. Or *h* ou ' sont des traits pertinents. En voici des exemples :

sk. *surā* > khm. *srā* « alcool » [sra:];
 sk. *svara* > khm. *srah* « voyelle » [sra'];
 sk. *saras* > khm. *srah* « étang » [srah'];

b. *Les particules ba et me*

Elles ont été l'objet d'une remarquable étude de M. Martini ⁽¹⁾ dont voici brièvement la thèse. Il partait d'une théorie ethnologique prouvée, à savoir la distinction de l'élément-hauteur et l'élément-eau, dans les anciennes croyances, *Ba*, *pā* « mâle, père » s'applique à l'élément-hauteur et *me* « femelle, mère » à l'élément-eau ⁽²⁾. Un certain nombre de toponymes permettent d'illustrer cette thèse :

Bakheng, *Pā Khaen* « temple-montagne ». *Khaen* ក្បែរ est un mot khmer « force, puissance » aujourd'hui connu seulement dans le langage familier, mais conservé par le siamois ๒๒๓.

Bayon, *Pā Yantra*. M. Boisselier a appuyé cette étymologie, car le Bayon, œuvre de Jayavarman VII, est construit exceptionnellement sur un plan circulaire rappelant un *yantra* ⁽³⁾.

Baphuon, *Pā Bhuon* (l'ancien *Tribhuvanacūḍāmaṇi* dont il ne reste plus que *bhuvana* > *bhuon*).

Baset, *Pā Siddhi* (la colline de Baset dans kh. Kandal) ⁽⁴⁾.

Mais, ajouta M. Martini, comment interpréter le nom de Baray donné aux deux grandes pièces d'eau d'Angkor? Après maintes recherches, il s'est rallié à la thèse proposée par le D. C. Dans le mot Baray, on ne doit pas isoler un affixe *pā*, car le mot dérive du sanskrit *pārāyaṇa* पारयाण « fait de traverser » : on traverse les eaux purificatrices du bassin pour atteindre le sanctuaire situé en leur milieu dénommé Mebon « mère des Grâces ».

Or, que relève-t-on sur les cartes? Le toponyme de Baray se rencontre partout : sur les hauteurs, dans les plaines, au beau milieu des rizières... C'est assez troublant. L'explication la plus simple et logique est la suivante : le nom de *pārāyaṇa* étant devenu célèbre, les habitants qui n'en retenaient que la notion auspiciuse le donnaient volontiers à leurs villages.

M. Boisselier propose une autre thèse. Pour lui, il s'agit bien du mot *pārāyaṇa*, mais il doit être entendu non pas comme « le fait de traverser » mais plutôt comme « chemin », un chemin matériel dû à une levée de terre qu'on appelle en cambodgien *thna'l* « chaussée, levée de terre ». L'archéologie, en effet, met en évidence l'existence de ces levées de terre, fort visibles en saison sèche, notamment dans le Baray occidental (appelé aussi Baray Tik thla, *Pārāyaṇa dīk thlā* « le bassin aux eaux limpides »), où une levée de terre relie d'Ouest en Est le Mebon à Angkor. Ce terme de *baray* s'appliquait à tout endroit où il y avait un « chemin ou levée de terre ». A l'époque moderne seulement, on posait l'équivalence « chemin » = « pièce d'eau » (par allusion aux bassins angkoriens de Baray) ⁽⁵⁾.

(1) F. Martini, *De la signification...*

(2) Ces termes *ba* et *me* se retrouvent dans d'autres langues môn-khmères avec les mêmes sens.

(3) M. Coëdès suggère un rapprochement de Bayon avec *Vaijāyanta* mentionné dans les inscriptions. *Vaijāyanta*, on le sait, est le palais d'Indra. Or, que nous dit la geste *Lpoek Nagarvatt* « Edification d'Angkor » ? Indra a envoyé *Brah Bisnukār (Viśvakarman)* sur terre pour bâtir pour *Brah Ketumālā* un palais qui rappelât le sien (dans la geste khmère : *Vejayantarātna* ou *Devavajayanta*). Ces noms reviennent à plusieurs reprises et s'appliquent par assimilation à l'œuvre terrestre de *Viśvakarman*. Le poème chanté a pu glorifier et fixer dans l'esprit des habitants le nom de *Vejayanta* qui, à la longue, a donné *Veyant* > Bayon.

(4) On écrit parfois *Prasiddhi*.

(5) De l'avis de M. Boisselier, cette confusion fut propagée par les voyageurs français qui appelaient toute pièce d'eau baray.

Une autre suggestion, due à M. Cœdès, mérite d'être étudiée. Il s'agit du vx. khm. *anrāy* ou *vrah anrāy*. Étant donné l'affixe *vrah*, ce terme faisait partie du vocabulaire « sacré ». On sait en outre qu'il désignait une fondation royale. Mais coïncidence malheureuse, les textes sont peu explicites à l'endroit de ce mot, de sorte qu'on ne peut en tirer aucune signification précise. Phonétiquement, l'équivalence *vrah anrāy* // *pārāy* mod. est évidente, indiscutable : affaiblissement de *vrah* en *pā* et réduction de *anrāy* en une syllabe unique *rāy* (cf. 1^{re} Partie, § IV, b). On cite à l'appui les exemples de :

- *brah vihār* > *prahea* (cf. 1^{re} Partie, § IV, b);
- *brah unñāloma* > familier *brah lom* prononcé [pa lo^{um}] (cf. 2^e Partie, § IV, b).

Enfin deux autres noms méritent d'être signalés : Bako et Bakong, noms de deux temples voisins dans le khet Siemreap (sr. Sautnikom). Bako, *Pā Go*, signifie « le bœuf sacré », *pā* étant l'altération de la particule *brah*. Mais pour Bakong, *Pā Gañ*, la signification reste à déterminer. A priori, *gañ* est très connu, c'est « le gong, la cloche ». Cependant, les inscriptions provenant de la région mentionnent un village appelé *sruk Vakoñ* (par exemple dans K. 809, IC, I, IX^e siècle). Il ne nous est pas possible de définir le sens de *Vakoñ*, mais le rapprochement phonétique Bakong / *Vakoñ* est évident (cf. ci-dessus, Baray / *vrah anrāy*).

c. Les particules ta et chi

Elles sont affixées aux noms des monuments d'importance secondaire, c'est-à-dire dédiés à d'autres personnages qu'au souverain lui-même. Voici quelques exemples de toponymes avec Ta, *tā*, et Chi, *jī* :

- Prasat Ta keo, temple-montagne du x^e siècle à l'Ouest du Baray oriental;
- Ta Prohm, « ancêtre Brahma », nom moderne du *Rājavihāra* construit en 1186 par Jayavarman VII à la mémoire de sa mère;
- Phnom Chisor, *Bhnaṃ Jī Sūr*, temple bâti par Sūryavarman I^{er} (début du XI^e siècle) « montagne de l'ancêtre Sūrya ».

Le mot ta, *tā* est le dénominatif du grand-père, de l'ancêtre masculin, vénérable. Ni le sens, ni la forme n'ont changé jusqu'à maintenant.

Il n'en est pas de même pour chi, *jī*. Les plus vieilles inscriptions khmères donnent le mot *aji* qui, d'après M. Cœdès, remonterait probablement au vieux javanais *aji*, *haji* « chef, prince »⁽¹⁾. A l'époque moderne, ce mot s'écrivait *jih* ou *jīy* ou *jīy* et s'appliquait généralement aux hommes. Ainsi *jī X...* « le sieur X... ». Mais dans l'inscription de 1747 (*IMA*, n^o 39) on voit *nāñ jīy* avec le sens de « nonne, religieuse ». Dans les textes tardifs, *jī* s'appliquait encore aux hommes relativement jeunes, mais son emploi se généralisait dans les termes désignant des personnages féminins vénérables comme les religieuses et les ancêtres féminins, tels : *jī tūn* « grand-mère » et *tūn jī* ou *yāy jī* « nonne ». Et actuellement *jī* n'est plus guère usité comme appellatif d'homme jeune.

Notons encore le nom curieux d'un village du kh. Kompong Cham, situé sur le Mékong, qui est Prek Achi, *Braek Ājī* « le canal du grand-père » où *ājī* rappelle singulièrement le vieux khmer *aji*.

(1) G. Cœdès, *IC*, II, insc. de Vat Tnot.

d. *Les toponymes angkoriens signifiant « bassin ».*

Dans les deux khet du Nord-Ouest de Battambang et Siemreap, on rencontre trois toponymes qui ont la même signification « bassin à caractère sacré » : Srah, Pradak et Rohal.

— Srah ou Sras, *srah* est la forme réduite du sk. *saras*. Nous avons déjà examiné un exemple célèbre avec Srah Srang, *Srah sra'n* du groupe d'Angkor qui signifie « bassin (pour le) bain royal » (1^{re} Partie, § IV)

— Pradak, *Praṭāk* ប្រាតាក់ est la déformation du sk. *taṭāka*. L'épigraphie nous en offre des exemples :

— *Indrataṭāka* « le bassin de Indravarman », aujourd'hui desséché, où s'élève le monument de Loley;

— *Yaśodharataṭāka* « le bassin de Yaśovarman », actuel Baray oriental, en cambodgien Thnal Baray.

Ou quelques autres moins célèbres :

Kuṭitaṭāka (K. 382, C, 19);

Jayataṭāka (K. 908, B, 12);

Bhadreśvarataṭāka (K. 278, 22);

Taṭākacaraṇa = Jeṅ Vraḥ Travāṅ (K. 258, C, 50).

On ajoutera cette remarque que *taṭāka* a d'abord donné *t'ṭāka*, puis *tāka*. Les habitants ignoraient l'origine savante du mot mais voyaient bien qu'il s'agissait d'un bassin sacré. Ils rebâtissaient le nom en lui ajoutant la particule *braḥ* : on obtenait ainsi *Braḥ Ṭāk* [preāḥ da:k]. La première voyelle se neutralisait et on obtenait [pra]. Le *r* était toutefois conservé pour maintenir l'accent d'intensité. Et à partir de ce moment, on notait *Praṭāk* ⁽¹⁾.

Quant au nom de Rohal, il se rapporte aussi à un bassin mais il pose un problème plus complexe. *A priori*, mis à part le Rohal de Koh Ker (§ III, *h*), rien ne prouve le caractère sacré d'un bassin dénommé ainsi. Néanmoins, les toponymes Rohal présentent une localisation particulière, restreinte; et il est même curieux de constater qu'ils voisinent parfois avec Pradak ou Sras. Voici ce qu'on relève sur les cartes :

— Ph. Rohal (kh. Battambang, khum de Preas Net Preas). Ce village est voisin du Phum Pradak;

— Ph. Rohal (sur le Phnom Kulên, kh. Siemreap);

— Rohal (du Koh Ker, kh. Siemreap);

— Ph. Rohal (dans le Baray oriental, kh. Siemreap).

(1) Il nous paraît utile d'insister sur le caractère sacré de ces pièces d'eau *srah* et *praṭāk*, dont voici une illustration tirée du *Rāmakertī* (édition de l'Institut bouddhique, 1959, f. IX, p. 17 et suiv.). Lakṣmana étant blessé par Kumbhakān, Hanumān est chargé d'aller trouver des remèdes divins (*divya*) pour le sauver, à savoir des étamines de lotus (*kesar padum*), l'urine du taureau *usabhaṭṭaj* et l'eau du *nabataṭāk-mahā srah sra'n*. Le cambodgien emploie souvent ce procédé de redondance qui consiste à faire des composés appositifs avec des termes de même valeur sémantique ou de même consonance. Exemples :

bāk (y)-bec (sk. *vākya-vacana*);

kert(i)-jmoḥ (sk. *kīrti = khm. jmoḥ*) « réputation ».

Plus loin, le conteur reprend : « Lorsqu'il (Hanumān) arriva au *nabataṭāk-srah sri...* ». On retrouve la même équivalence *taṭāka//saras*. Quant à *srah sri*, il s'agit évidemment de *saras sri* « l'étang merveilleux ».

Ces quatre localités se trouvent au Nord du Tonlé Sap, autrement dit dans l'aire angkoriennne, site sacré. Le nom de Rohal n'est pas attesté ailleurs. C'est pour cette raison que j'étais tentée de le rapprocher sémantiquement de *srah* et *praṭāk* et même de lui trouver une origine savante. Je pensais au pâli *rahada* « étang, lac ». Or l'amuissement inévitable du *a* final de *rahada* aurait donné en cambodgien un mot de deux syllabes terminé par une occlusive dentale [rɔ:hat] qui n'a aucun rapport de mutation avec *l* final de *rohal*. Si l'on se tourne vers le siamois, on voit qu'il a gardé du pâli *rahada* le terme archaïque *rahad*, र्हह, [ra'hat] terminé également par une occlusive dentale. D'autre part, la terminologie angkoriennne savante remonte au sanskrit dont le mot équivalent au pâli *rahada* est *hrada*.

Il existe dans le lexique cambodgien un mot រៀល, *rahāl* [rɔ:ha:l] qui signifie « étendu, découvert » comme adjectif et « étendue d'eau » comme substantif. Le D. C. ajoute « qu'on le prononce parfois l'hal ». En d'autres termes, l'orthographe *lahāl* est permise, ce qui est tout à fait logique, car les syllabes *ra* et *la*, faute d'accentuation, se neutralisent. Le D. C. donne comme exemples d'expressions :

rahāl dīk « étendue d'eau » ;
rahāl pīn « étendue de beng » (= marécage).

Si nous retenons les termes de : étendue, eau, marécage, nous voyons qu'ils s'appliquent assez bien aux pièces d'eau partiellement marécageuses attenantes à ces lieux dénommés Rohal. Nous pouvons penser que ce toponyme est tiré du vocabulaire khmer et qu'il signifie « pièce d'eau ».

Mais il reste à expliquer la localisation restreinte de ce toponyme. Bastian notait dans son *Reise durch Kambodja* (p. 113) : « Sa-Song..., das Rahal genannt wird ». Sa-Song est la prononciation siamoise de *Srah sra'n* (vu plus haut). Donc il arrivait aux habitants d'appeler le bassin sacré de *Srah sra'n* tout simplement *rahāl*. Ce mot *rahāl* appartenait-il au seul parler provincial du Nord-Ouest? Ou bien avait-il jadis un sens sacré pour être employé seulement dans l'aire angkoriennne en concomitance avec *srah* et *praṭāk*? Ces questions sont pour le moment insolubles.

e. Angkor

C'est le résultat de la réduction du mot sk. *nagara* « cité, ville ». Ce mot formé de trois syllabes brèves ne pouvait se conserver intact en cambodgien, en vertu des lois phonétiques énoncées plus haut (1^{re} Partie, § IV)⁽¹⁾. On développera plus longuement ce sujet afin de voir les vicissitudes qu'a connues la forme du mot.

La dernière syllabe *ra* fut perdue la première, par la chute de *a*. C'est ainsi que, à partir du xvi^e siècle, dans les relations de voyage des Européens, nous ne voyons nulle part noté *ra*. Nous avons relevé : Angor, Angar, Angon, Angckoor, Onco... (cf. 1^{re} Partie, § III).

Jusque là la première syllabe semblait être conservée, mais elle était prononcée [aŋ]. Cela prouve qu'elle était fortement altérée et sans doute déjà reconstruite. L'ancien *na* non accentué perdait sa voyelle et on obtenait quelque chose comme *ngar*. Puis, le *n* était assimilé par *g* en *ni*, d'où *ngar*. Le groupe consonantique *ng* n'était pas réalisable phonologiquement (même en cambodgien moderne). D'où

(1) Voir aussi F. Martini, *Réduction des mots sanskrits...* ; F. Martini, compte rendu de *Angkor et le Cambodge*, de B.-P. Groslier, in *BSLP*, 1960.

la nécessité de refaire la première syllabe du mot et de l'attaquer par la glottale : *aṅgar*.

La forme sanskrite *nagara* नगरि prononcée [nə:kə:] ne se rencontre que dans deux cas :

Comme nom commun avec le sens de « contrée, pays » (cf. 2^e Partie, § I).

A notre connaissance, dans les toponymes Vat Nokor, *Vatt Nagar*, « la pagode de la cité, c'est-à-dire royale », vestige historique à l'Ouest de Kg Cham, et Banteay Prei Nokor (kh. Kg. Cham).

Partout ailleurs, on n'a plus que *'aṅgar*, អង្គរ écrit Angkor, par exemple Angkor Chey, *Nagar Jay* (= *jaya* sk.) [kh. Kampot].

1^o Les temples d'Angkor :

Il s'agit de Angkor Thom et Angkor Vat dont voici la signification :

- Angkor Thom, *Nagar Dham* (cité-grande) « la grande cité » ;
- Angkor Vat, *Nagar Vatt* (cité-monastère) « la cité monastère » (1).

Angkor Thom était capitale du Cambodge jusqu'au xv^e siècle. Elle fut fondée par Yaśovarman I^{er} à la fin du ix^e siècle et s'appelait *Yaśodharapura* ou *Sri Yaśodharapura*, d'après les inscriptions. Certainement, le peuple n'utilisait pas ce nom : à ses yeux, cette cité était le *Mahānagara* « la grande cité » [mə:ha:nə:kə:], nom qui s'est conservé à travers toutes les inscriptions.

Angkor Vat était l'œuvre de Sūryavarman II (début du xii^e siècle), souverain viṣṇouite dont le nom posthume était *Paramaviṣṇuloka*. On ne trouve pas de nom contemporain attesté. Mais M. Groslier pensait que Angkor Vat était à ce moment-là *Brah̄ Nagar* « la cité ».

En 1431, se plaça le sac d'Angkor par les Siamois, ce qui déclencha l'abandon de la capitale au profit des sites plus méridionaux c'est-à-dire plus éloignés des Siamois.

Au xvi^e siècle, il y eut un retour éphémère des rois vers les anciennes capitales. Et Angkor Vat devint sous Satha un temple bouddhique.

Ainsi, du xvi^e jusqu'au milieu du xix^e siècle (date de la redécouverte de Angkor par les Européens), Angkor était délaissé. C'est là où la légende entre en scène, bâtissant des histoires merveilleuses autour de ces monuments. Les versions en furent recueillies par A. Bastian (2) et par F. Garnier (3) : c'est à travers elles que nous pouvons comprendre les autres noms d'Angkor.

Nous avons donné le début de la légende au sujet du nom de *Gok Dhlak* (2^e Partie, § II, c, 2). Indra avait fait bâtir par l'architecte divin *Viśvakarman* la cité de *Indapaṭṭhapurī* pour son fils *Ketumālā*. Le fils de ce dernier reçut la visite de *Buddhaghosa* venu de Ceylan avec les textes du *Tipiṭaka* et lui fit cadeau de *Brah̄ Nagar* qui devint alors *Nagaravatt* « la cité-monastère ». Cette légende, cependant, n'a pas entièrement effacé le souvenir du fondateur d'Angkor Vat, car les habitants à l'époque moderne appelaient ce temple *Brah̄ Viṣṇulok* (de *Paramaviṣṇuloka*).

(1) Aymonier qui connaissait bien le cambodgien a néanmoins commis une erreur à ce sujet en posant *Nagar Vatt* = *Vatt Nagar* « la pagode de la cité », dans *Le Cambodge*, t. III, chap. v.

(2) A. Bastian, *Die Völker...*, t. I.

(3) F. Garnier, *Voyage d'exploration...*, t. I.

Cette digression est nécessaire pour comprendre les noms successifs de l'ancienne capitale. En effet, que trouvons-nous à l'époque moderne? Dans une inscription de 1632 ⁽¹⁾, les deux anciennes cités étaient appelées *Mahānagara* ម្កាងធំ, l'une *Śrī (Ya)sodharapravara* ស្រី(យ)សុដរវរា, l'autre *Viṣṇuloka* វិស្ណុលោក. Il en est de même dans les autres inscriptions modernes :

— Angkor Thom appelé *Mahānagara* ou *Indraprasthapurī* dont voici les formes attestées : Indrapraṣṭha, Indipatha, Indriprāsa, Indipaṭṭha;

— Angkor Vat : *Brah̄ Viṣṇuloka*.

Deux fois, il est noté à la place *Aṅgaravātra*, et *Nagaravāta* c'est-à-dire Angkor Vat. Remarque très importante : que ce soit l'un ou l'autre nom, le monument d'Angkor Vat était considéré par les habitants comme un sanctuaire : viṣṇouite ou bouddhique.

Après les inscriptions, passons aux notes des voyageurs du XIX^e siècle.

A. Bastian note ⁽²⁾ *Nakhon Vat* « city of monasteries » (*Nakhon* est la forme siamoise de *nagara*). Le « of » de son explication est de trop, puisque c'est la « cité-monastère ». Il rappelait la légende que nous connaissons (voir ci-dessus) et ajoutait que la résidence royale était *Inthapataburi* (prononciation siamoise de *Indapaṭṭhapurī*) appelée aussi *Nakhon Luang* ou *Nakhon Tom*. Le mot siamois *luang*, *hluan* = khm. tom, *dham* « grand ». Ainsi, lors de son passage, les Siamois disaient Angkor Thom mais le prononçaient à la siamoise.

F. Garnier relève dans les sâtras (« traités, ouvrages écrits en général ») laotiens et siamois les désignations suivantes de Angkor : *Nakhon Luang* et *Inthapat Nakhon* ⁽³⁾.

Moura fait remarquer ⁽⁴⁾ que la monnaie frappée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle était une pièce dont l'une des faces portait un hamsa et l'autre un monument à côté duquel on lisait *Crung Kampuchea* (= *Kruñ Kambujā*) et *Inteapat* (= *Indapaṭṭha*).

Tous ces noms d'origine différente étaient donc bien connus des habitants jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle. Actuellement ils sommeillent dans les inscriptions et manuscrits et on ne connaît plus que : Angkor Thom « la grande cité » et Angkor Vat « la cité-monastère ».

2° *Angkorborei* :

Ce nom est formé de deux termes sanskrits *nagara*, *angkor* et *purī*, *borei* qui ont la même signification d'où « ville-ville ». Devant cette bizarrerie, on serait tenté de voir dans le premier élément *angkor* la déformation d'un autre mot, notamment de *maṅgala* prononcé [muŋk^ool]. Le rapprochement est dû à la présence du groupe articulaire commun [ŋk]. D'autre part, il existe effectivement une

⁽¹⁾ *IMA*, n° 16.

⁽²⁾ A. Bastian, *A visit to the ruined cities and buildings of Cambodgia*, in *Jour. of the Roy. Geogr. Soc.*, vol. 35, London, 1865.

⁽³⁾ F. Garnier, *Chronique royale du Cambodge*, in *JA*, octobre-décembre 1871 et août-septembre 1872.

⁽⁴⁾ J. Moura, *Le royaume du Cambodge*.

ville du Nord-Ouest qui s'appelle Mongkolborei (kh. Battambang), *Maṅgalapuri* « la ville bienheureuse », nom bénéfique qui ne pose aucun problème ⁽¹⁾.

La solution est peut-être à rechercher dans l'ancien nom *Naravarānagara* « la ville des meilleurs des hommes » (G. Cœdès). *Naravara* que les Khmers ne comprennent pas ⁽²⁾ aurait pu être oublié. Il ne restait plus dès lors que *nagara*, *angkor*, auquel on ajoutait *borei*, *purī*, affixe très courant des noms de villes.

On peut noter d'autre part la remarque que ce « signifié » bizarre n'est pas spécial à la toponymie khmère ⁽³⁾. Dans ce cas, il faut évoquer une nuance sémantique entre *nagar* et *purī* en cambodgien. *Nagar* ou *'aṅgar* est « la résidence royale » par excellence, « la capitale ». Le peuple ignorait le nom sanskrit *Naravarānagara*, de même que plus tard il n'assimilait pas *Śrī Yaśodharapura* (cf. les temples d'Angkor). Pour lui, c'était le *'aṅgar* et à ce terme on ajoutait *purī* [bo:re] déterminant qui signifie « ville » en général et qui est substitué parfois par *pura* [bo:] (cf. 1^{re} Partie, § VII, b, 2^o) ⁽⁴⁾.

f. *Srey Santhor*.

C'est le nom de la capitale khmère fondée au xv^e siècle après le premier abandon d'Angkor, nom qui est un véritable objet de controverse. Cette capitale éphémère fut abandonnée à la fin du xvi^e siècle. Actuellement, il n'y a plus aucune trace en dehors des trois toponymes suivants, rencontrés aux confins de trois khet :

Srey Santhor (kh. Kg Cham);
Phum Sithor (kh. Kandal);
Sithor Kandal (kh. Prey Veng) « Sithor du milieu ».

Ces trois localités correspondent sans doute à celles que A. Leclère a noté dans son *Histoire du Cambodge* ⁽⁵⁾ :

Sithorchhvêng « Sithor de gauche »;
Sithorsdam « Sithor de droite »;
Sithor kandal « Sithor du milieu ».

(Exemple d'un même nom auquel sont affixés des déterminants divers).

En tant que telle, cette capitale historique est oubliée chez les habitants, mais son nom survit entouré de pâles légendes qui sont à l'origine de l'étymologie populaire du nom et dont il faut quand même dire quelques mots.

On a examiné (1^{re} Partie, § VI) le problème du mot Srey [sre], aboutissement en cambodgien de deux mots sanskrits *śrī* « gloire » et *strī* « femme ». *Śrī* est tout à fait perdu, supplanté depuis longtemps par le pâli *sirī* [sire]. Dans le nom de Srey Santhor [sre] sânt^ho), les habitants ont donné à Srey le sens de « femme », d'où des légendes décousues ayant pour objet principal une certaine princesse. Aymonier ⁽⁶⁾ avait entendu parler d'une princesse cachée à cet endroit. Moi-même, j'ai relevé dans un manuel d'histoire actuellement en usage, cette remarque de

(1) La localité de Mongkolborei remonte peut-être au *sruk Maṅgalapura* mentionné dans l'inscription de Vat Baset (K. 205, IC, III), datée de 958 çaka]?

(2) Suggestion due à M. Boisselier.

(3) De l'avis de M. Martini.

(4) Les vocables de *pura* et *purī* au Cambodge ne s'appliquaient pas nécessairement à des « cités » d'une certaine importance mais à tous genres de localités.

(5) A. Leclère, *Histoire du Cambodge*, livre II, chap. III.

(6) E. Aymonier, *Le Cambodge*, t. 1, chap. XII.

l'auteur : Srey Santhor (ស្រីសង្ក) est la déformation de Srey Sa Chor (ស្រីសឡ) (srej sɑ: ɕʰɑ:) (femme blanche-se tenir) « le séjour de la dame blanche ». Cette référence n'a rien de scientifique, mais elle nous montre :

— que l'étymologie populaire est très aventureuse;

— que, au point de vue phonétique, l'alternance des consonnes est chose courante. Il n'y a aucune difficulté à accepter [sɑ:ɕʰɑ:] à la place de [sɑntʰɑ:] : alternance palatale/dentale, et [sɑ] n'étant en outre qu'une forme affaiblie de [sɑn] à la suite de la neutralisation.

Reste à consulter les documents historiques. M. Groslier ⁽¹⁾ a esquissé une étude étymologique, en s'appuyant sur des remarques de M. Cœdès et sur les transcriptions européennes du nom du XVI^e siècle : Sistor, Siristol. Srey Santhor, *Srī Sandhara* dérive de *Śrī Yaśodhara* (on trouve la forme tronquée de *Srī Sodhara* dans une inscription moderne).

Or, M. Martini ⁽²⁾ faisait remarquer que « la présence de la nasale empêche de faire venir Srei Santhor (*srī sandhar*) et *Śrī Yaśodhara*. Il propose de voir dans *sandhar* plutôt *sundara* sk. « plaisant, beau ». La substitution de *sun-* par *san-* n'a rien de particulier, résultant de la neutralisation de la première syllabe non accentuée, et celle de *d* par *dh* est fréquente en cambodgien.

Le D.C. explique *sandhara* de la manière suivante. Cet « adjectif » dériverait de *saṃ DHAR*, ayant le sens de « qui soutient, qui retient ». Or, *saṃdhara* n'est pas attesté dans les dictionnaires sanskrits. Le D.C. ajoute : « ou bien (ce mot) provient de la m. (magadhabhāsā) *sundara* ' beau, noble ', rejoignant ainsi l'interprétation de M. Martini.

Cette dernière thèse paraît plus vraisemblable car le mot *sundara* est très familier aux Cambodgiens. Dans la langue du *Rāmakerti*, on le rencontre sous la forme de *sundar* ou *sundhar*. Il a donné beaucoup de mots dans le vocabulaire moderne tels que *sundarakathā* « discours », *sundarī* « belle femme ». Et dans les noms de personnes, on le trouve avec une quantité de variantes : pour les hommes Santhor, Santhan, pour les femmes Sunnary (provenant de *sunārī* ou du substantif *sundarī*).

g. *Sisophon* ស៊ីស៊ីវណ្ណ

C'est une localité qui se trouve au Nord-Ouest (Kh. Battambang), pas loin de la frontière thaïlandaise. D'après les témoignages des voyageurs du XIX^e siècle, c'était un village dénommé jadis Phum Svay « village des manguiers » ou Phum Ta Svay « village du grand-père Svay » (le mot *svāy* « manguiers » est un nom propre fréquent à la campagne). Il fut débaptisé par les occupants siamois qui lui attribuèrent le nom de Sisophon, *Śrī Śobhana*. *Śrī* est prononcé en siamois [si:]; et le sanskrit *śobhana* signifie « beau, brillant, glorieux ». Sisophon, *Śrī Śobhana* est « la brillante, la glorieuse ». L'ancien nom est perpétué par celui d'une colline proche de Sisophon, appelée Phnom Svay « la colline de Svay ou des manguiers » ⁽³⁾.

(1) B.-P. Groslier, *ouv. cit.*, p. 99-100.

(2) F. Martini, compte rendu de l'ouvrage précédent, cité.

(3) Cette localité est souvent appelée Svay-Sisophon par les habitants. M. Cœdès nous a signalé que les Siamois faisaient de même.

h. *Koh Ker*

C'est un monument dans le kh. Kg. Thom qui remonte au début du x^e siècle, désigné dans les inscriptions par le nom de *Chok Gargyar* « le bosquet des koki » (koki = arbre *Hopea odorata*). Cette étymologie est solidement prouvée par l'épigraphie. Mais ce toponyme est un cas étrange d'altération morphologique et par suite sémantique d'un mot.

Koh Ker se prononce actuellement :

- soit [kaḥ kae:], *Koh Kae* « île de... » (le mot *kae* n'a pas de sens);
- soit [kaḥ ke:], *Koh Kīrti* « île de Gloire ».

Il ne reste plus rien de l'ancien *gargyar* prononcé [kɔ:ki], le nom de l'arbre. Et l'on ne peut s'expliquer le passage de [ki:] à [kae:] ou [ke:] dans la deuxième syllabe accentuée.

Si nous consultons les relations des voyageurs du xix^e siècle, nous pouvons relever d'autres transcriptions du nom qui dénotent d'autres formes de prononciation. Harmand ⁽¹⁾ écrivait Kakèh [kəkəḥ] qui n'a aucun sens en dehors de « gratter », et il ajoutait qu'il avait entendu une autre interprétation : Câteo [koḥ kae:v] « île de cristal ». F. Garnier ⁽²⁾ notait Caker, sans autre commentaire.

Dans les manuels d'histoire cambodgiens des années 1920-1930, on trouve écrit en khmer កោះកែវ *Gok khae* [ko^uk khae:] qui ne semble avoir aucun sens, « tertre-lune ».

Ces nombreuses transcriptions montrent un oubli réel par les habitants de l'origine première du nom, oubli qui serait total sans le secours de l'épigraphie. On prononçait le nom comme on voulait. Quant à la forme actuelle, elle est maintenue à Koh Ker « île de Gloire ».

i. *Pursat* (cf. Introduction)

C'est un exemple de transcription défectueuse, car le nom se prononce [po^usat] : on attendait plutôt Posat!

C'est également l'exemple d'un nom légendaire, et deux légendes courent sur cette ville située à l'Ouest du Tonlé Sap, sur un de ses affluents :

— la première légende est perdue, mais on sait qu'il s'agissait du *Bodhisattva* comme personnage principal. Bodhisattva se prononce [po^uthisat] ou simplement [po^usat]. Au xiii^e siècle, Tcheou-Ta-kouan ⁽³⁾ y fit allusion dans ses mémoires en notant « le village du Bouddha »;

— la deuxième fait allusion à un arbre appelé *bodhi*, [po^u] en cambodgien, « *Ficus religiosa*, arbre de la bodhi », qu'on voyait « flotter » វត្តរាជ *rasā't* miraculeusement en sens inverse du courant de l'actuelle rivière de Pursat. Les habitants frappés par ce fait merveilleux arrêtaient le tronc d'arbre et le replantèrent au village qui devint alors le village de *Bodhi rasā't* « l'arbre bodhi (qui) flottait ». *Ra*

⁽¹⁾ Harmand, *Notes de voyage en Indochine...*, p. 330-363.

⁽²⁾ F. Garnier, *Voyages d'exploration...*, t. I, chap. vii.

⁽³⁾ P. Pelliot, *Mémoires sur les coutumes...*

étant la première syllabe du mot *rasā't*, en s'affaiblissant, finit par disparaître et on n'a plus que *Bodhi sāt* [po^usat]. Cette version légendaire fut recueillie par Bastian. L'Institut bouddhique semble aussi la préférer à la première, puisque le D.C. en quelques mots rend compte de la légende de l'arbre *bodhi* et impose l'orthographe de *Bodhi sāt* ព្រះធីសាត៍ pour Pursat, au lieu de *Bodhisattva*.

j. *Oudong*

Oudong est un ancien site de capitale situé à une trentaine de kilomètres au Nord de Phnom-Penh. Il est attesté dès le xvi^e siècle, mais ne servit vraiment de capitale qu'au xix^e siècle. C'est *Uttuṅga* superlatif qui signifie « haut, qui domine ». C'est un nom savant créé par des lettrés et dont le sens échappait au peuple, car d'après les notes des voyageurs, les habitants prenaient l'habitude de dire Oudong Mean Chei, *Uttuṅ mān jay*. *Mān* signifie « avoir, posséder, être pourvu de » et *iaya* sk. est « victoire », ce qui donne « Uttuṅga la victorieuse ». Bastian note ce nom, toujours d'après le siamois ⁽¹⁾ : Udon mi xai. Mi xai est la traduction littérale de *mān jay* cambodgien « pourvu de victoire ».

Ce nom de *Uttuṅga mān jay* n'est plus qu'un souvenir dans la mémoire des habitants. Il ne reste de l'ancienne capitale que quelques vestiges historiques et un village appelé prosaïquement Phsar Oudong, *Phsār Uttuṅ* « le marché d'Oudong » ou « Oudong-marché » (*phsār* étant un lointain écho du *bazar* persan) ⁽²⁾.

k. *Phteah*

Dans le khet Pursat, à l'Ouest du Tonlé Sap, un certain nombre de villages s'appellent Phteah, *Phdah* ផ្ទះ. Ce mot signifie actuellement « la demeure » et pas autre chose. Il est attesté dans les inscriptions sous la forme *padah* avec le même sens. Or, on est en droit de rapprocher ce mot de deux syllabes du sk. *pada*. Les lois de mutation phonétique le permettent (cf. 1^{re} Partie, § IV) : adjonction d'un visarga final ou, en d'autres termes, le mot sk. est emprunté par le cambodgien sous la forme du nominatif au lieu du thème nu selon la règle générale (> *padah*) ⁽³⁾; amuïssement de la première voyelle *a* non accentuée (> *pdah*); enfin insertion d'un « coussinet » sous forme de [h] dans le groupe *pd* (> *phdah*).

Au point de vue sémantique, le problème est plus complexe. Le mot sk. *pada* a donné en cambodgien un substantif *pad*, បាត [bat] (par chute du *a* final), dont voici les sens attestés et reconnus par le D. C. « moyen, cause, place, garde, partie,

⁽¹⁾ A. Bastian, *Die Völker des...*, t. IV, p. 41.

⁽²⁾ M. Damais pense que *phsār* est d'origine indonésienne (*pasar* « marché »).

⁽³⁾ Les cas d'emprunt au sanskrit sous la forme du nominatif, bien que rares, existent effectivement. La désinence *s* des thèmes nominaux en *-a* est notée en khmer par le *visarga*, lequel se réalise, selon les cas, comme occlusion glottale (ex. : *dhuraḥ* [t^hura'] < sk. *dhura* « brancard, fardeau », mais en khm. « occupation, affaire ») ou comme aspiration (ex. : *byuḥ* [p^hjuḥ] « tempête » < sk. *vāyu* « vent, dieu du vent »).

On peut citer d'autres formes plus insolites, à savoir des mots empruntés au sanskrit de longue date, thèmes sk. en *-a* passés en vx. khm. en *-e*, cette dernière voyelle ayant donné khm. mod. *-oe* ou bien *-ae*. Exemples :

sk. *kula* « famille » > vx. khm. *kule* > khm. mod. *kloe* « ami » ;
 sk. *sama* « égal » > vx. khm. *same* > khm. mod. *smoe* ;
 sk. *sarva* « tout » > vx. khm. *sarve* > khm. mod. *sārboe* ;
 sk. *phala* « fruit » > vx. khm. *phle* > khm. mod. *phlae*.

pied, empreinte, voie, caractère, trait, mélodie». Le sens de « demeure » du sk. *pada* n'est pas connu dans khm. *pad*. De là on peut se poser ces questions :

— les deux formes khm. du sk. *pada* (forme savante : *pad*; forme populaire : *phdaḥ*) se seraient-elles partagé les sens du mot sanskrit ?

— ou bien *phdaḥ* khm. avait-il jadis plusieurs sens comme le doublet savant ? Dans ce cas, on pourrait attribuer au toponyme actuel Phteah les sens de « place, voie ou empreinte », ce qui serait aussi acceptable que « demeure », sinon plus.

Il est encore trop prématuré pour conclure, car il nous faudra d'autres documents et surtout le secours de la philologie.

IV. LA VILLE DE PHNOM-PENH

Au xv^e siècle, en abandonnant Angkor, les souverains cherchaient des sites plus méridionaux pour des raisons de sécurité (§ III, e). Au cours de cet exode, d'autres capitales furent fondées, dont l'une se trouvait juste à l'endroit où le Mékong se divise en quatre bras : c'est le site du futur Phnom-Penh (moitié du xv^e siècle). Toutefois, celui-ci ne devint capitale permanente qu'à partir du xix^e siècle.

a. Les noms de Phnom-Penh

Phnom-Penh, *Bhnaṃ Beñ* est formé de deux mots *bhnaṃ* « colline, montagne » et *beñ* « plein ». L'adjectif *beñ* qui signifie en outre « rempli de, abondant, prospère », est également employé comme nom propre. Ce double emploi va expliquer les deux sens qu'on prétend donner au nom de la capitale.

Le premier est celui de « montagne (de) l'abondance ». Il n'est guère admis actuellement. Mais, il faut croire qu'il était bien connu, puisque les voyageurs l'ont rapporté, par exemple le P. Bouillevaux ⁽¹⁾ qui écrivait : Phnompenh « montagne d'abondance ».

Le deuxième sens est celui de la Chronique du Cambodge ⁽²⁾ (rédigée au xix^e siècle et qui relate les événements à partir du xiv^e siècle). Le roi Ponhea Yat, *Bañā Yat*, nommé aussi Soryopor, *Sūryavarman* [so:ryo^up^oα], chassé par les inondations de la région de Srey Santhor, *Śri Sundara*, vint s'installer aux Quatre-Bras, sur la rive occidentale du Tonlé Sap, où se trouvait une petite bourgade du nom de *Bhnaṃ tūn Beñ* « colline de la grand-mère Penh ». Jadis, à cet endroit, dit la légende, une vieille dame riche nommée Penh, *Beñ*, vit un jour un bel arbre flottant à la dérive dans le fleuve. Elle le fit ramener au village et découvrit dans le tronc de l'arbre quatre statues du Buddha. Elle fit exhausser un monticule (ou *bhnaṃ*) au village et y fit bâtir un sanctuaire pour déposer ces statues. D'où le nom de *Bhnaṃ Tūn Beñ* ou *Bhnaṃ Beñ* « le Phnom de Penh ».

Cette légende de l'arbre qui flotte ne paraît guère originale. Nous en avons vu une semblable à propos de Pursat (§ III, i). Sans doute en existe-t-il d'autres dans l'étymologie des localités de moindre importance, mais elle est officiellement reconnue, pour expliquer les origines de Phnom-Penh.

Cette capitale est aussi dénommée, dans le style orné, *Ti krung Chatomuk*, *Dī kruñ Caturmukha*. Le mot *dī-kruñ* est khmer « ville, cité ». *Caturmukha* sk.

(1) C. E. Bouillevaux, *Voyage dans l'Indochine...*, chap. v.

(2) G. Cœdès, *La fondation de Phnom-Penh au xv^e siècle, d'après la Chronique cambodgienne*, BEFEO, XIII, 1913, p. 6.

« qui a quatre faces » est la personnification du Mékong qui se divise en quatre bras. *Caturmukha* est traduite par les Français par l'expression « les Quatre-Bras ».

Si nous consultons les documents portugais et espagnols, nous voyons la ville désignée par des noms de : Xodermuc, Churdumuco, Chordemuch... Les Hollandais, d'après Cabaton, appelaient la ville Phonombingh.

Nous pouvons penser qu'il y a eu double dénomination de la ville, comme pour d'autres localités. Le nom savant est *Caturmukha* et le nom populaire est *Bhnam Beñ*, et tous les deux se sont conservés jusqu'à l'heure actuelle.

b. Les quartiers et les artères de Phnom-Penh

C'est dans un site marécageux que la ville prit naissance, sur la rive occidentale du Tonlé Sap, sur un bourrelet alluvial à l'Ouest duquel s'étendaient des marais ou beng, *piñ*. Ces beng sont les déversoirs du trop-plein du fleuve, au milieu desquels émergeaient des tertres ou *duol*. Avec l'extension de la ville, il a fallu remblayer ces marais. Les travaux ont duré des siècles et continuent encore de nos jours, car la ville pousse maintenant vers l'Ouest. Le souvenir de l'ancien site se retrouve dans les noms des anciens quartiers de Phnom-Penh :

- Beng Kâk, *Piñ Ka'k* « marais des roseaux »;
- Beng Kengkang, *Piñ Keñkañ* « marais du *keñkañ* » (soit un oiseau du genre toucan, soit un serpent de légende);
- Beng Reang, *Piñ rāṃñ* « marais desséché »;
- Beng Decho, *Piñ Tejo*, du nom du mandarin chargé des travaux de remblaiement et dont le titre était *Tejo Śrī*;
- Tuk Laak, *Dik la'a'k* « eaux troubles »;
- Tuol Preah Srei, *Duol braḥ śrī* « tertre du Seigneur Glorieux ».

Sur l'ancienne colline, on bâtit un grand *caitya* et une pagode qui fut nommée Vat Phnom, *Vatt Bhnaṃ* « la pagode de la butte », nom qui finit par désigner la butte elle-même, symbole de la capitale.

Très tôt, alors que les demeures n'étaient que des cases égaillées autour de la résidence royale, furent construites des pagodes dont voici les principales :

- Vat kah, *Vatt Koh* « la pagode de l'île » (= construite sur une butte qui émergeait des marais);
- Vat Langka, *Vatt Lañkā* (*Lañkā* est le nom de Ceylan);
- Vat Unalom, *Vatt Uṇṇālom*. Le mot *uṇṇāloṃa* p. signifie « un poil de *uṇṇa* » (c'est-à-dire la touffe de poils qui marque le front du Bouddha);
- Vat Khpop Ta Yang, « pagode du ruisseau du grand-père *Yañ* ».

Les deux dernières sont les plus importantes de tout le pays. La pagode *Uṇṇālom* est le siège de la secte *Mahānikāy*. Le nom pâli formé de quatre syllabes fut de bonne heure altéré par la prononciation populaire. Le peuple nommait cette pagode *Braḥ Lom* « le saint poil », [preaḥ lo^m]. Sous l'effet de la neutralisation, [preaḥ] devient [pra] ou [pɾa] : on écrit toujours *Uṇṇālom* mais on dit la pagode Pralom ou Palom (cf. Pradak pour *taṭāka*, § III, d).

La pagode Khpop Ta Yang fut débaptisée au milieu du XIX^e siècle lors de la réforme du bouddhisme introduite du Siam. La nouvelle secte réformée fut appelée *Dhammayutti*, on lui choisit comme siège la pagode Khpop Ta Yang qui devint *Vatt Padumavatī* « la pagode aux lotus », prononcé [bo:tūmvadej] ou tout simplement [bo:tūm].

L'année 1953 marque le début d'une extension vertigineuse de la ville, extension accompagnée d'un bouleversement dans les noms. Les rues, qui, sous l'administration française, étaient désignées par les termes de rues, boulevards..., et baptisées en majorité de noms français, reçurent dès lors des noms cambodgiens. Le mot « rue » se dit en khmer *phlūv*. On a préféré créer un terme générique savant *vīthī* [vit^hej], transcrit en français par vithei, dont on tire divers composés savants : *mahāvīthī* « boulevard », *rukkhavīthī* « avenue », *tīravīthī* « quai ».

Quant aux nouveaux noms de baptême, on les tira des personnages ou des localités célèbres du passé et du présent, dont voici quelques exemples caractéristiques :

Vīthī Jayavarman VII;

Rukkhavīthī Braḥ Sihanu (avenue Sihanouk);

Rukkhavīthī Tūn Beñ (avenue grand-mère Penh);

Rukkhavīthī Kramuon Sa (*Kramuon Sa* est l'ancien nom de Rachgia, ville actuelle du Sud-Vietnam);

Vīthī Trasa'k Pa'aem (*Trasa'k Pa'aem* « concombre sucré » est le nom d'un roi légendaire qui, dans sa jeunesse, était un jardinier, célèbre par ses concombres au goût exquis).

Enfin, l'extension de la capitale est marquée en ce moment par la création de nouveaux quartiers à l'Ouest, sur l'emplacement d'autres marais, que l'on groupe déjà sous le nom de Phnom-Penh Thmei, *Bhnaṃ Beñ thmi* « Phnom-Penh nouveau » que les Européens appelleraient peut-être un jour, qui sait, New-Phnom-Penh!

c. La pointe de Chroy Changva

Elle se trouve à la confluence des Quatre-Bras, entre le Mékong et le Tonlé Sap et fait partie de l'agglomération de Phnom-Penh. Sa population est faite surtout de Cham et de descendants des Malais et Javanais, tous musulmans, qui s'y sont implantés depuis des siècles et dont le genre de vie principal est la pêche.

Le mot Chroy, *jroy*, nous l'avons vu (§ III, c, 3), ne pose aucun problème. Il désigne une partie de terre qui s'avance dans l'eau, d'où le sens de « cap, promontoire, presque île, pointe... ».

Mais le mot Changva, écrit actuellement *cañvā* appellerait la controverse et mériterait que l'on s'y arrête. Si l'on demande aux habitants le sens de *cañvā*, on obtient l'une ou l'autre de ces deux réponses : c'est soit un petit poisson du genre « ablette », soit un « aviron ». En effet, les deux mots cambodgiens *cañvā* « ablette » et *cravā* « aviron » se prononcent de la même façon [c̄a:va:], à la suite du phénomène de neutralisation de la première syllabe. Ces explications semblaient satisfaire beaucoup de gens, car elles sont en conformité avec le genre de vie de la population de Chroy Changva.

Il existe une autre thèse ⁽¹⁾ basée sur une étude de la structure même du mot *cañvā*. Les Cham-Malais-Javanais étaient longtemps appelés par les Cambodgiens *Cām-Jvā* [c̄a:m c̄^hvi:e] (actuellement on dit simplement *cām*, voir § III, c, 3). Le deuxième membre du composé, *jvā*, n'est autre que le mot *Java*. M. Martini proposait de voir dans *cañvā* un dérivé de *jvā*, obtenu par infixation nasale (*c-añ-vā*). Chroy Changva serait donc « la pointe des *Jvā* » (*Jvā* = Cham-Malais-Javanais).

⁽¹⁾ F. Martini, *Notes d'étymologie khmère*, in *Bull. de la Soc. des ét. indoch.*, t. XXVI, 1951, p. 219-223.

Cette thèse est fort intéressante, car elle met l'accent sur un procédé de dérivation morphologique typique du khmer et dont les exemples sont très nombreux. En voici deux :

— Samrê, *saṃrae*, nom d'une tribu primitive môn-khmère dans le Nord, provient du khmer *srae* « rizière ». Le nom de Samrê est un dérivé par infixation *s-aṃ-rae* « hommes de la rizière »;

— *kaṃṇāb(y)* « poème » vient de *kāby*, កាប៊ី [ka:p] « qui rime », qui n'est autre que le sanskrit *kāvya*.

Donc, rien ne nous empêche de penser *Jroy Cañvā* « la pointe des *Jvā* », de même que Kg. Cham, *Kamba'n Cām*, est « le port des Cham », de même qu'en France il y a « une Normandie à cause des Normands » (F. Martini).

CONCLUSION

Au cours de cette étude nous avons dégagé les principaux aspects de la toponymie khmère et souligné les possibilités de recherches dans ce domaine. Si le présent travail comporte des lacunes, cela est dû au souci de ne pas bâtir prématurément des hypothèses sur des fondements peu solides, du fait de la déficience des sources, de l'insuffisance et même de la défectuosité des moyens de travail. Les renseignements tirés de l'archéologie, de l'histoire et de la géographie, tout en rendant de grands services, ne sauraient suffire pour combler les lacunes des données linguistiques.

Dans la Première Partie, nous avons analysé quelques problèmes linguistiques, à savoir : l'assourdissement des occlusives en khmer, l'instabilité des phonèmes palatals et l'accentuation syllabique, trois problèmes d'une importance capitale pour la phonologie, dont l'examen est nécessaire pour comprendre l'évolution des toponymes et leurs formes actuelles. De ce fait même, nous n'avons fait que les effleurer pour notre sujet : ils mériteraient d'être l'objet des études particulières basées sur tous les documents écrits depuis le VII^e jusqu'au XX^e siècle.

Étant donné la primeur du sujet, nous avons choisi de limiter l'analyse des toponymes à ceux du Cambodge actuel. En fait, une étude complète devrait englober tous les anciens toponymes attestés dans les inscriptions ainsi que les noms de lieux khmers plus ou moins bien conservés en territoire siamois et vietnamien. Or, pour réaliser une entreprise aussi vaste, nous manquons dans l'immédiat des moyens suffisants.

Mais déjà, nous pouvons conclure à l'immense intérêt qu'offre la toponymie. En dépit des données incomplètes, nous avons pu examiner plusieurs problèmes suscités par les noms, expliquer la plupart d'entre eux, ce qui représente une contribution certaine à la linguistique et même à l'ethnologie.

La présente étude a révélé :

— un certain nombre de mots disparus du lexique khmer tels que *taṭāka* (*praṭāk*), *thpal* « bosquet d'arbres », *stuk* et *chok* « bosquet » ou « pièce d'eau » ou « tertre », *sthala* et *sthali* « éminence »;

— les anciennes significations d'autres mots encore en usage : *aṅga* « liṅga », *kruṅ* « roi », *chmār* « petit », *tpūṅ* « tête », *danle* « vaste étendue d'eau », *phnūr* « tertre », *bhnaṃ* « sanctuaire », *ruṅ* « grand »;

— des concordances phonétiques et lexicales entre le khmer et le vietnamien, donc une orientation possible des recherches dans ce domaine pour arriver à une connaissance plus approfondie du substrat môn-khmer;

— un hiatus réel et constant entre deux traditions au Cambodge, l'une savante et l'autre populaire, et des traditions locales dans le domaine linguistique même.

Dans la toponymie, si paradoxal que cela paraisse, de grands espoirs sont permis du fait même de la déficience des sources. On peut attendre beaucoup des enquêtes linguistiques chez tous les peuples môn-khmers et d'une étude comparative de leurs langues. La liste des documents épigraphiques est loin d'être close. Il n'est donc pas chimérique d'espérer que la philologie khmère naîtra un jour avec le dépouillement linguistique des textes épigraphiques et des manuscrits modernes. Elle ouvrira

la voie à la diachronie et, dans ce sens, on arrivera également à restituer la prononciation du vieux-khmer et à opérer la jonction avec le cambodgien moderne.

Ces entreprises exigeront des années de recherches. Mais qu'il nous soit permis d'exprimer le souhait que des chercheurs, désireux de contribuer à l'élargissement des études khmères, se laisseront convaincre de l'intérêt de ce sujet et que le progrès des recherches, dans le domaine du khmer, nous permettra de reprendre plus tard certains problèmes afin de combler petit à petit les lacunes du présent.

PARIS. Mars 1965.

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages généraux :

- H. Azemar. — *Dictionnaire stieng*, Saïgon, 1887.
- Barth. — « Inscriptions sanskrites du Cambodge », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques*, Paris, 1885.
- Böthlingk & Roth. — *Sanskrit Wörterbuch*, Saint-Petersburg, 7 vol., 1855-1875.
- Childers. — *A dictionary of the Pali Language*, London, 1875.
- G. Cœdès. — *Inscriptions du Cambodge*, 8 vol., 1937-1966.
- G. Cœdès. — *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, nouvelle édition, Paris, 1964.
- G. Cœdès. — *Les peuples de la péninsule indochinoise*, Paris, 1962.
- X. Dourisboure. — *Dictionnaire bahnar-français*, Hong-Kong, 1889.
- J. Dournes. — *Dictionnaire sré (köho)-français*, Saïgon, 1950.
- J. Guesdon. — *Dictionnaire cambodgien-français*, 2 vol., Paris, 1930.
- P. Guilleminet et J. Albery. — *Dictionnaire bahnar-français*, E.F.E.O., vol. XL, 2 vol., 1959-1963.
- « Inscriptions modernes d'Angkor » (en cambodgien), *Ganthamâlâ*, vol. VIII, Phnom-Penh, 1958.
- G. B. MacFarland. — *Thai-English Dictionary*, 4^e édition, 1960, Standford, California.
- G. Maspero. — *Grammaire de la langue khmère* (cambodgien), Paris, 1915.
- A. Meillet & M. Cohen. — *Les langues du monde*, Paris, 1924 et 1952.
- M. Monier-Williams. — *A Sanskrit-English Dictionary*, Oxford, 1960.
- The Pali Text Society's. — *Pali-English Dictionary*, edited by T.W. Rhys David & William Stede, Chipstead, Surrey, 1925.
- W. Schmidt. — *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer Sprachen*, Denk. d. Kais. Akad. d. Wiss., Wien, Philos. hist. Kl., Band 51, 1905.
- W. Schmidt. — *Die Mon-Khmer Völker, ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens und Australasiens*, Braunschweig, 1906.
- W. Schmidt. — *Die Sprachenfamilien und Sprachenkreise der Erde*, Heidelberg, 1926.
- N. Stchoupak & L. Nitti & L. Renou. — *Dictionnaire sanskrit-français*, Paris, 1959.
- Vacanānukram Khmaer* (Dictionnaire cambodgien), 2 vol., Institut bouddhique de Phnom-Penh, 2^e édition 1952, 3^e édition 1958.
- Vacanānukram* (Dictionnaire siamois), Rājapaṇḍityasthāna de Bangkok, 1950.

II. Ouvrages particuliers :

- Au Chhieng. — « Études de philologie indo-khmère (I et II) », *JA*, 1962, t. CCL, fasc. 4, p. 575-591.
- E. Aymonier. — « Quelques notions sur les inscriptions en vieux-khmêr », *JA*, 1883, p. 1-95.
- E. Aymonier. — *Le Cambodge*, 3 vol., Paris, 1900-1904.
- A. Bastian. — « A visit to the ruined Cities and Buildings of Cambodia », *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. 35, London, 1865.
- A. Bastian. — *Die Völker des Oestlichen Asien : Studien und Reisen*, en 6 vol.
I. *Die Geschichte der Indochinesischen...*, Leipzig, Wigand, 1866.
IV. *Reise durch Kambodja*, Iena, Costenoble, 1868.
- A. Bergaigne. — « Une nouvelle inscription du Cambodge », *JA*, Paris, 1882.
- K. Bhattacharya. — *Les religions brahmaniques dans l'ancien Cambodge*, d'après l'épigraphie et l'iconographie, E.F.E.O., vol. XLIX, Paris, 1961.
- C.-E. Bouillevaux. — *Voyage dans l'Indochine (1848-1850)*, Paris, 1858.
- C.-E. Bouillevaux. — *Ma visite aux ruines cambodgiennes en 1850*, Saint-Quentin, 1863.
- L. P. Briggs. — *The ancient Khmer empire*, Philadelphia, 1951.
- A. Cabaton. — « Quelques documents espagnols et portugais sur l'Indochine aux ^{xvi}^e et ^{xviii}^e siècles », *JA*, septembre-octobre 1908.
- A. Cabaton. — *Les Hollandais au Cambodge au ^{xvii}^e siècle*, Paris, 1914.
- B. R. Chatterji. — *Indian cultural influence in Cambodia*, Calcutta, 1928.
- G. Cœdès. — « Études cambodgiennes » :
1. *La légende de la Nâgī* (p. 391);
3. *Une nouvelle inscription du Phnom Bakheñ* (p. 396), dans *BEFEO*, XI, 1911, 3-4.
- G. Cœdès. — « Études cambodgiennes » : 8. *La fondation de Phnom-Peñ au ^{xv}^e siècle d'après la chronique cambodgienne* (p. 6), *BEFEO*, XIII, 6, 1913.
- G. Cœdès. — « Les inscriptions du Bayon », *Bull. de la Com. arch. en Indochine*, 1914.
- G. Cœdès. — « Études cambodgiennes » : 12. *Le site primitif du Tchen-La* (p. 1).
14. *Une nouvelle inscription du Phimanakas* (p. 9), *BEFEO*, XVIII, 1918, p. 6.
- G. Cœdès. — « Études cambodgiennes » : 19. *La date du Bayon* (p. 81).
20. *Les capitales de Jayavarman II* (p. 113), *BEFEO*, XXVIII, 1928.
- G. Cœdès. — « Études cambodgiennes » : 26. *La date du Koh Ker* (p. 12).
27. *La date du Baphuon* (p. 18), *BEFEO*, XXXI, 1931.
- G. Cœdès. — « L'origine du cycle des douze animaux au Cambodge », *T'oung Pao*, XXXI, 1935, Leiden, 1. 3-5, p. 315-329.
- G. Cœdès. — « Études cambodgiennes » : 32. *La plus ancienne inscription en pâli du Cambodge* (p. 14), *BEFEO*, XXXVI, p. 1-21, 1936.
- G. Cœdès. — « Mots portugais en cambodgien », *Bull. de l'Inst. Indoch. pour l'ét. de l'Homme*, vol. 3, f. I, p. 67-68, Hanoi, 1940.
- G. Cœdès. — « La stèle de Prah Khan d'Angkor », *BEFEO*, XLI, 1941.
- G. Cœdès. — « Études cambodgiennes » : 36. *Quelques précisions sur la fin du Fou-Nan* (p. 1), *BEFEO*, XLIII, 1943-1946.

- G. Cœdès & P. Dupont. — « Les stèles de Sdok Kak Thom, Phnom Sandak et Prah Vihar », *id.*
- G. Cœdès. — *Pour mieux comprendre Angkor*, Paris, 1947.
- G. Cœdès. — *Les langues de l'Indochine*, conf. à l'Inst. de Ling. de l'Univ. de Paris, 1949.
- G. Cœdès & P. Demiéville. — Avertissement à *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou-Ta-kouan*, par P. Pelliot, Paris, 1951.
- G. Cœdès. — « La Stèle de Tuol Rolom Tim », *JA*, 1954, p. 49-67.
- G. Cœdès. — *L'avenir des études khmères*, séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 26 novembre 1960.
- A. Dauzat. — *Les noms de lieux*, Paris, 1928.
- A. Dauzat. — *La toponymie française*, Paris, 1939.
- L. Delaporte. — *Voyage au Cambodge*, Paris, 1880.
- Doudart de Lagrée. — *Explorations et missions de Doudart de Lagrée* (extraits de ses manuscrits mis en ordre par A. de Villemereuil), Paris, 1883.
- P. Dupont. — « Études sur l'Indochine ancienne » : I. *La dislocation du Tchen-La et la formation du Cambodge angkorien (VI^e-IX^e siècle)* (p. 17), *BEFEO*, XLIII.
- P. Dupont & G. Cœdès. — « L'inscription de Sdok Kak Thom », *ibid.*, p. 57.
- L. Finot. — « Notre transcription du cambodgien », *BEFEO*, II, 1902.
- L. Finot. — *Notes d'épigraphie indochinoise*, Hanoï, 1910.
- L. Finot. — « Inscriptions d'Angkor », *BEFEO*, XXV, 1925, n° 3-4.
- L. Finot. — « Nouvelles inscriptions du Cambodge », *BEFEO*, XXVIII, 1928.
- F. Garnier. — « Chronique royale du Cambodge », *JA* d'octobre-décembre 1871 et août-septembre 1872.
- F. Garnier. — *Voyage d'exploration en Indochine*, 2 vol., Paris, 1873.
- B.-P. Groslier. — *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle, d'après les sources portugaises et espagnoles*, Paris, 1958.
- Harmand. — « Notes de voyage en Indochine », *Annales de l'Extrême-Orient*, t. I, 1879.
- A. Haudricourt & A. Martinet. — « Assourdissement et sonorisation d'occlusives dans l'Asie du Sud-Est », *BSLP*, t. 43, f. I, 1946.
- E. J. Henderson. — « The main features of cambodian pronunciation », *Bull. of the Sch. of Or. and Af. Studies*, XIV, London, 1952.
- A. Leclere. — *Histoire du Cambodge*, Paris, 1914.
- L. Malleret. — « La minorité cambodgienne de Cochinchine », *Bull. de la Soc. des ét. indo-ch.*, nouvelle série, 1^{er} semestre, t. XXI, p. 19-34, 1946.
- L. Malleret. — *L'archéologie du delta du Mékong*, t. I, II, III, IV, Paris, 1959-1963.
- F. Martini. — « Aperçu phonologique du cambodgien », *BSLP*, XLII, 1942-1945.
- F. Martini. — « De la signification de BA et ME affixés aux noms de monuments khmers », *BEFEO*, XLIV, f. I, 1951.
- F. Martini. — « Notes d'étymologie khmère », *Bull. de la Soc. des ét. indochinoises*, t. XXVI, n° 2, 2^e trim. 1951, Saïgon, p. 219-223.
- F. Martini. — « Réduction des mots sanskrits passés en cambodgien », *BSLP*, 1954, t. 50, f. I.

- F. Martini. — *Quelques notes sur le Rāmker*, *Artibus Asiae* (Institute of fine Arts) to Professor George Cœdès, New York University, vol. XXIV, 3/4, 1961.
- F. Martini. — « De la création actuelle des mots en cambodgien », *BSLP*, t. 57, f. I, 1962.
- F. Martini. — « Structure de la langue cambodgienne (khmaer) », Conf. à l'Inst. de Ling. de Paris, à paraître dans *Encyclopédie linguistique*, dans la collection « La Pléiade », Gallimard.
- J. Moura. — *Le royaume du Cambodge*, 2 vol., Paris, 1883.
- A. Pavie. — *Mission Pavie, Indochine (1879-1895)*, 2 vol., Paris, 1898.
- P. Pelliot. — « Le Fou-Nan », *BEFEO*, III, f. 2, 1903.
- P. Pelliot. — *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou-Ta-Kouan*, Paris, 1951.
- H. J. Pinnow. — *Sprachgeschichtliche Erwägungen zum Phonemsystem des Khmer*, *Zeitsch. für Phon. und allg. Sprachwiss.*, 4, Berlin, 1957.
- H. J. Pinnow. — *Bemerkungen zur Silben- und Wortstruktur des Khmer*, *Zeits. f. Phon. und allg. Sprachw.*, II, Berlin, 1958.
- H. J. Pinnow. — *Ueber den Ursprung der voneinander abweichenden Strukturen der Munda- und Khmer-Nikobar-Sprachen*, *Indo-Iranian Journal*, IV, n° 2-3, 1960.
- E. Porée-Maspero. — *Étude sur les rites agraires des Cambodgiens*, Paris, 1962.
- G. Quiroga de San Antonio. — *Brève et véridique relation des événements du Cambodge*, à Valladolid, 1604, traduit et annoté par A. Cabaton, Paris, 1914.
- C. Rostaing. — « Les noms de lieux », Paris, *Que sais-je?*, 1954.
- K. K. Sarkar. — *Contacts entre l'Inde ancienne et le Cambodge dans le domaine littéraire et linguistique*, thèse de doctorat inédite, Paris, 1961.
- W. W. Skeat & C. O. Blagden. — *Pagan Races of the Malay Peninsula*, 2 vol., London, 1906.
- S. Pou. — *Occupation du sol et toponymie de la province de Kandal*, D.E.S. de géographie inédit, Paris, 1957.

INDEX DES NOMS

A

- Aejoen*, 398.
Aekoet, 398.
Aelec, 398.
Aetpūn, 398.
Ampeou, *aṃbau*, 409.
Ampil, *aṃbil*, 409.
Andaung, *aṅṭūn*, 414.
Andaung Pich, *Aṅṭūn bejr*, 397, 414.
Ang, *Aṅ*, *aṅga*, 401, 402.
Angkor, *aṅgar*, *nagar*, *nagara*, 388, 406, 428, 429.
Angkorborei, *Aṅgarpurī* (*Naravara-nagara*), 403, 430, 431.
Angkor Chei, *Nagar Jay*, 429.
Angkor Thom, *Nagar Dham* (*Mahā-nagar*, *Yaśodharapura*, *Śrī Yaśo-dharapura*, *Śrī (Ya)Sodharapura*), 429, 430.
Angkor Vat, *Nagar Vatt*, 402, 429, 430.
Angtapok, 402.
Angtassom, 402.
Anlong, *'anla'ñ*, 397, 420.
Arac, *āraks*, 401, 424.
Āraks ba kūn, 401.

B

- Ba*, *pā*, 391, 425.
Bako, 426.
Bakong, 426.
Bakpoué, 380.
Baksei Cham Krong, *Pakṣī cāṃ kruñ*, 391.
Banam, *Pāṇām*, 385.
Banteay Chmar, *Pandāy chmār*, 398.
Banteay Kdey, *Pandāy Kṭi*, 392.
Banteay Longvèk, 392.
Banteay Meas, 397.
Banteay Prei Nokor, 429.
Banteay Srey, 396.
Baphnom, *Pā Bhnaṃ*, 385.
Baphuon (*Tribhuvanacūḍāmaṇi*), 403, 425.
Baray, *Pārāy(aṇa)*, 425, 426.
Baray Tik Thla, *Pārāy(aṇa) diḅk thlā*, 425.
Baset (*Jayaksetra*), 403.
Baset, *Pā Siddhi*, 425.
Bassac, *Pā Sakti*, 387, 419, 421, 422.
Battambang, 387, 389, 394, 399.
Bayon, *Pā Yantra*, 425.
Beng, *piñ*, 418, 436.
Beng Decho, *Piñ Tejo*, 436.
Beng Kāk, *Piñ ka'k*, 436.
Beng Kengkang, *Piñ keñkañ*, 436.
Beng Tbaung Damrey, 413.
Beng Reang, *Piñ Rāṃñ*, 436.
Bhadreśvarataṭāka, 427.
Bhūmi (Phum), 407, 408.
Bhūmi cuñ koḅ, 398.
Bhūmi kpāl koḅ, 398.
Bhūmi Svāy, 405.
Bhūmi Vrai Caṃkā Paṃnvass, 412.
Bo, *pa*, 414.
Bokeo, 414.
Bokham, 414.
Bokor, *Pūk go*, 388.
Bopālin, *Pañlin*, 414.
Braḅ, 391, 402, 424.
Braḅ Aṅga, 402.
Braḅ Dhātu, 424.
Braḅ Nagar (Angkor), *Braḅ Viṣṇuloka*, 429, 430.

C

- Cā's*, 398.
Cdiñ Teṃ Kadamva, 410.
 Cham, *Cām*, 421.
 Chamkar Leu, 412.
 Chamkar Mon, 412.
 Chamres, *caṃreḥ*, 420.
 Chatomuk, *Caturmukha* (Phnom-Penh), 436.
 Chaudoc (*Mā't Jrūk*), 422.
 Chbar, *cpār*, 411.
 Chbar Ampou, 411.
 Chendamdêk, 394.
 Chhnok Trou (Snoc Trou), *Chnuk Drū*, 394.
 Chi, *jī, aji*, 401, 426.
Chmār, 398.
Chok, 410, 420.
Chok Bnau, 420.
Chok Gargyar (Kah Ker), 420, 433.
Chok Phlāñ (*Kuśasthalī*), 410, 420.
Chok Tannot, 420.
Chok Trakvān, 420.
Chpār Ransi (*Veḷuvana, Vaṃśārāma*), 399.
 Chrang Chamres, 420.
 Chrei, *jrai*, 409.
 Chres, *creḥ*, 420.
 Chroy, *jroy*, 420, 437.
 Chroy Changva, *Jroy Cañvā*, 437, 438.
 Chruos, *jroh*, 418.
Crāṃñ, 420.
Cuñ, 398.
Cuñ chdiñ (*Nadyagga*), 399.

D

- Damnak, *ṭaṃṇā'k*, 402, 403.
 Damrey, *ṭaṃrī*, 412, 413.
 Dey, *ṭī*, 414.
 Dey Dos, *ṭī ṭuḥ*, 414.
 Dey Krahâm, *ṭī kraham*, 414.
Dhaṃ, 398.
Dmak, dalmak, dramā'k (*Vyādha-pura*), 385.
 Donebas, 380.
 Dong, *ṭūñ*, 409.

F-G

- Fou-Nan, 384, 385.
Gaṅgā, 406, 422, 423.
Gok Saṃlāñ, Tālisatthalagāma, 411.
Gok Vakula, Vakulatthalagāma, 411.

H-I

- Hariharālaya* (Loley), 403.
Indraprasthapurī, Indapaṭṭhapurī (Angkor Thom), 417, 430.
Indrataṭāka, 427.
Īśānapura (Sambor Prei Kuk), 403.

J

- Jayataṭāka*, 427.
Jeñ Tarāñ, 412.
Jeñ Vnaṃ (*Adripāda*), 399.
Jeñ Vraḥ Travāñ (*Taṭākacaraṇa*), 399, 427.

K

- Kah, koh, *koḥ*, 420.
 Kah Ker, *Chok Gargyar*, 433.
 Kah Kong, 408.
Kambu, 385, 406.
Kambuja, 385, 386, 405, 406.
 Kampot, *Kaṃbat*, 386, 405.
Kamvañ Tamrya, 420.
Kamvañ Tvañ, 420.
 Kandal, *kaṅṅāl*, 387, 398.
 Kantuot, *kanduot*, 409.
 Kassembenne, 380.
 Kdei, *kṭi*, *kuṭi*, 392.
Khaṅḍ, 407, 408.
 Khet, *khetta*, *kṣetra*, *ksetr*, 407, 408.
 Khla, 412.
 Khmau, 390, 401.
Khsā'c, 414.
 Khum, *ghuṃ*, 408.
 Khvêng, 418.
 Kiri, *giri*, 408.
 Kirrom, *Giriram*, 416.
Knuñ, 398.
 Kok, *gok*, 417, 418.
 Kok Thlok, *Gok Dhlak*, 417, 429.
 Kok Roka, *Gok Rakā*, 417.
 Kokolor, 380.
 Koh Ker, Kah Ker (*Chok Gargyar*), 433.
 Kompong, *kaṃba'n*, Kg, 379.
 Kompong Cham, *Kaṃba'n Cām*, 421, 438.
 Kompong Chhnang, 397, 399.
 Kompong Hau, 399.
 Kompong Leng, 399.
 Kompong Som, 404.
 Kompong Trabek, 410.
 Kompong Tram, 403.
 Kong Chey, *Gaṅ Jay*, 394.
 Kong Pissey, 394.
Kpāl, *kapāla*, 398, 413.
Kpāl Ṭaṃri, 405.
 Kpop, *kḥbap* (kḥpop), 414.
 Krabey, *krapī*, 412.
Kramuon, *kalmvan*, 393.
Kramuon Sa (Rachgia), 393, 437.
 Krang, *krāmṇ*, 415.
 Krassang, *krasāmṇ*, 409.
 Kratié, Kracheh, *Kraceḥ*, 380.
 Krauch, *krūc*, 409.
Krau, 398.
Krom, 398.
Kruñ, *kuruñ*, 391, 406.
Kruos, 414.
 Kset, *ksetr*, 408.
 Ktum, *kdamb*, *kadamba*, 409, 410.
Kuṭitaṭāka, 427.
Kuśasthalī (*Chok Phlāñ*), 410, 420.

L

- Loe*, 398.
Lokanātha (Vat Khnat), 415.
Loley (*Hariharālaya*), 403.
 Longvêk, Lovêk, Ivêk (*Lañvaek*), 392, 405.
 Luong Kong, *Hluoñ ga'n*, 397, 400.

M

- Madhuvana* (*Vrai gmum*), 399.
Mahendraparvata (Phnom Kulên), 403, 415, 416.
Mā't Jrūk (Chaudoc), 422.
 Maung Russei, 380.
Me, 401, 425.
 Mebon, 425.
 Mékong, *Mekuñ*, Mékhong, Menam Khong, 379, 388, 436, 441, 442.
Merā, 385, 406.
Mlū, *aṃlo*, 393.
 Molu Prey, *Mlū brai*, 393.
 Mondolkiri, *Maṅḍalagiri*, 408.
 Mongkolborei, *Maṅgalapurī*, 431.
Muḥ, *cramuḥ*, 393.
Muḥ Vnam Gol, 393.

N

- Na-fou-na (*Naravaranagara*), 385.
Nagar, nagara (aṅgar), 428, 429.
Nā'k tā jih go, 401.
Nāñ, 401.
Nāñ Khmau, 401.
- Nāñ Ramsāy sa'k*, 399.
Nāñ Sa, 401.
Naravaranagara (Angkorborei), 385,
 403, 431.
Neak ta, nā'k tā, 401, 424.

O

- Oudong, *Uttuṅ* (Oudong Mean Chei), 404, 434.

P

- Peam, *bām (vām)*, 419.
 Peam Lovêk, 392.
 Peam Lvêk, 392.
 Phdau, *ph̄tau*, 409.
Phlañ, phlāñ, 410.
 Phneou, *bnau*, 409.
 Phnom, *bhnaṃ, bnam, vnam*, 385,
 388, 397, 415.
 Phnom Bakheng, *Bhnaṃ Pā Khaeñ*
 (*Yaśodharagiri, Madhyagiri, Vnam*
Kantal), 403, 425.
 Phnom Banteay Neang, 399.
 Phnom Bayang, *Bhnaṃ Braḥ Yang*
 (*Śivapura*), 403, 416.
 Phnom Chisor, *Bhnaṃ Jī Sūr (Sūrya-*
parvata, Sūryādri), 403, 416, 426.
 Phnom Kasop, *Bhnaṃ Kassap*, 404.
 Phnom Kirirom, *Bhnaṃ Giriram*, 416.
 Phnom Kirivong, *Bhnaṃ Girivaṅs*,
 416.
 Phnom Kohea Luong, 397.
 Phnom Krapeu, 400.
 Phnom Kravanh, *Bhnaṃ Kravāñ*, 416.
 Phnom Kulên, *Bhnaṃ Gūlaen (Ma-*
hendraparvata), 403, 415, 416.
 Phnom Neang Kanrey, 399.
 Phnom-Penh, *Bhnaṃ Beñ, Bhnaṃ*
Tūn Beñ, 388, 394, 404, 435, 436.
 Phnom-Penh Thmei, 437.
 Phnom Preah Net Prah, 403.
 Phnom Reachkol, 399.
 Phnom Sampou, 399.
 Phnom Svay, 432.
 Phsar Oudong, *Phsār Uttuṅ*, 434.
 Phteah, 379, 434, 435.
 Phu My, 397.
- Phu Nhuan, 397.
 Phum, *bhūmi*, 407, 408.
 Phum Ang, *Bhūmi Aṅg*, 401.
 Phum Chres, *Bhūmi creḥ*, 420.
 Phum Kdei, 392.
 Phum Noreay, *Bhūmi Nārāy(aṇa)*, 408.
 Ph. Pradak, 427.
 Ph. Rohal, 427.
 Phum Siem, *Bhūmi Syem*, 400.
 Phum Sithor, 431.
 Ph. Srê Cham, *Bh. Srae Cām*, 408.
 Phum Svay (Sisophon, Svay-Sisophon),
 432.
 Ph. Thmei, *Bh. thmī*, 408.
 Ph. Thnal Sras, *Bhūmi thna'l srah*, 408.
 Phum Thvea, 418.
 Ph. Tuk Vil, *Bh. diḥ vil*, 408.
Piñ khyañ, 405.
Piñ Thmo (Śilāsaras), 399.
 Po, *bodhi*, 409.
 Poeung Chhat, 415.
 Poeung Preah Thvear, 415.
 Pradak, *Pratāk (taṭāka)*, 393, 427,
 428, 436.
Pramān, 406.
 Pramet Preas, Preah Net Preah, *Braḥ*
netr Braḥ, 377.
 Prasat Neang Khmau, *Prāsād Nāñ*
Khmau, 401.
 Prasat Neak Buos, 403.
 Prasat Ta Keo, 426.
 Prasop, *prasa'p*, 419.
 Preah, preas, pra, *braḥ*, 391, 402, 424.
 Preah Banlea, *Braḥ banlā*, 400.
 Preah Einkosei, *Braḥ Indakosī*, 424.

- Preah Ket Mealea, *Brah Ketumālā*, 417, 429.
 Preas Nippean, *Brah Nibbān*, 404.
 Preah Trapeang, *Brah Trabāṇi*, *Vrah Travān* (Travinh), 419, 422.
 Preah Vihear, Prahea, Vihear, *vihāra*, *Brah vihār*, 391.
 Prèk, *braek*, 418.
- Prek Achi, *Braek Aji*, 426.
 Prey, *brai*, *vrai*, 388, 411.
 Prey Krabas, 393.
 Prey Nokor, *Brai Nagar*, 388.
 Prey Trabek, 410.
 Prey Veng, 385, 397.
Pṛthusaīla (*Vnam Ruñ*), 415.
 Pursat, *Bodhi sāt*, 380, 433, 434, 435.

R

- Rachgia (*Kramuon Sa*), 393, 437.
 Ratnakiri, *Ratnagiri*, 408.
 Reang, *rāṇṇ*, 409.
 Rohal, *rahāl*, 427, 428.
- Romeat, *ramyet*, 409.
Ruñ, 398.
 Russei, Russey, *rssi*, *ransi*, 409.

S

- Sa*, 401.
 Saigon (Prey Nokor), 388.
 Sambor, *Sambhupura*, 403.
 Sambor Prei Kuk (*Īsānapura*), 403.
 Samrong, *saṃroṇ*, 397, 409.
 Sangkê, *saṅkae*, 409.
 Sdok, *ṣtuk*, *stuk* (*chok*), 419, 420.
 Sdok Kak Thom, *Stuk ka'k dham*, 420.
 Sdok Ktum, 409.
 Siemreap, *Syemrāp*, 387, 400.
 Sihanoukville, *Kruñ Brah Sihanu*, 404.
 Sithor Kandal, 431.
 Sisophon, *Śrī Śobhana* (Phum Svay, Svay-Sisophon), 432.
 Sisowath (*Śrīsvasti*), 396.
Śivapura (Phnom Bayang), 403, 416.
Sla, *slā*, 409.
 Som, *saumya*, *soma*, 402.
 Speu, *sbī*, 409.
 Sras, *srah*, *saras*, *srah*, 392, 427, 428.
 Sras Srang, *Srah sra'ñ*, 392, 428.
 Srê, *srae*, 408.
 Srê Ktum, 409.
Sre Thpal Krapās, 393.
- Sre Thpvañ Tyak*, 398.
 Srey, *sri*, *siri*, 395, 396, 431.
 Srey, *sri*, *stri*, *satri*, 395, 396, 431.
 Srey Santhor, *Śrī Sundara*, *Śrī Sandhara*, 404, 431, 432, 435.
Śrīsūryyagiri, *Sūryaparvata*, *Sūryādri* (Phnom Chisor), 403, 416.
 Srok, *sruk*, 406, 407, 408.
Sruk Braiy krapās, 407.
Sruk Kumbañ svāy, 407.
Sruk Vrac, 411.
Sruk Vrai Trapek, 410.
Sthalā, *sthalī*, 410, 418.
Sthalā Krakuh, 418.
Stuk Kabamva, 410.
Stuk Ransi (*Vaṅsahrada*), 399, 420.
Stuk Sno, 420.
Stuk Veñ (*Dirghasaras*), 399, 420.
 Stung, *sdiñ*, *cdiñ*, *chdiñ*, 394, 397, 418.
 Stung Treng, 394.
 Svay, *svāy*, 409.
 Svay Rieng, 387.

T

- Ta, *tā*, 401, 426.
 Takhmau, *Tākhmau*, *Djkkhmau*, 390, 397.
 Tang Krasang, 400.
 Ta Prohm, 426.
Tarañ Tannot, 412.
- Tarañ Svay*, 412.
Taṭākacaraṇa (*Jen Vrah Travān*), 399, 427.
 Tchen-La, 385.
 Tbaung, Thbaung, *tpūñ*, 398, 413.
 Thbaung Khmum, *Ipūñ Ghmum*, 413.

- Thbaung Krapeu, *Tpūn Kraboe*, 413.
Thma, 414.
Thmī, 398.
 Thnal (khnol), *thna'l*, 395, 425.
 Thnal Baray (*Yaśodharataṭāka*), 427.
 Thnot, *tnot*, 409.
Thpal Aṃvil, 412.
Thpal Krasān, 412.
 Thvea, *Dvāra*, 418.
 Thvea Kdei, *Dvārktī (Dvāravatī)*, 418.
 Tō-mou, 385.
 Tonlé, *danle*, 418, 421.
 Tonlé Bassac, Tonlé Moat Chruk
 (Bassac), 421, 422.
 Tonlé Sap, *Danle Sāp*, 399, 421.
 Tonlé Thom, *Danle Dhaṃ (Mékong)*,
 422, 423.
 Tonlé Toch, 418.
 Trach, *trāc*, 409.
 Trakuon, *trakuon*, 409.
 Tram, *trām*, 403.
 Tram Kak, 403.
Trā'ñ, tarañ, tarāñ, 412.
 Trapeang, *trabāṃṇ, travāñ*, 419.
 Trapeang Rung, *Trabāṃṇ Ruñ*, 398.
Travañ Dharmakīrti, 419.
Travañ Itt, 419.
Travañ Kmoc, 419.
Travañ Vraḥ, 419.
Travāñ Kadamva, 409.
Travāñ Krave, 419.
Travāñ Kumuda, 419.
Travāñ Trapekk, 409.
Tribhuvanacūḍāmaṇi (Baphuon), 403,
 425.
Tūc, 398.
 Tuk Laak, *Dīk la'a'k*, 436.
Tūn, 401.
 Tuol, *duol*, 415, 436.
 Tuol Preah Srei, *Duol Braḥ Śrī*, 436.

V

- Vaśāhrada (Stuk Ransi)*, 399, 420.
 Vat, *Vatt*, 380, 401, 402.
 Vatt Ang, 401.
 Vatt Kah, *Vatt Koḥ*, 436.
 Vatt Khnat (*Lokanātha*), 403.
 Vatt Khpop Ta Yang (*Vatt Paduma-*
vatī), 436.
 Vatt Langka, *Vatt Lan̄kā*, 436.
 Vatt Nokor, *Vatt Nagar*, 381, 429.
 Vatt Phnom, *Vatt Bhaṃṇ*, 436.
 Vatt Pralom, *Vatt Uṇṇālom*, 436.
 Veal, *vāl*, 414.
Veḷuvana (Chpar Ransi), 399.
 Vihear Suor, *Vihār Svarg*, 404.
Viśaya, vijaya, 394, 406.
Vnam Rhek (Bhinnācala), 399.
Vnam Ruñ (Pṛthuśāila), 415.
Vnur, phnūr, 417.
Vnur Gargyar, 417.
Vnur Sramo, 417.
Vnur Sramoc, 417.
Vraḥ Thnal (Devasaridbhaṅga), 399.
Vraḥ Travāñ, 419.
Vraḥ Vleñ (Devāgni), 399.
Vrai Gmum (Madhuvana), 399.
Vrai Saṃlāñ, 411.
Vyādhapura, 385.

Y - X

- Yaśodharagiri, Indrādri, Madhyādri*
 (Phnom Bakheng), 403.
Yaśodharapura (Angkor Thom), 429,
 430, 432.
Yaśodharataṭāka (Thnal Baray), 427.
Yāy, 401.
 Xom Tan Long, 397.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
	—
AVANT-PROPOS.....	375
INTRODUCTION.....	377
ABRÉVIATIONS.....	382
PREMIÈRE PARTIE :	
I. Répartition.....	383
II. La population et la langue.....	384
III. L'assourdissement des anciennes occlusives sonores.....	387
IV. L'accentuation des syllabes dans la prononciation.....	389
V. Le problème des alternances de consonnes.....	394
VI. Le problème des sifflantes.....	395
VII. Analyse des toponymes.....	396
DEUXIÈME PARTIE :	
I. Le pays et ses circonscriptions.....	405
II. Toponymes tirés des facteurs naturels.....	409
III. Toponymes divers.....	424
IV. La ville de Phnom-Penh.....	435
CONCLUSION.....	439
BIBLIOGRAPHIE.....	441
INDEX DES NOMS.....	445